

ARCHAEOLOGIA LUXEMBURGENSIS

BULLETIN DU
CENTRE NATIONAL DE RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE



Ce premier volume de la collection *Archaeologia Luxemburgensis* est dédié à Jean Krier, conservateur honoraire du service d'archéologie gallo-romaine du Centre National de Recherche Archéologique auprès du Musée National d'Histoire et d'Art, à l'occasion de son départ en retraite, le 1^{er} septembre 2014.

Avant-propos

Suite à la naissance récente du Centre National de Recherche Archéologique créé auprès du Musée National d'Histoire et d'Art par règlement grand-ducal du 24 juillet 2011, il s'avérait pertinent que cet organisme se dote d'une revue pour publier ses principales activités en relation avec les diverses missions qui lui incombent.

En ce début du III^e millénaire, l'archéologie luxembourgeoise connaît une mutation sans précédent. La recherche archéologique est devenue omniprésente dans notre quotidien. La multiplication des chantiers de construction, dont plus de 2000 bâtiments édifiés par an, entraîne une augmentation des vestiges et sites archéologiques mis au jour par les pelles mécaniques. Face à ces nouveaux enjeux sociétaux, économiques et culturels, aménagement du territoire et archéologie apprennent à faire bon ménage. Afin de relever ce défi contemporain, les pouvoirs publics en général et le CNRA en particulier veillent à favoriser les synergies entre aménageurs et archéologues en développant de nouvelles procédures préventives. Cette orientation visionnaire, moderne et responsable de l'action du gouvernement vise à améliorer ensemble notre société. Dans ce processus, il est important d'intégrer tous les acteurs, publics et privés, professionnels et amateurs, pour préserver ce lien entre les générations qu'est le patrimoine archéologique.

L'archéologie nationale doit son essor à des savants enthousiastes qui sortirent de leur tour d'ivoire pour transmettre leur passion à d'autres amateurs dont les regroupements sont à l'origine de la dizaine d'associations actives actuellement sur le territoire luxembourgeois. Cette densité témoigne du dynamisme de leurs adhérents et aussi de l'importance encore trop souvent sous-estimée du patrimoine archéologique luxembourgeois. Ces amateurs, au sens étymologique premier du terme, se révèlent être d'excellents prospecteurs pour détecter de

nouveaux sites. Connaissant extrêmement bien leur terroir, ces chercheurs bénévoles sont des relais indispensables des agents de l'État. Une part de leur activité vient, entre autres, ainsi compléter la carte des potentialités archéologiques du Centre National de Recherche Archéologique. Professionnels et amateurs partageant la même passion, les premiers peuvent former et encadrer les seconds dans le cadre de divers projets scientifiques.

Par ailleurs, il est important d'assurer la diffusion auprès du plus grand nombre des nouvelles connaissances issues de ces recherches. C'est pourquoi, il me tient à cœur, à l'image de cette nouvelle publication, de fédérer les savoir-faire et d'entretenir les échanges socio-scientifiques entre chercheurs amateurs et professionnels de différents horizons sans oublier d'y associer la jeune Université du Luxembourg et les autres organismes de recherche nationaux et internationaux.

Telle est la vocation de ce premier volume d'*Archaeologia luxemburgensis* qui aborde différentes périodes chronologiques et thématiques. Les investigations scientifiques réalisées et en cours montrent la diversité et l'importante potentialité – pour ne pas dire richesse – archéologique de notre pays, une ressource patrimoniale à conserver durablement ensemble pour les générations futures.

En vous souhaitant une très bonne lecture.

Maggy Nagel
Ministre de la Culture

Éditorial

Patrimoine archéologique : une importante ressource culturelle sous-estimée

La notion de « Patrimoine » recouvre celles « d'héritage » et de « transmission ». Les produits de consommation immédiats ne doivent pas nous faire oublier que ce que nous ont laissé les générations antérieures contribue aussi, pour ne pas dire essentiellement, à l'équilibre actuel de nos sociétés et à la construction d'un meilleur avenir. Cette prise de conscience temporelle, historique et culturelle, renforce le principe essentiel qu'il est nécessaire au genre humain de garantir dans « le futur » la pérennité de la dimension qu'incarne « le passé ». Le patrimoine archéologique luxembourgeois dans sa diversité thématique et chronologique ne reflète-t-il pas l'histoire de notre pays, la mémoire de nos origines ? Des premiers temps préhistoriques jusqu'à nos jours, l'homme a modelé le territoire grand-ducal. Au cours du temps, différents groupes humains se sont établis dans cette diversité de paysages en aménageant le milieu environnemental, en y construisant progressivement des agglomérations, en y déterminant des espaces pour les vivants sans oublier d'y associer des espaces pour les morts. L'accumulation de ces superpositions de multiples strates d'activités humaines dans le sous-sol du territoire luxembourgeois constitue un véritable livre d'Histoire, témoignages de différentes cultures et civilisations.

UN HÉRITAGE À NE PAS OUBLIER

Sauvegarder et documenter ces précieuses et uniques archives du sol, développer nos connaissances sur le passé et engager des projets variés de recherche prolongés par des travaux de restauration, prolongés de publications de certains sites archéologiques, ne constituent pas une démarche étriquée, signe d'un repli identitaire ou d'une nostalgie d'un passé révolu, bien au contraire, il s'avère être un acte responsable de conservation durable, un lien entre les générations.

UN HÉRITAGE À PROMOUVOIR

Le Luxembourg doit conserver et entretenir son rang en termes d'attractivité touristique et de qualité du cadre de vie pour ses citoyens. Par conséquent, les « opérations patrimoniales » menées par le jeune CNRA sont au cœur de la politique nationale. Ces investigations qui se développent de plus en plus, tant en zones urbaines que périurbaines et rurales, contribuent à améliorer notre quotidien et à façonner le pays de demain en alliant patrimoine culturel et modernité. Il s'avère que le territoire grand-ducal est particulièrement riche en vestiges archéologiques de toutes les époques conservés dans son sous-sol. Encore trop méconnu, ce patrimoine enfoui ne doit pas être irrémédiablement détruit avec la multiplication des travaux d'aménagement du territoire. La mise en place de nouvelles procédures éprouvées permettent de concilier harmonieusement les divers intérêts, à savoir économie, logement et patrimoine culturel.

ARCHÉOLOGIE TERRITORIALE : MODERNISATION DE LA GESTION ADMINISTRATIVE ET SCIENTIFIQUE DU PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

À l'image de la nomination durant l'été 2014 de la première conservatrice responsable du service du suivi archéologique de l'aménagement du territoire, le jeune CNRA se modernise pour aider et rassurer les aménageurs à prendre en compte l'impact de la ressource archéologique le plus précocément possible dans le cadre de leur projet.

Trop longtemps négligé, faute de moyens humains, financiers, d'objectifs culturels programmés et de volonté politique à moyen et long terme, la notion « d'archéologie territoriale » tout comme celle « d'archéologie préventive », demeurent récentes au Grand-Duché.

En effet, malgré la signature par le Luxembourg en 1992 du texte fondateur de la convention européenne pour la protection du patrimoine archéologique à La Valette (Malte), cette dernière -23 ans après- n'est toujours pas ratifiée par le Grand-Duché. Dans le cadre des réformes en cours, le nouveau gouvernement a exprimé sa volonté de voir à court terme la ratification de ce texte fondamental pour la collectivité. La ratification de ce texte d'intérêt général témoignera de l'engagement de l'Etat et de la responsabilisation de ses administrations pour assurer au mieux le relai avec tous les aménageurs.

AMÉNAGEMENTS DU TERRITOIRE, RECHERCHES ET PUBLICATIONS

Ces dernières décennies, aménageurs, promoteurs, maîtres d'ouvrage tant du secteur public que privé ont appris à dialoguer pour trouver les meilleures solutions le plus en amont possible des projets de construction. Le jeune CNRA a le souci de poursuivre ces initiatives, en simplifiant et en accélérant les procédures pour tout type d'aménagement du territoire. Cette bonne gestion du patrimoine, «en bon père de famille» comme disent les juristes, doit permettre également de favoriser une recherche de qualité pour continuer à faire reculer les limites de la connaissance, qui est un des buts fondamentaux de la Science archéologique.

En parallèle des activités administratives et scientifiques menées sur l'ensemble du territoire, il est primordial d'informer le public sur les recherches, les travaux et les découvertes effectués sous l'égide du CNRA. Veiller à valoriser cette richesse culturelle unique qu'est le patrimoine archéologique permettra de contribuer à l'attractivité culturelle du Luxembourg. C'est dans cet esprit qu'est né le présent ouvrage, le premier de la nouvelle collection *Archaeologia Luxemburgensis*, afin d'offrir au public quelques facettes des diverses activités du CNRA et de ses

collaborateurs nationaux et internationaux.

Au nom de tous les agents du CNRA, je vous souhaite une bonne lecture et de bonnes découvertes.

Foni Le Brun-Ricalens
chargé de direction, CNRA

Sommaire

Avant-propos	3
Maggy Nagel	
Éditorial	4
Foni Le Brun-Ricalens	
Don par Roger Muller de son importante collection archéologique	9
François Valotteau	
Une importante implantation villageoise des premiers agriculteurs néolithiques	19
à Hassel-Aspelt: résultats de la campagne de fouille 2013	
Anne Hauzeur et François Valotteau	
Jean Dumont et l'abri Fënnefter: contextualisation de	31
l'archéologie luxembourgeoise d'après-guerre	
Julien Biver et Loïc François	
Ein kolossaler Marmorkopf der Kaiserin Livia aus Trier	43
Ein besonderer Beitrag zum Augustus-Jahr 2014	
Jean Krier	
Der Marmorkopf aus Boevange-sur-Attert im Museum von Arlon	49
Puer delicatus – Hauptstädtischer Sklavenluxus in der Provinz	
Henner von Hesberg	

Eine römische Grabinschrift der mittleren Kaiserzeit vom Titelberg	69
Jean Krier	
Ein weiterer Teil des Ganzen – neue Ausschnitte des römischen Ortsplans von Altrier	87
Franziska Dövenner	
Restaurierungsarbeiten am römischen Tumulus von Bill	103
Matthias Paulke	
Der Friedhof von Grevenmacher –	111
anthropologische Auswertung der menschlichen Skelettfunde	
Bernd Trautmann	
Baumgraffiti: Der Zweite Weltkrieg in unseren Wäldern	125
Esther Breithoff	
Guillaume Joseph Dupaix (1746-1818) <i>alias</i> Guillermo Dupaix:	130
un Luxembourgeois méconnu aux origines de l'archéologie précolombienne et mexicaine	
Foni Le Brun-Ricalens, Leonardo López Luján, Marie-France Fauvet-Berthelot et Elodie Richard	
Auteurs	152

Don par Roger Muller de son importante collection archéologique

FRANÇOIS VALOTTEAU

En juin 2013, Roger Muller a fait don au MNHA-CNRA de sa collection d'objets archéologiques, résultat de plusieurs années de prospection au Luxembourg, principalement dans l'est du Gutland. Cette collection rejoint les nombreuses collections privées déjà conservées dans les dépôts archéologiques nationaux (*fig. 1*), parmi lesquelles les collections Geiben, Graf, Herr, Hoss, Lamesch, Marx, Reichling, Rozijn, Theis, Wagner et Weyrich (Rick et Le Brun-Ricalens 2009).

Roger Muller fut initié à l'archéologie par Marcel Lamesch, son professeur alors qu'il était en septième, et l'impulsion première fut renforcée par la suite grâce aux contacts avec Horst Boecking, Jos. Herr et les prospecteurs de la Société Préhistorique Luxembourgeoise, dont il est membre depuis quasiment son origine en 1979.

Résidant à Howald, ayant une épouse originaire de Syren et étant instituteur à Lenningen, il a prospecté de la fin des années 1960 au début des années 1980 une large zone au sud-est de

Luxembourg-Ville, jusqu'à Altwies et Greiveldange. Il mena ses investigations sur des sites déjà repérés et publiés par certains chercheurs luxembourgeois (Spier et al. 1969), mais fut aussi l'inventeur de plusieurs stations qu'il prospecta assidûment durant plusieurs années, en compagnie de sa fille Marie-Paule, puis plus tard de son fils Roland.

La prospection pédestre consiste à parcourir systématiquement une surface de terrain, par exemple fraîchement labourée, en relevant tous les témoins archéologiques découverts en surface (objets en pierre, tessons de poterie, scories etc.), qui sont ainsi localisés, ramassés et inventoriés. Cela permet, outre de repérer de nouveaux sites archéologiques, d'obtenir des informations sur la datation, la vocation et l'étendue d'un site.

Il est à noter la qualité du travail réalisé par R. Muller, qui a ramassé systématiquement tout ce qui présentait un intérêt archéologique ou historique, ainsi que certains fossiles. Surtout

(fig. 1) — la collection Muller lors du don (encadré), et actuellement au dépôt du MNHA-CNRA, après tri, marquage et conditionnement (F. Valotteau et T. Lucas © CNRA-MNHA).





(fig. 2) — Beaucoup plus récent: ce jeton pour une course en american auto-skooter chez Hulster frères, découvert à Moutfort (T. Lucas © CNRA-MNHA).

intéressé par la Préhistoire, R. Muller a constitué une collection composée pour l'essentiel de témoins archéologiques en pierre, majoritairement en silex, représentatifs de quasiment toutes les époques de la Préhistoire, du Paléolithique moyen au Néolithique final. On peut constater que tous les éléments lithiques ont été ramassés, y compris la fraction fine composée d'esquilles ou d'éclats de retouche, de taille parfois millimétrique. Quelques sites ont également livré du mobilier céramique, du Néolithique au Moyen-Âge, ou métallique (boucles de ceinture, fibule...), gallo-romain, médiéval, moderne ou sub-contemporain (fig. 2).

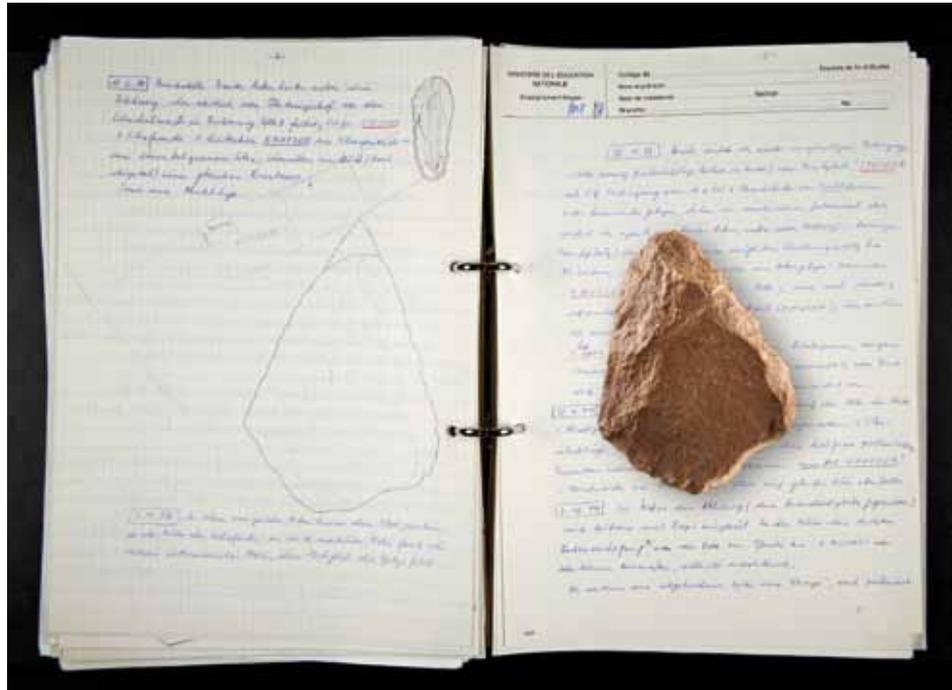
Le don au CNRA-MNHA concerne également les archives de R. Muller, en particulier ses cartes où il indiquait les zones explorées et son cahier de prospection où chaque site est présenté, situé et illustré de commentaires ou de dessins des principales découvertes. Son journal de prospection énumère les sites prospectés et les découvertes quasiment au jour le jour (fig. 3).

Si certains éléments de sa collection ont été sporadiquement publiés par des chercheurs luxembourgeois, comme par exemple des séries du Mésolithique (Spier 1982) ou des brassards d'archer de la fin du Néolithique (fig. 4).

Lamesch 1988), la plus grande partie en restait inédite. Certains objets seront prochainement étudiés et s'inséreront dans des publications de synthèse. On peut citer entre autres quelques indices du Néolithique ancien (herminettes, hématite) qui permettent de compléter les cartes sur l'implantation des premiers agriculteurs de nos régions (fig. 5).

Certaines lames de hache polie en roches remarquables (roches noires vosgiennes, roches vertes alpines, quartzite du Taunus, diabase...) viennent compléter les inventaires existant pour le Luxembourg, témoignant de la circulation des matières premières à la fin de la Préhistoire (fig. 6 et 7).

(fig. 3) — biface en quartzite de Pleitrangé (Contern). Paléolithique moyen, entre -250 000 et -35 000, posé sur le journal de prospection ouvert à la page correspondante. On lit qu'il a été découvert le 11 juin 1979 (T. Lucas © CNRA-MNHA).



(fig. 4) — brassards d'archer en pierre polie (fragment et entier) des environs de Canach. On les attribue généralement au Campaniforme, vers 2500 avant J.-C. (T. Lucas © CNRA-MNHA).





(fig. 5) — lame d'herminette polie en roche volcanique, Lenningen. Néolithique ancien, vers 5000 avant J.-C. (T. Lucas © CNRA-MNHA).

Hormis les objets en eux-mêmes, ce sont surtout les localisations des découvertes, soigneusement consignées, qui apportent des informations. Car il ne s'agit pas ici d'une collection composée de quelques artefacts découverts aléatoirement, mais d'un véritable travail de prospection inventaire concernant un micro-territoire. Certains sites prospectés par R. Muller ont livré plusieurs centaines d'éléments, en particulier ceux situés sur les hauteurs de Syren, de Moutfort, d'Oetrange, de Howald/Hespé-

range ou sur les plateaux au sud de Canach. Si la plupart de ces sites montrent une occupation au Néolithique récent ou final, certains livrent aussi du mobilier beaucoup plus ancien, comme par exemple des séries d'artefacts du Paléolithique moyen, réalisés sur quartz et quartzite, particulièrement intéressantes.

Certains sites prospectés par R. Muller il y a maintenant plus de 30 ans ont depuis été détruits par des constructions, comme par



(fig. 6) — talon de hachette en jadéite alpine, à début de perforation. Néolithique, milieu du V^{ème} millénaire avant J.-C. à milieu IV^{ème} (T. Lucas © CNRA-MNHA).



(fig. 7) — lame plate trapézoïdale à tranchant poli en quartzite du Taunus (T. Lucas © CNRA-MNHA).

exemple le site Rëizefeld à Hespérange, où se trouve désormais le lotissement Um Schlass, ou celui de Schrassig-Kuelebiërg où fut construit le centre pénitentiaire, ou encore les alentours de Scheierhaff (Canach), maintenant occupés par un terrain de golf. L'archéologie préventive nationale étant encore quasi inexistante avant les années 1990, ces sites ont été détruits sans sondages archéologiques préalables.

Depuis son acquisition, la collection, inventoriée sous le numéro 2013-016, a été triée et conditionnée en caisses standardisées conformément aux normes en vigueur dans les dépôts archéologiques de l'État. Le marquage des objets a été achevé, suivant le code adopté par R. Muller (par exemple LED pour Lédebiërg, KAP pour Kappel, etc...). Elle est désormais conservée dans les dépôts archéologiques du CNRA-MNHA à Bertrange.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont à Roger Muller, pour la confiance qu'il nous a témoignée en léguant sa collection, qui vient enrichir le patrimoine archéologique national grâce à son travail méticuleux.

BIBLIOGRAPHIE

LAMESCH M., 1988. Pendeloques et brassards d'archer trouvés au Grand-Duché de Luxembourg.

Essai d'inventaire analytique, Publications de la section Historique de l'Institut grand-ducal, 104, 255-400.

RICK S. et LE BRUN-RICALES F., 2009. Die Sammlung Roger Wagner. Eine große Bereicherung für die Vorgeschichtsforschung Luxemburgs, *Empreintes*, 2, 36-43.

SPIER Ch., SPIER A., SPIER -REIS F., 1969. Itzig et Hesperange avant l'Histoire, *Hémecht* 21, 456-462.

SPIER F., 1982. Les stations épipaléolithiques-mésolithiques de la commune de Hesperange.

In: GOB A., SPIER F. (Eds). *Le Mésolithique entre Rhin et Meuse*, 1982, 229-255.



Une importante implantation villageoise des premiers agriculteurs néolithiques à Hassel-Aspelt : résultats de la campagne de fouille 2013

ANNE HAUZEUR ET FRANÇOIS VALOTTEAU

DÉCOUVERTE DU SITE

Au début des années 1960, Emile Marx découvre par ses prospections un important site du Rubané (Néolithique ancien) sur les lieux-dits « Hue-sefeld », « Plätz » et également « Schwobebur », situés à cheval sur les sections d'Aspelt (commune de Frisange) et de Hassel (commune de Weiler-la-Tour), sur une éminence de terrain au nord du village actuel d'Aspelt. Entre 1961 et 1976, non seulement E. Marx y prospecte régulièrement, mais il y effectue des fouilles et ouvre ainsi 34 structures (carnets personnels d'inventaire d'Émile Marx « *Katalog meiner Sammlung, VI. Teil* » ; archives du CNRA). Selon le rapport de Siegfried Gollub et d'Émile Marx, les structures se répartissent sur une superficie d'environ 2,5 ha (Gollub et Marx 1974 : 251-252).

Le produit de ces prospections est conservé au CNRA (n° d'inventaire : 1983-147 et 1987-15) et se distingue par l'abondance des herminettes (N = 152), des armatures (N = 64) et des fragments d'hématite ouvrés ou non (Gollub et

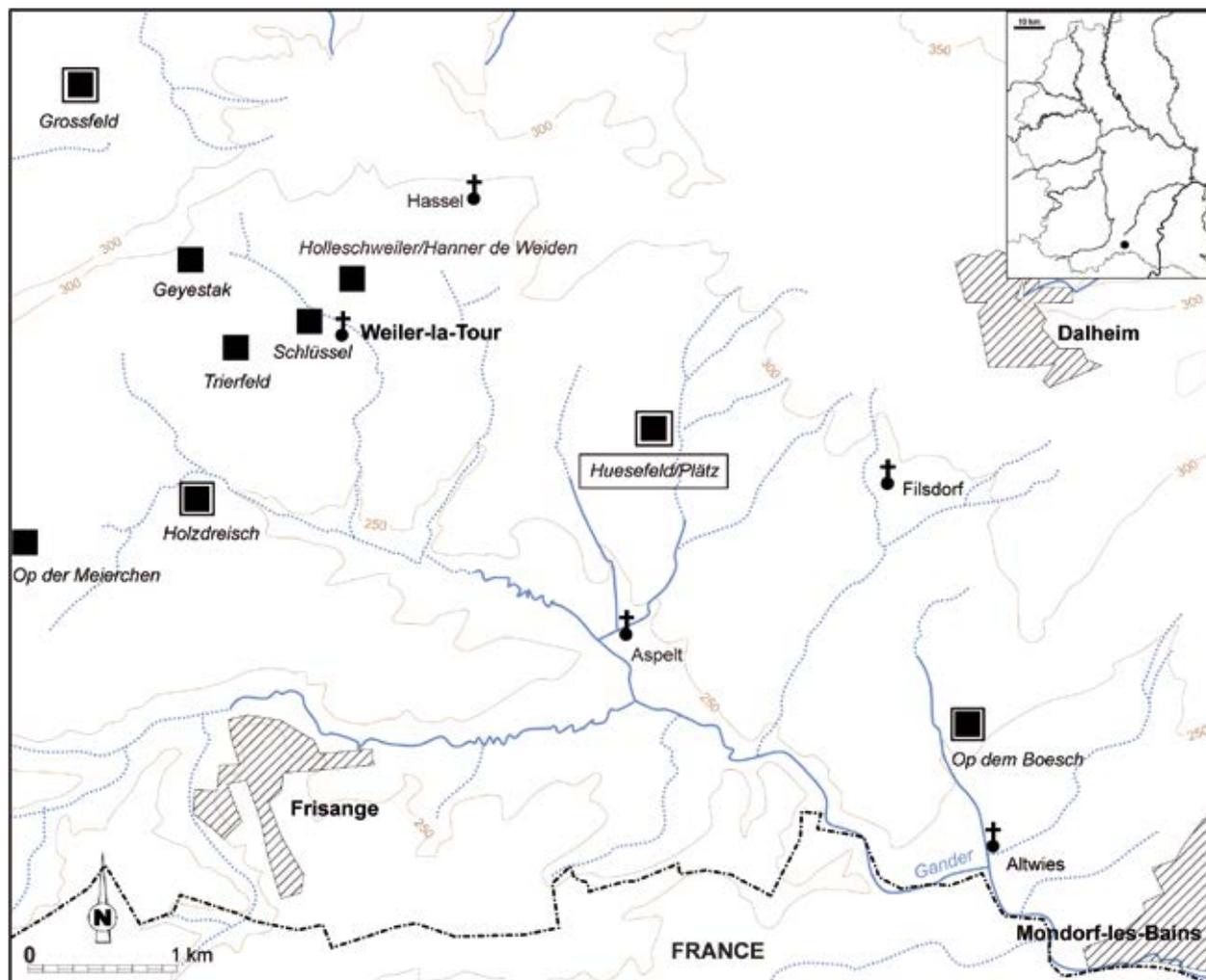
Marx 1974 : *fig. 1*). Quant au mobilier céramique, la plupart des décors sont de facture ancienne. Seuls quelques tessons sont décorés de motifs au peigne à dents multiples (Meier-Arendt et Marx 1972 : *fig. 4-5*), témoignant d'une occupation de longue durée à cet endroit. Plus largement, le site s'inscrit dans un ensemble de gisements implantés sur le plateau gréseux luxembourgeois (*fig. 1*), essentiellement connus par les prospections d'Émile Marx.

NOUVELLES INVESTIGATIONS

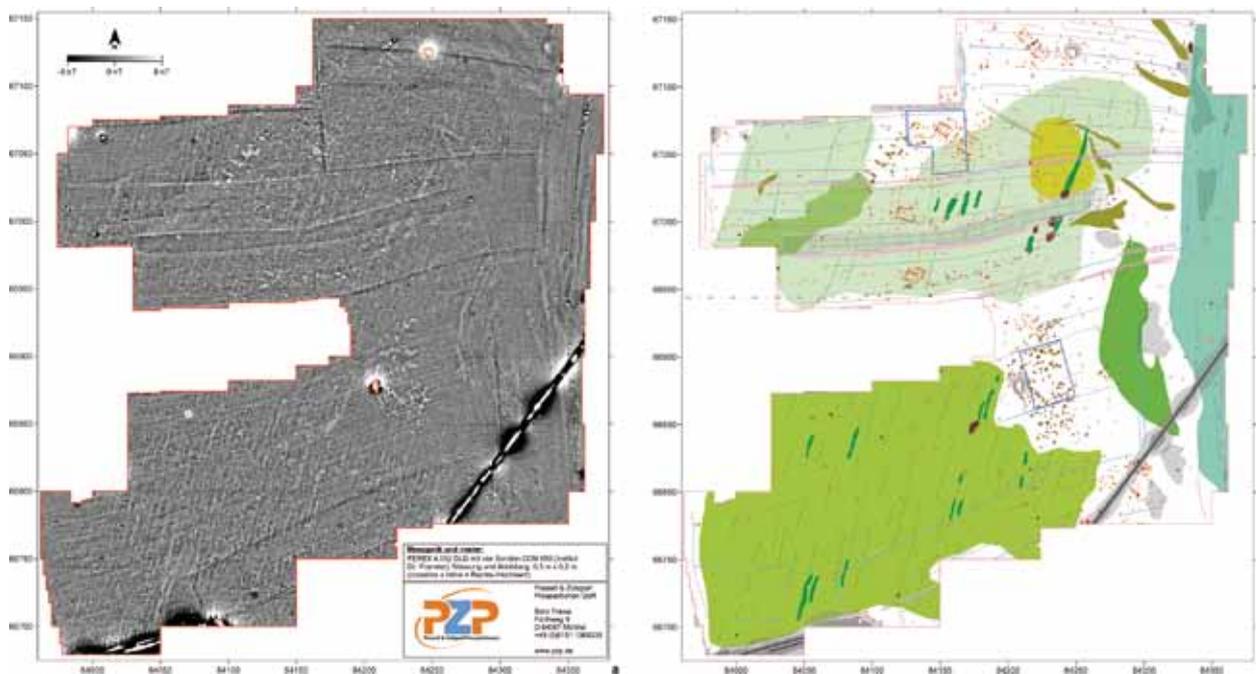
Suite aux nouvelles prospections pédestres de Serge Frantzen et afin d'apprécier les mesures conservatoires de ce site particulièrement étendu, des prospections géomagnétiques furent organisées en 2012 à l'initiative du CNRA et menées par la firme *Posselt & Zickgraf Prospektionen* (Marburg, Allemagne) à l'endroit des découvertes. Le sous-sol a ainsi été « scanné »

sur environ 13 ha, ce qui permit de repérer les plans d'au moins sept bâtiments caractéristiques du Rubané dans la partie septentrionale du territoire prospecté (fig. 2). Un huitième plan était décelable dans l'angle sud-oriental de la zone prospectée. Entre ces deux secteurs domestiques, une zone apparemment vierge de toute trace archéologique montrait une série d'anomalies considérées comme géologiques, concentrées sur une aire relativement bien délimitée.

Du 19 août au 13 septembre 2013, des sondages archéologiques extensifs furent entrepris par le Centre National de Recherche Archéologique, sous la direction scientifique d'Anne Hauzeur (*Paléotime*), assistée de François Valotteau (CNRA) avec une équipe de fouilleurs (*Archéo-Constructions*). Les objectifs de la fouille visaient à évaluer l'état de conservation du site et à contrôler l'adéquation entre l'interprétation des bâtiments et des fosses détectées en prospection géomagnétique et la réalité de terrain. Par ailleurs, un ensemble d'« anomalies »



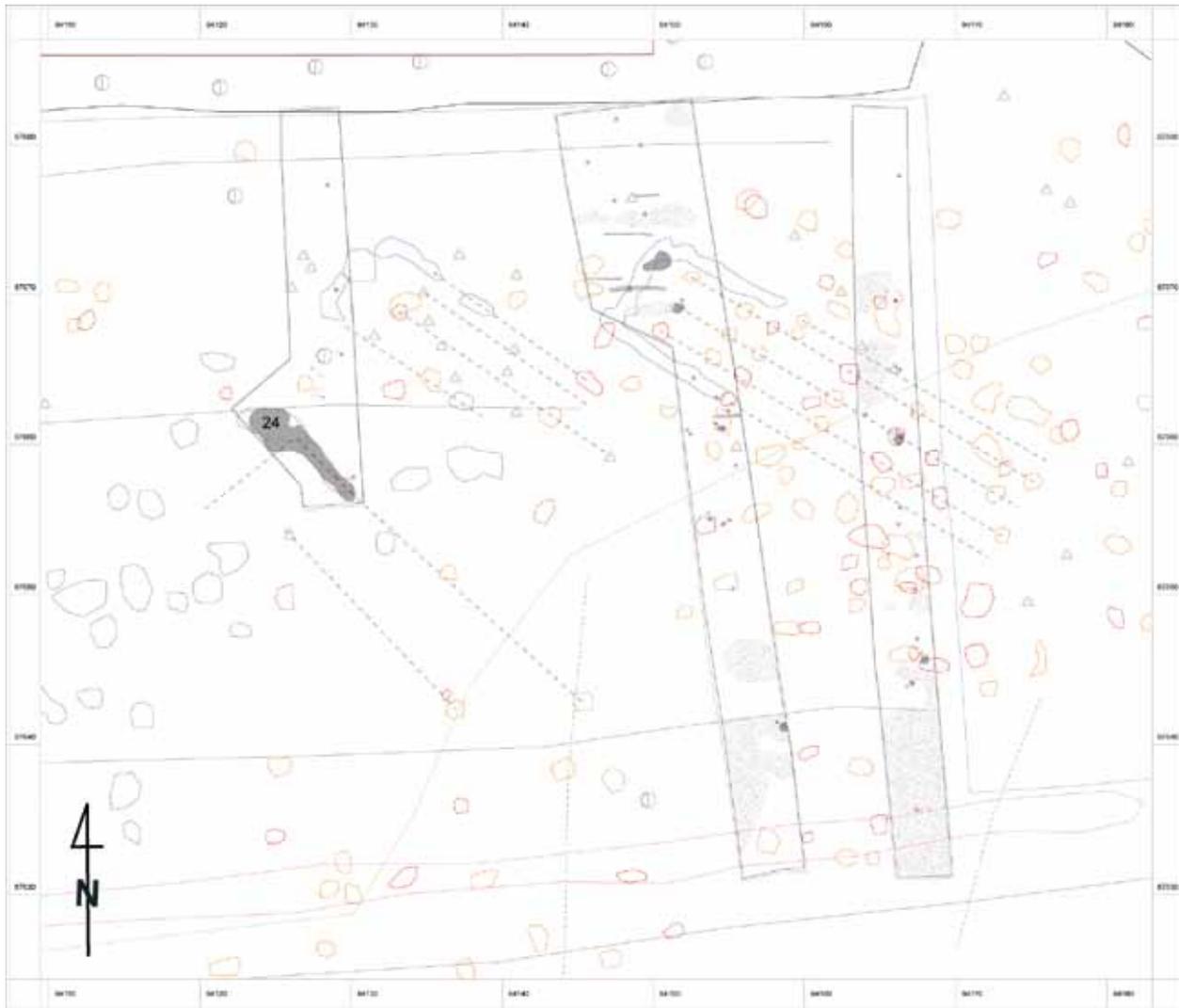
(fig. 1) — Aspelt/Hassel - « Huesefeld/Plätz » (encadré) dans le contexte rubané régional. Sites fouillés (carré bordé) ou prospectés/fouillés par E. Marx. D'après Gollub & Marx, 1974 actualisé. DAO: A. Hauzeur.



(fig.2) — Représentation de la prospection géophysique en niveaux de gris (a) et interprétation (b) en anomalies géologiques ou pédologiques (couleurs froides) et en structures archéologiques (couleurs chaudes), dont le signal varie en intensité selon les réglages du magnétomètre. En bleu, les deux zones sélectionnées pour cette campagne de fouille. Fond de carte et analyses des résultats: B. Zickgraf et B. Schroth (PZP).



(fig.3) — Décapage mécanique de la terre arable afin de repérer les vestiges archéologiques.
Photo: F. Valotteau.

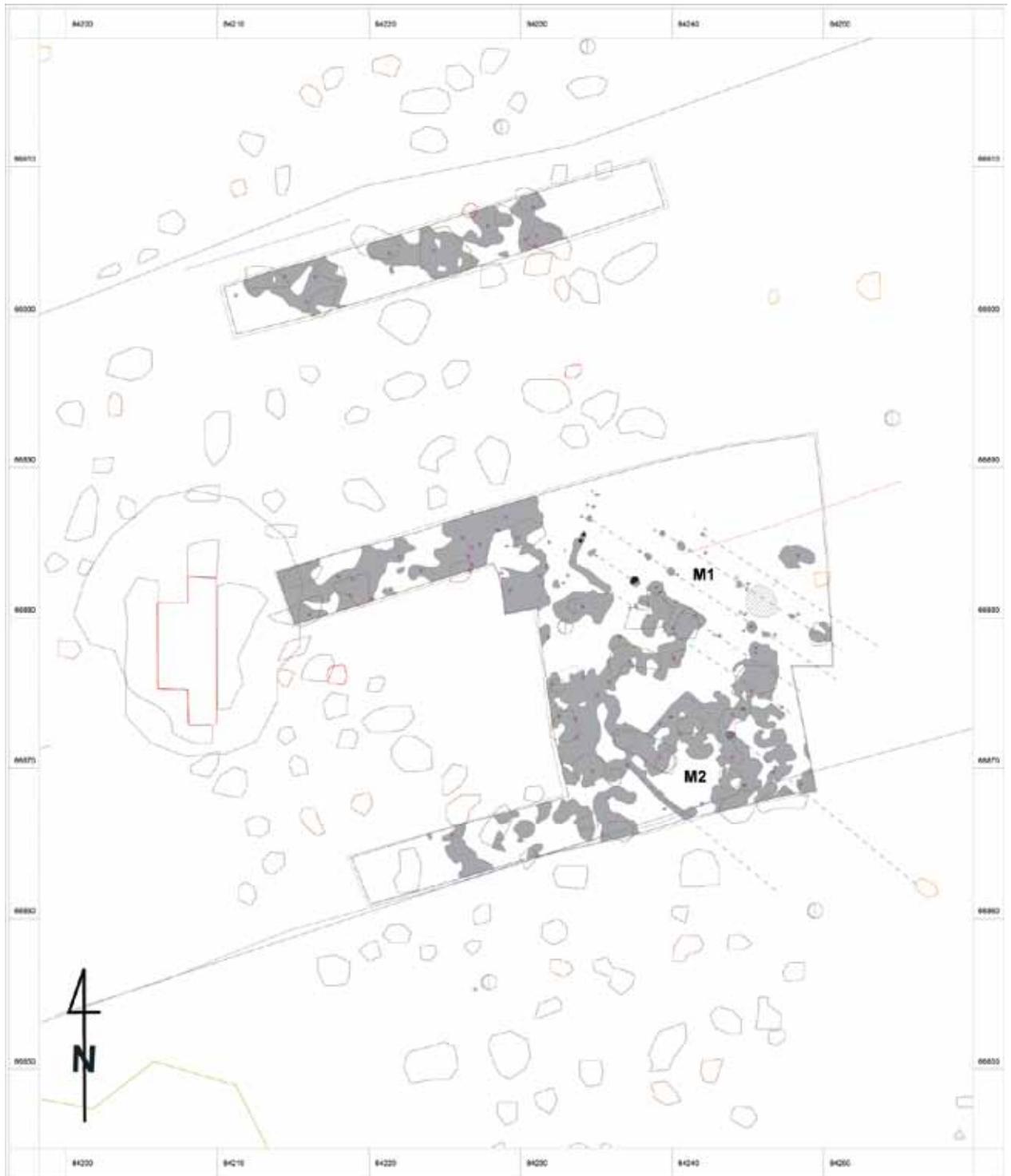


(fig. 4) — Plan général du secteur septentrional à Hassel - « Plätz », surimposé au plan interprété de la prospection géophysique. En grisé, les structures archéologiques découvertes en fouille. DAO: A. Hauzeur.

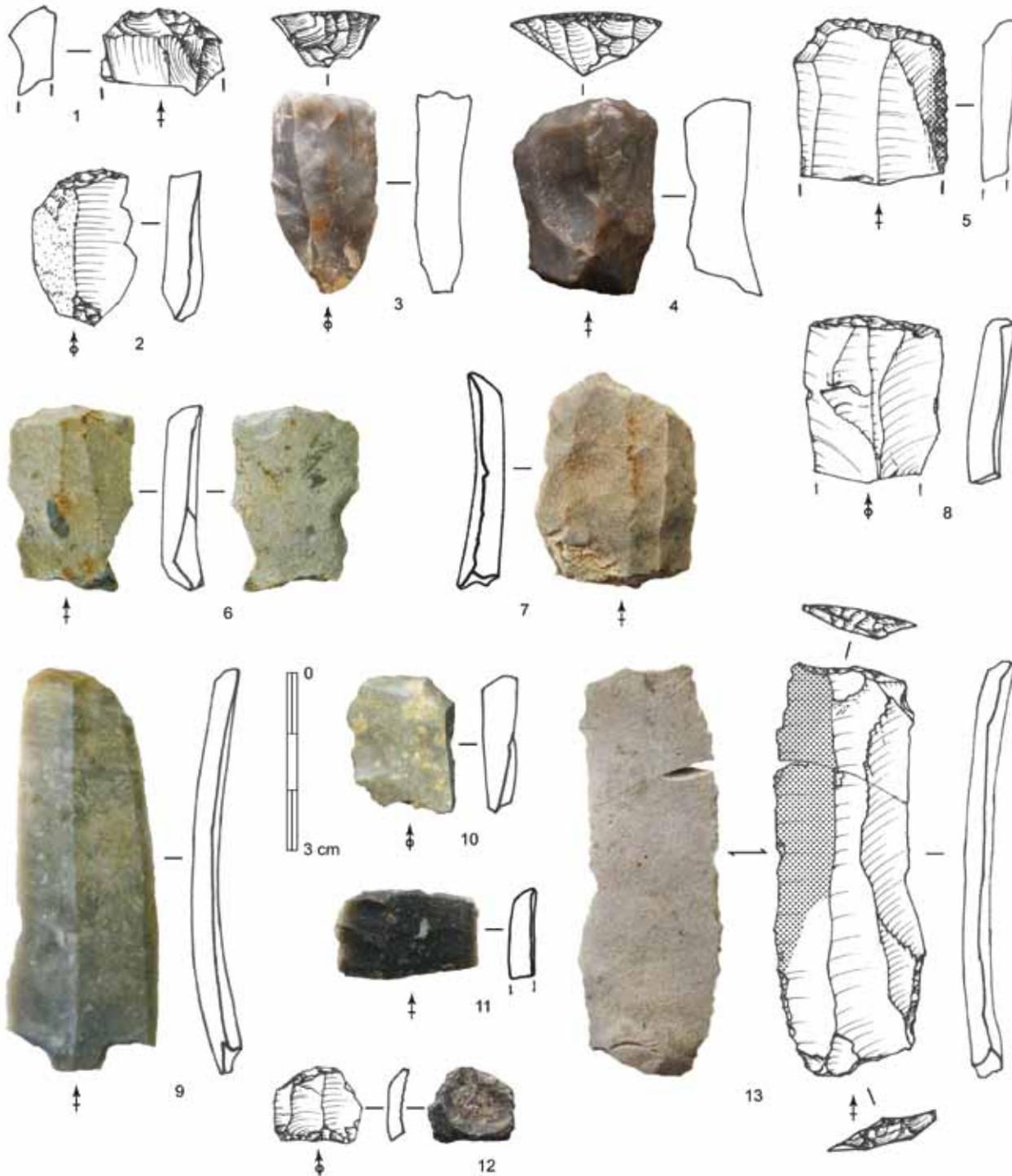
repérées au sud du site, côté Aspelt, pouvaient potentiellement indiquer la présence d'une nécropole. D'un point de vue méthodologique, le décapage a été réalisé par passes fines successives avec une retro-pelle de 7 tonnes munie d'un godet lisse de 1,50m jusqu'au niveau de lisibilité des structures ou à l'apparition de la roche encaissante (fig. 3). Le plan général de la fouille a été levé par GPS, relié au système géoréférencé luxembourgeois (LUREF).

LE SECTEUR NORD

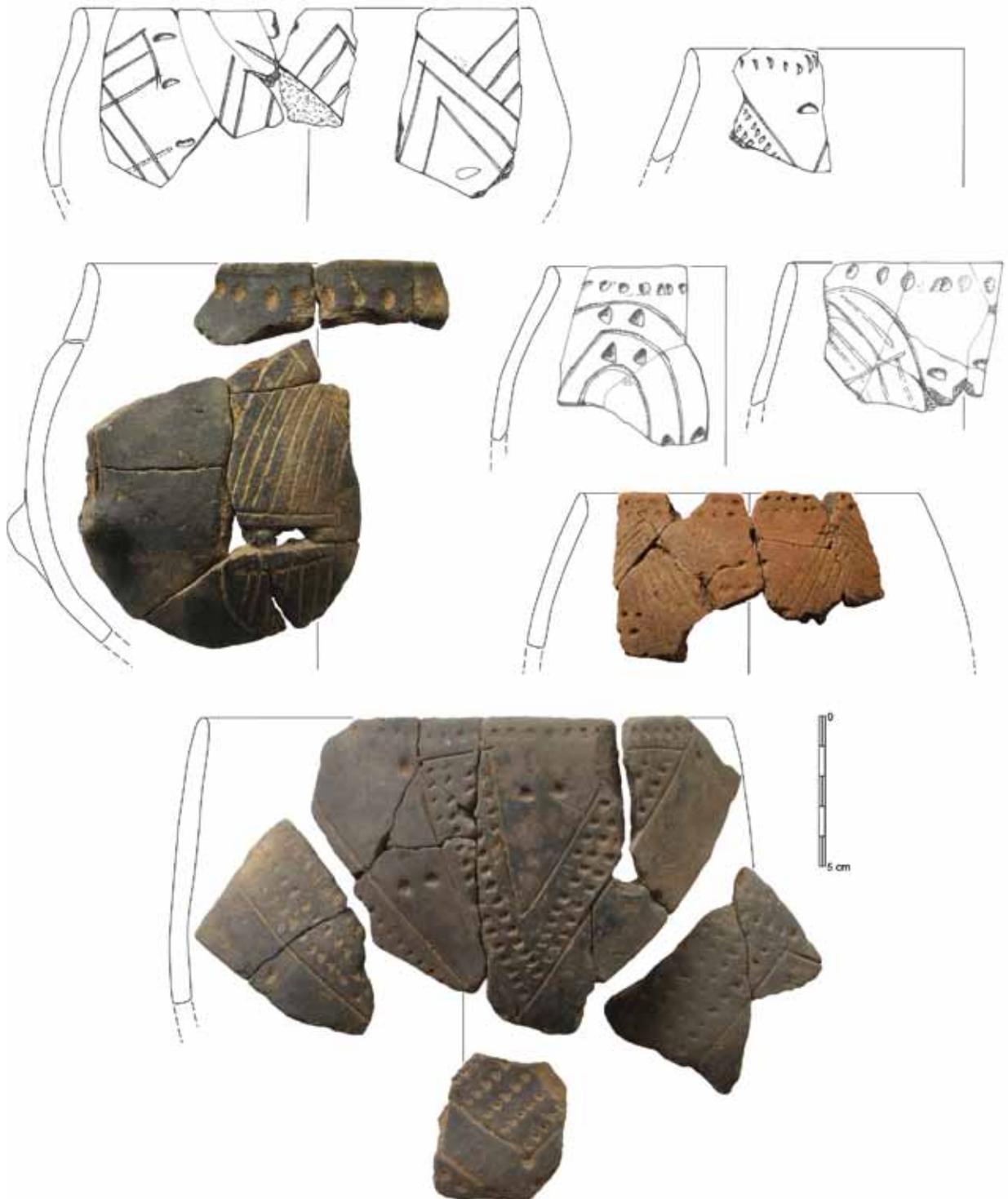
Dans le secteur d'Hassel, où deux maisons apparaissent nettement sur les résultats de la prospection géomagnétique, trois tranchées furent ouvertes pour rapidement constater que le site était très érodé à cet endroit au point de ne plus retrouver les plans des maisons visibles en prospection géomagnétique. La terre végétale est ici peu épaisse, et seules quelques « semelles »



(fig.5) — Plan général du secteur septentrional à Aspel - « Huesefeld », surimposé au plan interprété de la prospection géophysique. En grisé, les structures découvertes en fouille. DAO : A. Hauzeur.



(fig.6) — Exemples de mobilier lithique en silex. 1-11 : grattoirs ; 12 : pièce esquillée ; 13 : élément de faucille.
Dessins et photos : A. Hauzeur.



(fig. 7) — Exemples de mobilier céramique provenant du complexe ST24 (Hassel - «Plätz»).
Dessins et photos : A. Hauzeur.

de trous de poteau de l'un des bâtiments et une grande fosse de construction appartenant à une autre maison furent mises au jour (*fig. 4*).

LE SECTEUR SUD

Dans le secteur d'Aspelt, à «Huesefeld», les «anomalies» repérées par les prospections géophysiques se sont avérées être des zones de brûlis anciens, se matérialisant par des traces d'arbres et de racines intensément carbonisées, caractérisées par un remplissage noir, charbonneux, livrant de nombreux fragments de terre brûlée et du mobilier archéologique. Pour l'instant, les archéologues s'interrogent sur la date de cet évènement et sa nature véritable: essouchage, essartage, pratiques agricoles sur brûlis ou incendie involontaire? Par contre, deux bâtiments non repérés furent découverts (*fig. 5*), enchevêtrés entre ces aires charbonneuses.

RÉSULTATS ARCHÉOLOGIQUES

Le décapage mécanique de ces deux secteurs, suivi de la fouille manuelle des structures repérées ont confirmé l'existence d'une importante occupation du début du Néolithique dans la région. Avec les plans de maison repérés par la prospection géophysique et ceux qui ont été découverts en fouille, l'étendue du village est estimée à environ 6-8 ha. Plusieurs générations de maisons s'y sont succédé, car les plans se recourent en partie.

Pour les plans de maison mis au jour, quelques observations liminaires peuvent être formulées. Les deux habitations du secteur Aspelt montrent l'existence d'une tranchée de fondation à l'arrière - tout comme les autres plans révélés par la prospection géophysique - et s'inscrivent dans la normalité des modules du Rubané du Luxembourg (Hauzeur, 2006: 267 et sv.).

Le mobilier archéologique récolté lors de cette campagne, même s'il n'est pas très abondant, se caractérise par son homogénéité typo-chronologique et reflète la vie quotidienne de la communauté agro-pastorale du Néolithique ancien. Tant dans les structures archéologiques que dans les essouchages et la partie incendiée, le mobilier céramique et lithique est attribuable à la culture du Rubané.

Le mobilier lithique est particulièrement indigent et curieusement non brûlé alors qu'il provient en majorité du secteur incendié. On notera l'absence d'armature de projectile, la rareté des lames d'herminette et la présence timide de quelques fragments d'hématite, au contraire des prospections pédestres. Les grattoirs sont numériquement dominants, en majorité de dimensions très réduites (*fig. 6*).

Mis à part le mobilier provenant du complexe ST24 (*fig. 7*) du secteur septentrional, la céramique est très fragmentée et bien érodée, dispersée dans les chablis/essouchages. Un rapide examen de la céramique fait état de l'absence de tessons à décor au peigne à dents multiples. Quelques tessons décorés de motifs réalisés au peigne à deux dents existent dans le secteur d'Aspelt - «Huesefeld». De nombreux bords ne portent pas de décors ou simplement une rangée d'impressions. La stylistique ancienne prédomine et permet de situer ce corpus dans une phase moyenne du développement de la culture du Rubané.

A signaler également la découverte d'un fragment de bois de cerf (andouiller), actuellement en cours de restauration. Des prélèvements de charbons de bois et de pollens permettront après les analyses en cours, de reconstituer l'environnement végétal de l'époque.



(fig. 8) — A. Hauzeur dégageant un outil en bois de cerf.
Photo : F. Valotteau.

PERSPECTIVES

Une question soulevée par cette campagne de fouille est l'existence de la zone boisée et incendiée du secteur sud, dont aucune trace n'existe dans les archives historiques scripturales ou cartographiques. De plus, le mobilier contenu dans les essouchages est strictement identique à celui des structures archéologiques, assurant l'homogénéité chronologique de l'ensemble du site. Néanmoins cette zone boisée semble perturber l'organisation spatiale de l'occupation rubanée quoique certains « effet de parois » ou alignements paraissent en corrélation avec les axes longitudinaux ou transversaux des maisons M1 et M2. La succession des événements construction/incendie semble très rapprochée dans le temps, car vu l'homogénéité des remplissages sédimentaires, l'incendie a l'air de s'être communiqué quasiment à l'ensemble des éléments architecturaux, encore debout ou du moins présents dans le sol. Plusieurs scénarii sont donc en lice, suscités par l'impossibilité actuelle (études et datations en cours) de situer chronologiquement l'incendie qui a ravagé tout ce secteur.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier Foni Le Brun-Ricalens, chargé de direction du CNRA initiateur de ce projet, pour le suivi administratif et scientifique de cette campagne de fouille. Nos remerciements s'adressent également à l'équipe de fouille, qui a contribué au succès de cette opération: José Dias Da Silva, Antonio Duares Da Silva, Lourenço João Pires, José Morais Dos Santos et Pedro Rocha Da Cruz, techniciens de la firme *ArchéoConstructions*, ainsi que les deux étudiants bénévoles de l'Université de Liège, Julien Biver et Loïc François. Les démarches administratives et techniques ont été facilitées grâce à l'intérêt des propriétaires/exploitants Marie-Louise Aulner, Ernest Ernster, Alphonse Gouden, Camille Krier, Carlo Raus, et au suivi de José Da Mota et Benoît Renard pour *ArchéoConstructions*. Henri-Georges Naton (Géoarchéon) a assuré l'étude géoarchéologique du site et Matthias Paulke (CNRA) les levés topographiques. Nous avons reçu la visite et les encouragements de plusieurs membres de la Société préhistorique luxembourgeoise: Johnny Karger, Fernand Spier, Jean-Paul Stein et Pierre Ziesaire. Enfin Serge Frantzen nous a apporté son amicale coopération et nous a ouvert ses collections.

BIBLIOGRAPHIE

GOLLUB S. et MARX E. 1974. Jungsteinzeitliche Siedlungen der bandkeramischen Kultur bei Weiler zum Turm (Weiler-la-Tour). Publication de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, 88, 247-287.

HAUZEUR A. 2006. Le Rubané au Luxembourg. Contribution à l'étude du Rubané du Nord-Ouest européen. Dossiers d'Archéologie du Musée National d'Histoire et d'Art, X & Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège, 114, Mersch, Imprimerie Fr. Faber, 672 p.

HAUZEUR A. et VALOTTEAU F. 2012. Fouille virtuelle et réalité archéologique. Le cas du site rubané d'Aspelt-« Huesefeld » et « Hassel-Plätz » (communes de Frisange et Weiler-la-Tour, LU). *Notae Praehistoricae*, 33, 43-53.

MEIER-ARENDT W. et MARX E. 1972. Drei Linienbandkeramische Siedlungsplätze bei Weiler-la-Tour (Grossherzogtum Luxemburg). *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 2(2), 75-83.

Jean Dumont et l'abri *Fënnefter*: contextualisation de l'archéologie luxembourgeoise d'après-guerre

JULIEN BIVER ET LOÏC FRANÇOIS

A. INTRODUCTION

L'archéologie luxembourgeoise de la première moitié du XX^e siècle est marquée par les fouilles d'amateurs, sans grande rigueur scientifique (Le Brun-Ricalens, 2001 et 2004; Le Brun-Ricalens et Rippert, 2005; Philippo, 2004). Les fouilles de Jean Dumont de l'abri *Fënnefter* à Berdorf font office d'œuvre pionnière. Cette campagne opérée en 1948 n'avait jamais fait l'objet d'une étude ni d'une mise en perspective de la méthode de fouille (Le Brun-Ricalens, 2001: p.26). De ce fait, ces fouilles sont un témoin de l'histoire de l'archéologie, en particulier préhistorique, au Luxembourg. Le résultat de ces recherches archéologiques demeurerait inédit, toute la documentation étant conservée au MNHA-CNRA, inventoriée sous le numéro 2014-018 (les notes manuscrites de Dumont, sous la forme de deux cahiers et d'un rapport de fouilles, et les témoins archéologiques découverts lors de cette campagne: silex, céramique, faune, etc, ont été retrouvés par Foni Le Brun-Ricalens qui nous les a confiés pour étude).

B. JEAN DUMONT: INGÉNIEUR ET PASSIONNÉ

A l'aube du XX^e siècle, Jean Dumont (1889-1962) fait partie de ceux qui se passionnent pour le pays luxembourgeois à travers son histoire, sa langue, sa géographie, etc (*fig. 1*). L'archéologie nationale s'inscrit dans ce courant d'érudition et connaît à partir des années 1920 un développement sans précédent (Mersch, 1971).

Ingénieur de formation, Dumont travaille à l'aciérie d'Hayange, puis ouvre une quincaillerie à Luxembourg. Membre de l'Institut Grand-Ducal, section linguistique de folklore et de toponymie (dont il est l'un des fondateurs), Dumont est ainsi surtout connu pour ses contributions dans ces domaines. En témoignent ses nombreuses publications dans «*T'Hémecht*» et dans la «Revue Trimestrielle d'études linguistiques, folkloriques et toponymiques» de l'Institut grand-ducal. Sa dernière œuvre majeure, la réédition du «*Sagenschatz des Luxemburger Landes gesammelt von Dr. N. Gredt*» n'aboutira malheureusement pas en raison de sa mort et



(fig. 1) — portrait de Jean Dumont
(d'après Mersch 1971).

de celle de son collaborateur A. Jacoby – pasteur référent en matière d'hagiographie et de folklore. Sur les quatre volumes prévus seuls deux seront publiés (Gredt, 1963; Hesse, 1963; Mersch, 1971).

A cette époque, l'institut grand-ducal était basé au n° 5 rue du Marché-aux-Poissons - désormais Place du Marché-aux-Poissons - où se situaient les Musées de l'Etat et où se situe actuellement le Musée National d'Histoire et d'Art. Dumont y était régulièrement en contact avec Joseph Meyers, alors conservateur de la section d'Art et d'Histoire des Musées de l'Etat et dont il sera plus tard le directeur. Ils produisent d'ailleurs plusieurs publications en collaboration.

Dans le domaine de l'archéologie, outre l'abri *Fënnefter*, il dirige notamment les fouilles de la basilique d'Echternach de 1949 à 1951, mais ne se limite pas à l'archéologie nationale: ses carnets regorgent de notes sur l'archéologie

égyptienne et de bibliographie archéologique européenne (Dumont, 1948).

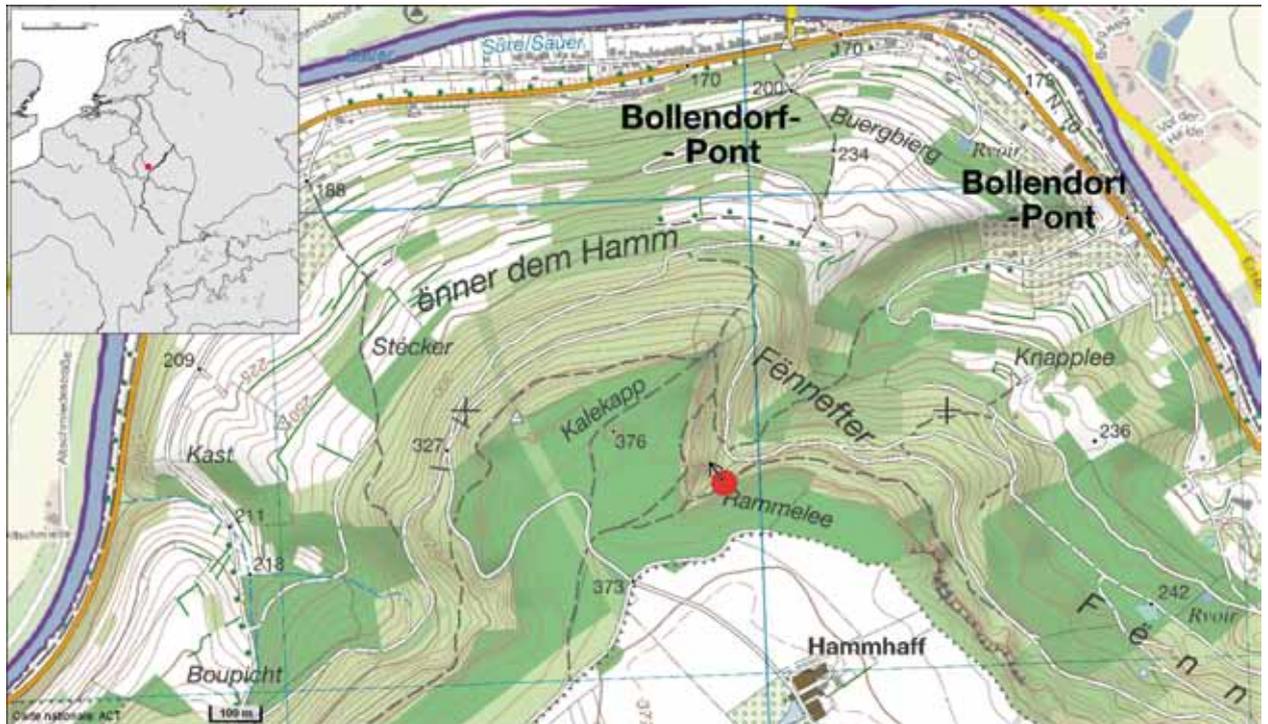
C. FOUILLES DE L'ABRI FËNNEFTER

Pourquoi l'abri Fënnefter?

Les notes de Dumont nous expliquent sa motivation à fouiller l'abri *Fënnefter* – qu'il orthographe parfois *Fünfter*, utilisant la dénomination allemande. Il avait remarqué l'ouvrage de 1939 «*Material zu einer archäologischen Felskunde des Luxemburger Landes*» du Dr. Ernest Schneider (1885-1954) ainsi que son chapitre sur les gravures présentes dans l'abri (Schneider, 1939: p.272) et désirait préciser la chronologie qui leur était rapportée. Ainsi, en 1948, il soumet le projet à J. Meyers de réaliser une fouille archéologique. Il conduira celles-ci durant le mois de juin 1948 comme le relatent ses notes. Celles-ci n'indiquent pas s'il travaillait seul ou non (Dumont, 1948).

Géographie et géologie du site

L'abri *Fënnefter* se situe dans la commune de Berdorf (section Bollendorf-Pont) dans le *Müllerthal*, plus précisément dans le bois dit *Fënnefter* au nord du lieu-dit *Hammhaff* (fig. 2). Dans ce secteur affleurent les formations du grès du Luxembourg du Lias inférieur (Colbach, 2005). Une diaclase dans le grès du Luxembourg forme l'abri qui mesure 4,75m de largeur pour 5,90 de hauteur et 6,75 de profondeur (fig. 3 et 4). L'abri se prolonge en un réduit de 2,5m de largeur sur 1m de hauteur (Carte Géologique du Luxembourg, 2008; *International Stratigraphic Chart*, 2009; Dumont, 1948). Comme Schneider le présentait dans son ouvrage, on retrouve bien les gravures à environ 2 mètres du sol, considérées par les deux auteurs comme des représentations religieuses liées à un culte préhistorique (fig. 5). Schneider entretenait une



(fig. 2) — localisation de l'abri Fënneffer
(d'après carte ACT).

correspondance avec entre autres l'Abbé Breuil qui approuvait conditionnellement son interprétation (Schneider, 1939; Dumont, 1948; Le Brun-Ricalens, 2003 et 2005; Reichling, 2011a, 2011b et 2013). Actuellement, le site est un lieu de passage pour les promeneurs et les locaux. Des graffitis à la bombe ne côtoient les gravures que de quelques centimètres (Le Brun-Ricalens, 2002).

La méthode Dumont sur le terrain: une démarche scientifique pionnière

Dumont procède selon une méthode scientifique qui est évidente de nos jours mais qui n'allait pas de soi pour la recherche archéologique luxembourgeoise du milieu du XX^e siècle. Elle consiste en la tenue d'un carnet de fouille, d'une subdivision de l'aire de fouille en carrés

de 50cm de côté ainsi que d'un décapage régulier de la surface de l'abri. Il aménage une série de coupes stratigraphiques primordiales pour la compréhension du sédiment et ses prélèvements. Objets et sédiments prélevés sont numérotés et intégrés dans un inventaire. Au fur et à mesure de l'avancement de la fouille, Dumont réalise un plan détaillé sur papier millimétré de l'abri et du réduit adjacent. Nous possédons quatorze plans de la surface de l'abri s'agencant entre eux représentant objets et coupes stratigraphiques, ainsi que quatre plans pour le réduit.

Cependant, malgré cette volonté de précision scientifique, Dumont commet quelques erreurs. Il omet d'indiquer les points de repères à partir desquels il prend ses mesures. La plupart des coordonnées sont prises à partir d'emplacements ambigus comme un « rocher » ou une



(fig. 3) — l'abri Fënnefter en 1948

(archives J. Dumont conservées au MNHA-CNRA).

« paroi ». Progressant par décapages de la surface de l'abri, il prend soin d'aménager un profil tous les 50 cm, une dizaine en tout. Les plans de ces profils ne nous sont pas tous parvenus, ce qui nous amène à nous poser la question : n'ont-ils pas été conservés ou Dumont ne les a-t-il simplement pas réalisés ? Le décapage lui-même est sujet à caution : Dumont reconnaît jusqu'à neuf couches différentes qu'il ne décrit pas systématiquement et pour lesquelles il pose une valeur arbitraire sans tenir compte de la variabilité physique des dépôts sédimentaires. Il est vrai qu'il est particulièrement difficile en milieu sableux de reconnaître des horizons différents (Blouet et al., 1984 ; Vermeersch, 1999).

Or, le site avait été perturbé par un événement que Dumont relate lui-même. En 1944, la population locale s'était réfugiée dans l'abri pour se protéger des bombardements et avait pour l'occasion élevé un mur de protection en terre sèche autour de l'abri. Ce dernier avait été nettoyé de ses blocs ainsi que de sa couche superficielle puis recouvert de paille, toujours présente lorsque Dumont fouille l'abri en 1948. La fouille de ce mur a livré des artefacts d'époques diverses. Les conséquences de cette occupation ont donc été la perturbation des sédiments et le mélange d'éléments modernes et anciens. S'il se rend bien compte de la stratigraphie perturbée du site en excluant certains tessons de céramique qu'il reconnaît comme moderne,



(fig. 4) — l'abri Fennefer en 2012
(J. Biver).

Dumont continue à fouiller comme si les unités stratigraphiques supérieures étaient en place.

Les artefacts furent numérotés par lot, et non individuellement. Lors de la lecture de l'inventaire issu des carnets, il y eut régulièrement confusion entre la description de l'objet et l'objet lui-même. Ainsi, la pièce 609, pourtant unique, est décrite comme une dent humaine alors qu'il s'agit... d'une molaire de cheval! Erreur grossière de détermination ou simple confusion de deux numéros?

Le matériel archéologique

Le matériel, composé de 613 lots totalisant environ 3000 pièces, est composé de restes fauniques, d'éléments lithiques (naturels et taillés), de rares témoins métalliques et d'un mobilier céramique prédominant. Un inventaire numérique a été réalisé lors de notre étude.

La faune, très fragmentée, a été déterminée mais aucune étude archéozoologique ni de datations n'ont été réalisées. En l'absence de contexte stratigraphique, il est inutile de réaliser un spectre des espèces présentes. Cependant, il est possible de déterminer par la taphonomie que les ossements sont relativement

bien minéralisés et témoignent d'un ensevelissement de longue durée. En dehors de la faune, deux fragments humains ont été retrouvés : une extrémité proximale de tibia ainsi qu'une phalange.

Le matériel lithique récolté se divise en deux catégories : les roches non-taillées, qui comprennent grès ferrugineux et galets de quartz

ou de quartzite, et les éléments lithiques taillées (environ 90 pièces) en différentes variétés de silex. Certaines pièces se sont révélées typiques du Mésolithique et forment le *terminus post quem* du site.

Les artefacts en fer sont rares et fortement oxydés. La plupart semblent provenir de clous, d'autres sont trop oxydés pour être déterminés.



(fig. 5) — gravures situées dans l'abri Fënnefter
(d'après Schneider 1939: Abb. 167).

Un fragment de pièce en bronze anépigraphe a également été mis au jour. Une monnaie du Moyen-âge est citée par Dumont mais elle ne figure pas parmi les artefacts conservés au MNHA-CNRA.

L'étude du matériel céramique très abondant (plus de la moitié des pièces) et fragmenté a permis de préciser les différentes périodes d'occupation. La plupart sont des tessons de panse sans décor. Environ 150 tessons présentant un décor ou une glaçure ont été dénombrés. Certains de ces fragments portent des incisions en chevrons et remontent jusqu'à l'âge du Bronze (*fig. 6*), d'autres de facture noire et fine à l'époque romaine et d'autres encore présentent une glaçure au sel typique du Moyen-âge. Enfin, n'oublions pas les tessons modernes précités.

Interprétation de la fouille

L'étude du matériel, peu abondant, nous amène à penser que l'abri *Fënnefter* a connu de multiples occupations de courte durée. Chemin direct entre la Sûre et le plateau, sa position en a fait une halte de choix¹, mais sa faible superficie ne se prête pas à une occupation de longue durée. Une partie non-négligeable des informations a sans doute été perdue à cause des perturbations humaines (piétinement, creusement), animales (fouisseurs) et climatiques (ruissellement, gel-dégel). Quant aux gravures, leur attribution reste plus que jamais incertaine. Seule une étude céramologique approfondie pourrait nous en apprendre davantage encore sur cette collection et affiner les périodes d'occupation.

Contexte historique

Remis dans son contexte historique, la démarche de Dumont est exemplaire. L'utilisation d'un carnet de fouille et la conception d'un rapport étaient alors très rares au Luxembourg mais fréquent dans le reste de l'Europe. Le contexte archéologique qui nous préoccupe le plus de nos jours n'était que trop peu suivi et la grande majorité des amateurs, érudits locaux s'intéressant à l'histoire du pays, ne se concentraient que sur l'objet archéologique en négligeant son contexte. De par sa démarche, Dumont tente de mettre en place une technique scientifique ayant un but précis: comprendre un *site* archéologique.

Certaines des plus grandes découvertes d'avant-guerre, dont la fameuse sépulture de l'Homme de Loschbour, avaient été réalisées par Nicolas Thill, instituteur à Oetrange, en compagnie de ses élèves et d'un ouvrier, Charles Weber. Marcel Heuertz, anthropologue et préhistorien formé au laboratoire du Muséum national d'histoire naturelle à Paris, alors conservateur du Musée d'Histoire Naturelle à Luxembourg, déplorera le manque d'attention scientifique apporté à ces fouilles. L'étude scientifique post-fouille de cette époque n'est d'ailleurs souvent entreprise que bien plus tard par manque de personnel qualifié. Heuertz travaille très souvent seul tout en supportant les responsabilités que supposent la charge de conservateur à une époque où tout était encore à faire pour le musée (Ferrant, 1937; Baudet *et al.*, 1953; Philippo, 2004; Le Brun-Ricalens *et al.*, 2007).

¹ Des vertèbres de poisson ont été retrouvées parmi les restes osseux, corroborant cette possibilité



(fig. 6) — échantillon du mobilier lithique et céramique découvert par J. Dumont lors de ses fouilles (T. Lucas).

Pourtant la majorité des fouilles de l'époque étaient menées avec l'assentiment des Musées de l'Etat, mais aucun des fouilleurs, malgré leur passion et leur dynamisme, n'avait de formation académique en archéologie ou à défaut dans un domaine lié. A titre de comparaison, dans les pays limitrophes et ce depuis le XIX^e siècle, la fouille était systématiquement menée par des paléontologues et des géologues mandatés par une institution universitaire ou gouvernementale.

D. CONCLUSION ET BILAN

Les fouilles de Dumont, prémices de la recherche scientifique archéologique, témoignent d'un esprit, d'une méthode moderne et d'une volonté de préserver au mieux le passé. Cela dit, nous arrivons plus de cinquante ans trop tard pour étudier cette collection. En l'absence de Dumont et de ses contemporains, une partie de ses notes et de sa méthode sont devenus au mieux laborieuses à déchiffrer, au pire irrémédiablement perdues.

Jean Dumont aura ainsi contribué à l'évolution de l'archéologie nationale, qui n'a cessé depuis de se développer. D'abord en 1960, avec la loi votant la scission des Musées de l'Etat en deux unités distinctes: le Musée d'Histoire Naturelle (futur MNHN, ou Naturmusée) et le Musée d'Histoire et d'Art (futur MNHA). Ensuite en 1988, avec la création de la section « Anthropologie et biologie humaine » au sein du MNHN et d'une section Préhistoire au MNHA². Ce n'est qu'en 1994 que le poste de conservateur pour la Préhistoire est ouvert au concours de la fonction publique (Le Brun-Ricalens, 1998). Enfin en 2011, le Centre National de Recherche Archéologique est créé auprès du MNHA, témoignant de la prise de conscience de la responsabilité de l'Etat avec la création d'une archéologie nationale, institutionnalisée et employant un personnel scientifique qualifié. Ce bilan positif ne doit pas nous faire oublier qu'aujourd'hui encore, aucune institution luxembourgeoise ne forme d'archéologues.

² Les deux départements restent fortement liés de par leur origine commune, à la croisée de l'archéologie, de l'anthropologie, de la paléontologie et de la géologie (Le Brun-Ricalens, 2004).

BIBLIOGRAPHIE

Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg, LV^e Année, 36, 1-41.

Atlas du Luxembourg publié par le Ministère de l'Education Nationale, 1971.

BAUDET J.-L., HEUERTZ M. et SCHNEIDER E., 1953. La préhistoire du Grand-Duché du Luxembourg. Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie, 4/1-2, 1953, 101-137.

BLOUET V., KARTHEISER J., LEESCH D. et SCHWENNINGER J.-L., 1984. Le gisement mésolithique Kalekapp 2 (commune de Berdorf). Bulletin de la Société Préhistorique Luxembourgeoise, 6, 1984, 1-30.

Carte géologique du Luxembourg on www.geologie.lu, 2008

COLBACH R. 2005. Overview of the geology of the Luxembourg Sandstone(s), In: Ries C. et Krippel Y. (Eds), Sandstone Landscapes in Europe. Past, Present and Future, Ferrantia, 44, 2005, 155-160.

DUMONT J., 1948. Cahier de fouille noir, Berdorf, 35 p., inédit.

DUMONT J., 1948. Cahier de fouille rose, Berdorf, 35 p., inédit.

DUMONT J., 1948. Rapport sur les fouilles près de Berdorf en juin 1948, 6 p., inédit.

FERRANT V., 1937. Trouvailles dans le Grand-Duché du Luxembourg (1932-1937). Annuaire 1937 de la Société des Amis du Musées, Luxembourg, 1937, 179-186.

GREDT N, 1963. Sagenschatz des Luxemburger Landes 1. Kremer-Muller & Cie, Esch-sur-Alzette, 1963.

HESSE J., 1963. Jean Dumont. Bulletin de la section linguistique de l'Institut, 10, 64.

International Stratigraphic Chart on www.stratigraphy.org, 2009.

LE BRUN-RICALES F., 2001. Le Mullerthal et la Préhistoire. Aperçu historique de 150 ans de recherches et perspectives. Bulletin de la Société Préhistorique Luxembourgeoise, 20-21, 1998-99, 21-31.

LE BRUN-RICALES F., 2002. « Mullerthal graffiti ». Patrimoine archéologique en danger: une situation alarmante. Musée Info, 15, 17-19.

LE BRUN-RICALES F., 2003. Acquisition des archives du Dr. Ernest Schneider (1885-1954). Découverte d'un pionnier de l'Archéologie luxembourgeoise. Musée Info, 16, 28-31.

LE BRUN-RICALES F., 2004. La collection de Marcel Heuertz. In: PHILIPPO S. (Dir.), 150 Joer Musée national d'histoire naturelle, Luxembourg, 2004, 146-153.

LE BRUN-RICAENS F., 2005. Grès de Luxembourg et Art rupestre: l'œuvre du Dr. E. Schneider et la correspondance inédite (1937-1949) avec l'abbé H. Breuil. In: Ries C. et Krippel Y. (Eds), Sandstone Landscapes in Europe. Past, Present and Future, Ferrantia, 44, 2005, 187-192.

LE BRUN-RICAENS F. et RIPPERT J., 2005. Prähistorische Forschung im Müllerthal. In: Krippel Y. (Dir.), Die Kleine Luxemburger Schweiz, Luxembourg, 83-91.

LE BRUN-RICAENS F., VALOTTEAU F. et BROU L., 2007. Le premier « Luxembourgeois ». In: Kmec S., Majerus B., Margue M. et Peporte P. (Eds), Lieux de mémoire au Luxembourg, Ed. Saint-Paul, Luxembourg, 43-48.

MERSCH J., 1971. Biographie Nationale du Pays de Luxembourg, fasc. XIX, 1971, 244-246.

MEYERS J., 1966. La Préhistoire et le Temps des Romains, Luxembourg.

PHILIPPO S. (Dir.), 2004. 150 Joer Musée national d'histoire naturelle, Luxembourg.

REICHLING C., 2011a. Une approche novatrice pour l'étude d'archives épistolaires (égocentrées) appliquée à la correspondance archéologique du Dr. Ernest Schneider. Empreintes, 4/2011, 23-27.

REICHLING C., 2011b. Le Pape, le(s) Disciple(s) et l'Amateur – La correspondance entre Henri Breuil, James Baudet et Renée Doize, et Ernest Schneider. Bulletin de la Société Préhistorique Luxembourgeoise, 32, 2010, 139-149.

REICHLING C., 2013. Le Dr. Ernest Schneider et les gravures sur Grès de Luxembourg. Étude d'un fonds documentaire inédit, Thèse de Doctorat, Université du Luxembourg, inédit.

SCHNEIDER E., 1939. Material zu einer archäologischen Felskunde des Luxemburger Landes, Ed. Buck, Luxembourg.

VERMEERSCH P., 1999. Processus post-dépositionnels sur des sites épipaléolithiques et mésolithiques en régions sableuses de l'Europe de l'Ouest. In: L'Europe des derniers chasseurs, peuplement et environnement de l'Épipaléolithique et du Mésolithique, Ed. du CTHS, Paris, 159-166.

Ein kolossaler Marmorkopf der Kaiserin Livia aus Trier

Ein besonderer Beitrag zum Augustus-Jahr 2014

JEAN KRIER

In Band 38, 1975 der *Trierer Zeitschrift* veröffentlichte Karin Goethert-Polaschek die linke Gesichtshälfte eines kolossalen Kopfes aus weißem Marmor (H. 38cm, Br. 31,5cm)¹, der seit der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts in den Sammlungen des Luxemburger Museums (heute: MNHA) aufbewahrt wird (*Abb. 1*)². Bevor der Kopf 1887 ins Museum kam, war er während mindestens zwei Jahrhunderten (seit 1685?)³ im Tympanon über dem Haupteingang des ehemaligen Stadtpalastes des Gouverneurs des Herzogtums Luxemburg, dem späteren Gerichtspalast der Stadt Luxemburg, eingemauert⁴. Aufgrund seiner dortigen Wiederverwendung und des Fehlens jedweder schriftlicher Dokumente zu dem Stück, war die genaue Her-

kunft dieser für den Bereich nördlich der Alpen in jeder Hinsicht aussergewöhnlichen Skulptur unbekannt.

Trotz der stark verwaschenen Oberfläche des Marmors, die sich dadurch erklärt, dass der Kopf über längere Zeit im Freien eingebaut und daher ungeschützt Wind und Wetter ausgesetzt war, konnte Karin Goethert anhand der erhaltenen Reste der sehr sorgfältig ausgeführten Frisur und verschiedener anatomischer Besonderheiten (Nase, Mund, Kinn) nachweisen, dass es sich bei dem Luxemburger Kopf aller Wahrscheinlichkeit nach um ein Portrait der Livia, der Frau von Kaiser Augustus handelte. Wegen der spezifischen Orientierung des im

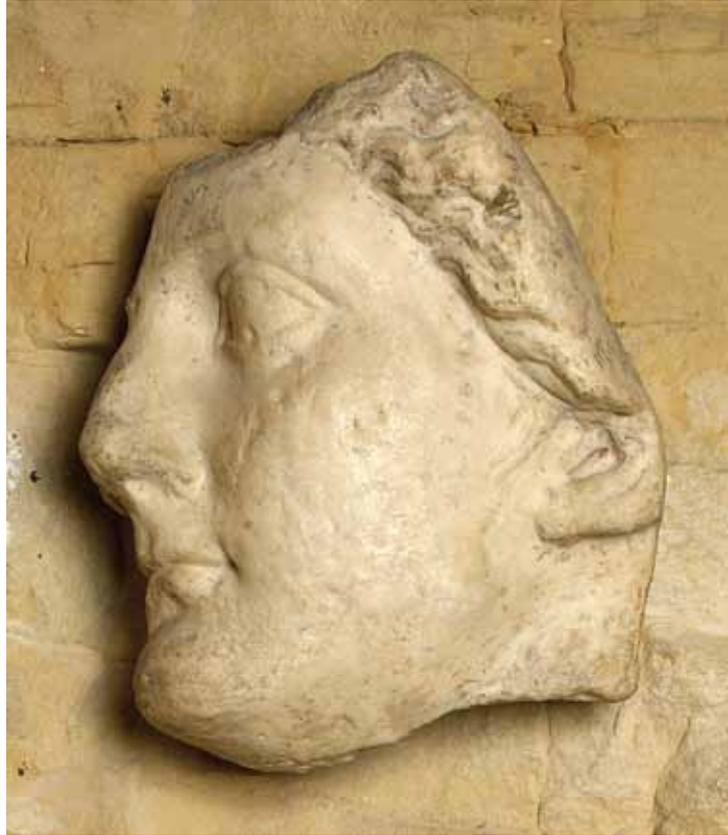
1 K. Goethert-Polaschek, Ein Reliefkopf in Luxemburg, *Trierer Zeitschrift* 38, 1975, 109-122.

2 E. Wilhelm, *Pierres sculptées et inscriptions de l'époque romaine*, Musée d'Histoire et d'Art, Luxembourg 1974, 67-68 Kat.Nr. 437.

3 Da der Stein nicht in dem vor 1678 niedergeschriebenen *Luxemburgum Romanum* Alexander Wiltheims erscheint, ist das Stück vermutlich erst nach diesem Datum in der Fassade des Gouverneurspalastes eingemauert worden.

4 J. Engling, *Statistique monumentale du Grand-Duché de Luxembourg*, Publ. Sect. Hist. 6, 1850, 86-114, hier 91 Nr. 28; ders., Die zu Luxemburg eingemauerten Bildsteine aus der Römerzeit, Publ. Sect. Hist. 8, 1852, 69-79, hier 73 Nr. 5 mit Taf. VII, 4.

(Abb. 1) — Die linke Gesichtshälfte des Marmorkopfs im MNHA in Luxemburg (Foto MNHA, Luxemburg)



Profil gesehenen, breiten Gesichtes und verschiedener Details der künstlerischen Ausführung des Portraits, nahm die Autorin an, dass es sich bei der Skulptur um ein Hochrelief und nicht um ein rundplastisches Bildnis handeln würde, vergleichbar den Darstellungen der Livia auf der *Ara Pacis* des Augustus in Rom.

Vor diesem speziellen Hintergrund konnte man nur bedauern, dass die genaue Herkunft des Kopfes im Luxemburger Museum nicht bekannt war. Es hätte sich dabei um Stück handeln können, welches ein interessierter Sammler der Renaissancezeit aus Rom oder Italien mit nach Luxemburg gebracht hätte. Eine andere, auf den ersten Blick hin aber weniger wahrscheinliche Möglichkeit wäre eine Herkunft aus dem von Luxemburg nur rund 40 km entfernten Trier gewesen, der im Jahre 17/16 v. Chr. gegründeten

Augusta Treverorum, der neuen Hauptstadt der Stammesgemeinde der Treverer.

Nach dem Artikel von K. Goethert-Polaschek schien das wissenschaftliche Dossier zu diesem rätselhaften Stück demnach im Großen und Ganzen abgeschlossen zu sein. Aber, gemäß dem bekannten Spruch, dass sich die schönsten Entdeckungen in den Magazinen der Museen machen lassen, hat die Geschichte des Luxemburger Marmorkopfes, nun eine völlig überraschende Fortsetzung gefunden: Im Rahmen eines Vortrags, den Hiltrud Merten am 7. Juli 2009 an der Universität in Trier zu dem umfangreichen Bestand an neuen frühchristlichen Inschriften aus den Grabungen in Sankt-Maximin hielt, zeigte die Referentin auch das Fragment eines noch unveröffentlichten großen Marmorkopfes (Abb. 2), welcher den Verfasser aufgrund



(Abb. 2) — Das Bruchstück aus St. Maximin in Trier im Bischöflichen Museum in Trier (Foto Bischöfliches Dom- und Diözesanmuseum, Trier)

der Dimensionen und der Bearbeitung sofort auf den Gedanken brachte, dass es sich um die andere Hälfte des in Luxemburg verwahrten Stücks handeln könnte.

Dieses ebenfalls kolossale Bruchstück (H. 40 cm) war am 6. Oktober 1986 bei den Ausgrabungen von Adolf Neyses im Innern des südlichen Seitenschiffes der Klosterkirche von Sankt-Maximin, im Bereich des gut erhaltenen Grabtempels R II.7 gefunden worden⁵. Wie das gesamte Fundmaterial aus den Maximiner Grabungen wird der Kopf heute im Magazin des Bischöflichen

Museums in Trier (*Museum am Dom*), unter der Inventarnummer der Grabung (St. Maximin, Fundnr. 618) aufbewahrt.

Dank der Zuvorkommenheit der Verantwortlichen des Bischöflichen Museums in Trier⁶ war es vor kurzem möglich, die vermutete Zugehörigkeit der beiden Fragmente zu ein und demselben Kopf anhand der Originale zu überprüfen. Trotz des sehr unterschiedlichen äußeren Aussehens der beiden Fragmente – einerseits das stark verwaschene Stück aus Luxemburg, andererseits das noch teilweise mit einem rosafarben-

⁵ A. Neyses, Die Baugeschichte der ehemaligen Reichsabtei St. Maximin bei Trier, Kataloge und Schriften des Bischöflichen Dom- und Diözesanmuseums Trier, Band VI, Trier 2001, 28-30.

⁶ Museumsdirektor Markus Groß-Morgen und seinem Stellvertreter, Museumsrestaurator Stefan Schu sei auch an dieser Stelle sehr herzlich für ihr großes Entgegenkommen gedankt. Mein Dank gilt außerdem meinem Trierer Kollegen und Freund, Lothar Schwinden, Rheinisches Landesmuseum, der mir bei meinen Untersuchungen mit Rat und Tat zur Seite stand.

nen Mörtel verunreinigte Bruchstück aus Trier – ließ die saubere, vertikale Bruchkante keinen Zweifel daran, dass es sich um die beiden aneinander passenden Hälften eines rundplattisch gearbeiteten Monumentalkopfes (H. etwa 45 cm) handelte, d.h. von etwa zweifacher Lebensgröße (Abb. 3). Damit war die Trierer Herkunft des in Luxemburg verwahrten Teilstücks definitiv bewiesen.

Abschließend sei noch einmal auf die 1975 von K. Goethert-Polaschek vorgeschlagene Deutung zurückgekommen, die in der Folgezeit auch Aufnahme in verschiedene Sammelwerke zu den Livia-Portraits fand⁷. Der neue, fast 50 cm hohe Marmorkopf aus Trier, der dem Typus Béziers-Kiel der Livia-Bildnisse⁸ zuzuordnen ist, erlaubt es nunmehr für das antike Trier eine kolossale Statue (H. 3,5 – 4 m) der Frau des Augustus anzunehmen, welche sicher nicht isoliert im Stadtbild des frühen Trier aufgestellt war⁹. Dies ist umso überraschender, als bisher offenbar, außer der 21 cm hohen Bronzestatuette der Livia aus Neuilly-le-Réal (Dépt. Allier, F)¹⁰, kein weiteres Livia-Portrait in einem archäologischen Kontext ausserhalb des Mittelmeerraumes gefunden wurde¹¹. Diese Tatsache setzt natürlich voraus, dass die städtische Entwicklung Triers im Laufe der augusteischen Zeit bereits soweit fortgeschritten war, dass die ersten,

nach römischen Vorbild errichteten öffentlichen Gebäude das Bild der neugegründeten Hauptstadt der Treverer, *Augusta Treverorum* prägten¹². Der neue Kopf stellt demnach eine willkommene Ergänzung zu den jüngst von Klaus-Peter Goethert veröffentlichten Fragmenten einer Eichenlaubgirlande aus weißem Marmor dar, welche eindeutige Parallelen zu den Girlanden des 12 v. Chr. eingeweihten Altars für Roma und Augustus am Zusammenfluss von Saône und Rhône in Lyon aufweist¹³. Das große Trierer Denkmal zu Ehren der (oder in Erinnerung an die) Adoptivöhne des Augustus, C. und L. Caesar, das spätestens 4/5 n. Chr. errichtet wurde¹⁴, stellt ein weiteres Zeugnis für die frühe Urbanisierung der römischen Metropole an der Mosel dar.

7 R. Winkes, *Livia, Octavia, Julia. Portraits and Darstellungen*, Providence (R.I.) 1995; E. Bartman, *Portraits of Livia. Imaging the imperial woman in Augustan Rome*, Cambridge 1999.

8 Siehe jetzt: *Auguste*, Catalogue de l'exposition au Grand Palais à Paris, 19 mars – 13 juillet 2014, Paris 2014, 94 Nr. 39.

9 Siehe dazu: K. Goethert, *Kaiser, Prinzen, prominente Bürger. Römische Bildniskunst des 1. und 2. Jahrhunderts n. Chr.* im Rheinischen Landesmuseum Trier, Schriftenreihe des Rheinischen Landesmuseums Trier Nr. 25, Trier 2002, 14.

10 *Auguste a.O.* (Anm. 8) 115 Nr. 72.

11 K.E. Jessen, *Portraits of Livia in context: an analysis of distribution through the application of geographic information systems*, Master's Thesis, University of Iowa 2013.

12 Siehe jetzt: J. Hupe, *Topographie und Stadtentwicklung der colonia Augusta Treverorum*, in: Landesmuseum Württemberg, *Rheinisches Landesmuseum Trier* (Hrsg.), *Ein Traum von Rom: Stadtleben im römischen Deutschland*, Begleitband zur Ausstellung in Trier und Stuttgart, Darmstadt 2014, 94-111, hier 99.

13 G. Breitner, K.-P. Goethert, *Ein Altar für Augustus und Roma in Trier. Zum Neufund einer Marmorplatte mit Rankendekor*, *Funde und Ausgrabungen im Bezirk Trier* 40, 2008, 7-13; K.-P. Goethert, *Un autel pour Rome et Auguste à Trèves. Une copie de l'autel de Lyon*, *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot* 88, 2010, 83-92;

14 L. Schwinden, *2000 Jahre alt – das Trevererdenkmal für die Söhne des Augustus (4 n. Chr.)*. Zur ältesten Monumentalinschrift der Rheinlande, *Funde und Ausgrabungen im Bezirk Trier* 36, 2004, 29-40.



(Abb. 3) — Die beiden Kopfhälften bei der ersten Zusammenfügung nach über 330 Jahren
(Foto J. Krier, CNRA, Luxemburg)

Der Marmorkopf aus Boevange-sur-Attert im Museum von Arlon

Puer delicatus – Hauptstädtischer Sklavenluxus in der Provinz

HENNER VON HESBERG

Im Gedenken an Heinz Heinen

Zu den herausragenden Skulpturen im Museum von Arlon gehört ein lebensgroßer Marmorkopf mit einem hohen Lockentoupet¹. Diese Frisur war in der Zeit der flavischen Kaiser, also im letzten Viertel des 1. Jahrhunderts n. Chr. besonders beliebt nicht nur bei Frauen des Kaiserhauses, sondern auch bei den Damen der hochgestellten Gesellschaft. Aus diesem Grund sah man in der Vergangenheit in dem Arloner Kopf in der Regel ein Frauenporträt dieser Zeit².

Nach einem Hinweis von Johann Engling (1801-1888) wurde der Kopf (*Abb. 1*) in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts in Boewingen-

an-der-Attert (Boevange-sur-Attert) in einem Brunnen gefunden³ und gelangte anschließend in die bedeutende Altertumssammlung von Gaspard Théodore Ignace de la Fontaine (1787-1871), der von 1841 bis 1848 als Gouverneur des Großherzogtums Luxemburg und von 1857 bis 1870 als Präsident des Luxemburger Staatsrates fungierte⁴. Jener schenkte den Kopf, „*welcher schon seit Decennien*“ in seiner Sammlung war⁵, im Jahre 1867 dem Institut archéologique du Luxembourg in Arlon. Da außer der Notiz bei Engling („*in einem Brunnenschachte gefunden*“) keine weiteren Informationen zu den Fundumständen überliefert sind, ist nicht klar,

1 Jean Krier, CNRA, machte mich auf den hier behandelten Kopf aufmerksam, versorgte mich mit einer Vielzahl von Informationen und half mir in mancher Hinsicht vor Ort, u.a. in dem er mir den sehr guten Abguss des Kopfes in den Magazinen des Luxemburger Nationalmuseums in Bartringen zugänglich machte. Ihm gilt daher in erster Linie mein Dank. Darin seien aber auch Friederike Fless, Petra Gottschalk, Daria Lanzaolo, Marcus Reuter und Hans-Joachim Schalles für die Überlassung von Fotos und die Hilfe bei diversen Recherchen eingeschlossen. Außerdem sei Tom Lucas, MNHA, dafür gedankt, dass er alle Abbildungen des vorliegenden Beitrags für den Druck nachbearbeitet hat.

2 Sibenaler 1905, 17-18 Nr. 1 Abb. (mit der falschen Herkunftsangabe „Messancy“); Espérandieu 1913, 279 Nr. 4112; Bertrang 1960, 89 Abb. auf S. 89; Lejeune 2009, 135-136 Nr. 91.

3 Engling 1853, 82 Nr. 9 mit Taf. III, 12; siehe auch Engling 1850, 91 Nr. 21.

4 Zu G.Th.I de la Fontaine siehe: Weiller 1976, 464-465 Nr. 11, 483 Abb. 11; zu seiner Antikensammlung: z.B. Engling 1850, 91, Nr. 20-21.

5 Engling 1853, 82.



(Abb. 1) — Der Marmorkopf aus Boewingen nach dem Stich in der Publikation von J. Engling von 1853 (Repro nach: Publ. Sect. Hist. 9, 1853, Pl. III,12)

ob die Anlage römisch oder jünger war und der Kopf schon in der Antike in den Schacht gelangte oder erst in späterer Zeit.

Dass in unseren Gegenden Antiken auch in nachrömischer Zeit wieder unter die Erde gelangen konnten, wird durch eine Reihe von Beispielen belegt. Henri Lavagne etwa konnte nachweisen, dass diverse Marmorurnen nicht von antiken Fundstellen in Frankreich stammen,

sondern auf bisweilen verschlungenen Wegen von Reisenden in aller Regel in Rom gekauft, mit sich geführt und später in Vergessenheit gerieten⁶. Ein anderes, sehr umstrittenes Zeugnis bildet der Kopf des sog. Mainzer Augustus, an dessen moderner Entstehung inzwischen wohl kein Zweifel mehr besteht⁷. Allerdings stammen diese Beispiele alle aus größeren Städten, in denen mit Sammlungen von Antiken zu rechnen ist, die während Katastrophen in nachantiker Zeit, also Bränden, Kriegen oder auch nur durch Vernachlässigung bei sich verändernden Besitzverhältnissen in die Erde gelangten. In Boewingen ist eine solche Situation nicht erkennbar. Jedenfalls ist für die Renaissance und die frühe Neuzeit in dieser Gegend keine entsprechende Kunstsammlung bekannt, aus der das Stück stammen könnte.

Vielmehr lassen der Fundort und der einzige überlieferte Hinweis zum Fundkontext auf einen anderen typischen Vorgang schließen. So wurden in der Spätantike viele Denkmäler und Statuen von germanischen Plünderern oder christlichen Eiferern niedergedrückt und in Brunnen- oder Schächte geworfen, wie Peter Noelke an Hand der so genannten Jupitersäulen aufgezeigt hat⁸. Bisweilen versuchten auch die damaligen Besitzer ihre Stücke zu schützen und haben sie vorsorglich vergraben⁹. Im vorliegenden Fall könnte der Ort der späteren Auffindung also am ehesten aus einem solchen Vorgang der Zerstörung und Entsorgung zu erklären sein, selbst wenn in Boewingen bisher noch keine römische Villa lokalisiert worden ist,

6 Lavagne 2006.

7 Frenz 1992.

8 Noelke 2006, 283-325.

9 Moretti 1977, 20.38 Taf. 54. Der Kopf des Menander war sorgfältig unter einer Ziegelabdeckung verborgen worden. – Ein sehr schönes Beispiel im westlichen Treverergebiet stellt die vorzüglich erhaltene, 48 cm hohe Bronzestatue eines Amor-Cupido aus der spätrömischen Befestigung von Château Renaud bei Virton dar, die möglicherweise aus einer italischen Werkstatt des 2. Jahrhunderts stammt. „Arrivée dans notre région comme pièce de décoration de la résidence ou des jardins d’une riche villa romaine de la Gaume, la statuette aurait été consciencieusement conservée dans la famille par plusieurs générations de propriétaires. Après avoir miraculeusement échappée aux pillages causés lors des invasions germaniques de la seconde moitié du IIIe siècle, elle serait réapparue à l’époque constantinienne avant de finir dans le comblement d’un puits de la seconde moitié du IVe siècle sur le site fortifié de « Château Renaud ».“ (Krier 2009, 84-86).

mit der ein solcher Akt der Zerstörung verbunden werden könnte.

Der Ort Boewingen liegt in einer stark romanisierten und in der Antike dicht besiedelten Region¹⁰. Das tief eingeschnittene, mäandrierende Tal der Attert wird in diesem Bereich überragt von dem 2,5 km weiter südlich gelegenen Zeugenberg des „Helperknapp“, der die Menschen seit vorgeschichtlichen Zeiten anzog¹¹ und an dessen Fuß wahrscheinlich ein römisches Quellheiligtum¹² sowie der große Tumulus mit Ringmauer und Altar von „Grevenknapp-Bill“¹³ und mehrere römische Siedlungsplätze liegen. 3 km nördlich von Boewingen erstreckt sich auf der Hochfläche „Kräizmier“ zwischen Schandel und Vichten ein kleiner Vicus an einem *diverticulum* von Arlon (17 km entfernt) nach Bitburg¹⁴. In dessen direkter Nachbarschaft (Vichten-„Akscht“) wurden zwischen 1918 und 1921 einige hundert Fragmente von qualitativ hochwertigen Steinskulpturen gefunden, die entweder von einem Heiligtum oder von einem monumentalen Grabbau stammen¹⁵. Die bekannte Palastvilla in Vichten mit ihren aufwendigen Wandmalereien und dem 61,3 qm großen Mosaik mit der Darstellung der Musen ist etwa 3,5 km entfernt¹⁶. Die große und reich ausgestattete römische Villa von Mersch-„op Mies“ befindet sich in gut 7 km Entfernung¹⁷. Ein weiterer römischer Gutshof in der geschützten Ortslage von Boewingen, auf einer Uferterrasse der Attert ist daher zu vermuten, auch wenn er bis jetzt noch nicht lokalisiert werden konnte.

Der heute im Musée archéologique in Arlon ausgestellte Kopf ist aus weißem carrarischem Marmor gearbeitet und lebensgroß (Abb. 2)¹⁸. Die Oberfläche ist nur wenig beschädigt. An Nase und Stirn etwa sind Teile abgeplatzt, aber der Gesamteindruck ist davon wenig gestört. Das gilt auch für die empfindlichen Teile des Haartoupets mit den vielen Bohrungen und Einrollungen. Die antike Oberfläche ist einschließlich der Rückseite mit dem Meißel souverän ausgearbeitet. Selbst an Stellen wie etwa hinter den Ohren gibt es keine unbestimmten Partien. Die Venusringe sind geritzt, die seitlichen Locken fallen locker zu Seiten des Halses herab und stauen sich am unteren Ende auf. Die vom Kopf aus gesehen linke Seite wirkt dabei in der Ausarbeitung noch bemühter und feiner, so dass sie auf die Hauptansicht bezogen sein mag. Die Iris scheint in den Augen angegeben zu sein, möglicherweise bildet der Unterschied aber auch nur das Ergebnis unterschiedlicher Einfärbungen, für die die Oberfläche entsprechend hergerichtet wurde.

Ursprünglich war der Kopf in eine Statue eingesetzt – vielleicht aus Marmor von geringerem Wert. Die Reste des kegelförmigen Zapfens für den Einsatz sind erhalten und auf der linken und rechten Seite sind noch schwache Pickungen der Oberfläche zu erkennen, während auf der Vorderseite die Oberfläche abgebrochen ist. Die Unterseite des Zapfens ist ebenfalls glatt gearbeitet¹⁹.

10 Die nachfolgenden Informationen zur Siedlungsgeschichte verdanke ich Jean Krier.

11 Schoellen 2013.

12 Schoellen 2013, 211.

13 Thill 1969; Wigg 1993, 21, 23 Abb. 3, 24 Abb. 4, 27, 38-41 mit Abb. 12-13, 131-132 Kat.-Nr. 2 mit Taf. 4-5.

14 Krier 2008, 54; Guillaume, Wéry 2013, 132..

15 Wilhelm 1974, 26-29 Nr. 81-139; Guillaume, Wéry 2013, 132.

16 Krier 2002; Barbet 2008, 254-259, 296, 345-346, 359.

17 von Hesberg 2009; Kremer 2013 (mit der älteren Literatur).

18 Arlon, Musée archéologique d'Arlon, Inv.Nr. IAL GR/S 399; H. 36,5 cm (Kinn-Stirn): 16,5, Br. (max) 24 cm, T. (max) 21 cm

19 Einlassung auf der weniger tiefen rechten Seite 3 cm, links 10 cm; auf der Rückseite: rechteckig grobe Einlassung zur Verstärkung der Halterung (?), 2,5 tief, 3 x 1,5 cm.

Der Kopf mit der Wiedergabe einer raffinierten Haarpracht erinnert an die Frisuren von Frauen aus der Zeit der flavischen Kaiser, also den Jahrzehnten des letzten Viertels des 1. Jahrhunderts n. Chr.²⁰. Die einzelnen Strähnen wurden dabei mit der Brennschere in Form gebracht und über der Stirn fassadenhaft aufgebaut. Dazu halfen gewiss noch Pomaden oder andere Mittel. Diese Art der Haargestaltung kommt in dem genannten Zeitraum vergleichsweise schnell auf. Es muss sich also um eine Mode gehandelt haben, die in der ersten Hälfte des 2. Jahrhunderts rasch an Bedeutung verliert.

Deshalb wurde der Kopf aus Boewingen bisher als Bildnis einer Römerin jener Jahre verstanden, also als das Porträt der Frau eines reichen Villenbesitzers in der Gegend. Diese Interpretation ist aber wohl kaum stimmig. Denn keines der bekannten Frauenbildnisse weist eine Gestaltung auf, bei der die Masse der Haare in langen Strähnen auf die Schultern und in den Nacken hinabreicht. Gerade diese Eigenheit wird bei dem Kopf aus Boewingen besonders herausgestrichen (*Abb. 3*). Die Haartracht kennzeichnet vielmehr jugendliche Diener, wie Petra Cain gezeigt hat²¹. Bilder solcher Diener sind in so reicher Zahl und so unterschiedlichen Konstellationen überliefert, dass an der Interpretation kein Zweifel bestehen kann. Es gibt verschiedene Darstellungen, wie solche Diener nun bei verschiedenen Festakten im öffentlichen Leben zur Wirkung kamen, die von Friederike Fless zusammengestellt und interpretiert wurden²². Bei der einen Gruppe handelt es sich um Diener, die in Prozessionen an herausragender Stelle auftreten und dort Geräte tragen. Sie sind etwa an den kleinen Friesen am Bogen für Titus auf

dem Forum Romanum oder auch auf dem zur Ehrung Trajans in Benevent errichtetem Bogen angebracht, die jeweils Prozessionen wiedergeben²³. Die Kleidung besteht in diesen Fällen aus einer kurzen Tunika.

Solche Diener zogen aber nicht nur in den öffentlichen Prozessionen die Aufmerksamkeit des Publikums auf sich, sondern sie erfreuten sich vor allem im privaten Bereich großer Beliebtheit. Eines der bekanntesten Zeugnisse dafür bildet der Grabaltar des *Q. Socconius Felix* in Rom (*Abb. 4*). Dort umsorgen gleich drei mit langen Haaren und Löckchentoupet geschmückte Diener das auf einer Kline ruhende Paar während des Gastmahls²⁴. Die Bezeichnung (*puer delicatus*) ist dabei – worauf Fless aufmerksam gemacht hat – kein *terminus technicus* der Antike für solche Diener schlechthin, die vielmehr nach unterschiedlichen Qualitäten benannt werden konnten²⁵, sondern leitet sich von der Freude (*delicia, delictum*), welche die Besitzer an diesen Diener hatten. Als Begriff aber hat er sich in der Folge in der altertumswissenschaftlichen Literatur eingebürgert. Wichtig bleibt in diesem Zusammenhang nur, dass neben der Leistung das ästhetische Vergnügen an den Dienern für die Besitzer im Vordergrund stand. Dabei leitete sich die damit verbundene Vorstellung von Schönheit aus sehr unterschiedlichen Vorstellungen ab.

Eine gewisse Berühmtheit hat die Szene aus dem Roman des Petronius erlangt (*Sat. 27,5*), in der sich der reiche Freigelassene Trimalchio nach dem Ballspiel und, nachdem er seine Blase entleert und sich die Hände gewaschen hat, sich an dem Haar eines Knaben die Hände abtrock-

20 Fittschen, Zanker 1983, 52-55 Nr. 68-70 (mit Bibl.), Taf. 85-88.

21 Cain 1993, 84-88.

22 Fless 1995, 54-59.

23 Pfanner 1983, 89 (*camilli*); Fless 1995, 42-43 Taf. 18.23.

24 Goethert 1969, 79-86, Taf. 50-56; Fless 1995, 56-57 (mit Bibl.), Taf. 25,1.

25 Fless 1995, 59.



(Abb. 2) — Der Marmorkopf aus Boewingen im Museum von Arlon
(© MNHA, A. Biver)

(Abb. 3) — Die langen
Haarsträhnen am Hinterkopf
und im Nacken
(© MNHA, A. Biber)



net²⁶. Was hier geschildert wird, um das Milieu der frisch zu Reichtum gelangten Freigelassenen zu karikieren, besaß aber in der Realität insofern eine Entsprechung, als es diese Knaben mit reicher Haarpracht wirklich gab, auch wenn man bezweifeln möchte, dass die Besitzer mit ihnen so unelegant umgingen und dabei deren kostbarste Eigenheit, nämlich das reiche Haar,

in Gefahr brachten. Solche Knabendiener mit Luxusfrisur aber gab es auch in den NW-Provinzen, worauf Peter Noelke in der Behandlung der Grabreliefs aus dem Kölner Raum aufmerksam gemacht hat²⁷. Sie zeichneten den Luxus der Hausherrn in besonderer Weise aus und waren offenbar auf dem Markt besonders teuer. Dabei wurden an ihnen neben der Haarpracht

²⁶ Cain 1993, 84-85

²⁷ Noelke 1998, 400 Abb. 2, 401 Abb. 4, 410.

offenbar vielfach auch die Unbestimmtheit im Alter vor dem Mannsein und gewisse effemierte Züge gerühmt²⁸. Auch bei dem Kopf aus Boewingen kann die „Unentschiedenheit femininer und maskuliner Züge“ für Auftraggeber und antiken Betrachter den entscheidenden Reiz ausgemacht haben²⁹.

Dennoch überrascht es, dass diese Diener offenbar auch in Statuen mit voller Lebensgröße wiedergegeben wurden. Von ihnen sind vielfach

nur die Köpfe erhalten, aber es kann kaum ein Zweifel daran bestehen, dass die Darstellungen ursprünglich Diener wiedergaben. Unter den verschiedenen Exemplaren mit unterschiedlichen Luxusfrisuren sind auch zwei Beispiele mit Löckchentoupet wie bei dem Kopf aus Boewingen bekannt, eines aus Fano (*Fanum*) in den Marken, (*Abb. 5*) wohl aus der Zeit um 130 n. Chr. und ein anderes aus Athen, das etwa gleichzeitig mit dem hier betrachteten Kopf im letzten Viertel des 1. Jahrhunderts n. Chr. entstanden



(*Abb. 4*) — Der Grabaltar des *Q. Socconius Felix* im Museo Nazionale Romano, Rom
(© DAI Rom)

28 Fless 1995, 58-59.

29 Fless 1995, 62.



(Abb. 5) — Der Marmorkopf eines *delicatus* im Museo Malatestiano, Fano
(© DAI Rom)

sein wird³⁰. In allen Fällen sind Löckchen und die vom Hinterkopf lang herabfallenden Haare gut erhalten. Die Fundumstände und damit die Kontexte der Aufstellung sind bei keinem der Stücke gesichert. Bei zwei Reliefbildern, von denen John Pollini eines bekannt gemacht hat, sieht es etwas anders aus. Das eine Bild bringt er mit einer Schule für Sklaven auf dem *Caelius* in Rom in Verbindung, das zweite stammt aus dem Kontext eines Grabes. Dennoch sind auch hier die Motive für die Aufstellung der Bilder im Detail unbekannt³¹.

Als Motivation eines reichen Villenbesitzers, sich eine solche Statue aufstellen zu lassen, kommen eigentlich nur zwei Gründe in Frage, die einander polar gegenüberstehen und sich untereinander ausschließen. Einmal könnte es sich um jemand handeln, der seinem Sklaven, der ihm sehr lieb war und der früh verstarb, dessen Bildnis aus Trauer aufgestellt hat³². Solche engen Beziehungen zwischen Herren und Sklaven sind nicht nur bei Trimalchio überliefert, sondern wurden möglicherweise auch durch die Projektion auf den Mythos – etwa das Verhältnis Zeus und Ganymed – nobilitiert. Dann aber würde es sich am ehesten um eine Grabstatue handeln. Derartige Statuen aus Marmor und zudem noch mit Einsatzkopf sind für die Region, aber auch anderswo im Reich, nicht bezeugt.

Vielmehr wird der Herr den Luxus an Sklaven auf diese besonders einprägsame Weise im Innern seines Hauses oder seiner Villa zur Schau gestellt haben. Möglicherweise trat der Sklave auch bei öffentlichen Veranstaltungen auf, ähnlich wie wir es in Rom gesehen haben. Somit konnte der Besitzer zusätzlich unterstreichen, etwas für die Gemeinschaft geleistet zu haben.

Wie auch immer, eine solche Statue hätte gut im Innern einer Villa ihren Platz finden können. Allerdings bleibt offen, wie weit sie darin auf einen einzelnen Sklaven bezogen war, also ob es sich um ein Individualporträt handelte oder ein für die Gruppe der Diener spezifisches Bild. Die wenig individuellen Züge, die allerdings nicht zuletzt wiederum durch die Erwartungen an die Schönheit bedingt sind, denen das Aussehen der Diener zu genügen hatte, sprechen eher für die zweite Interpretation. Die lebensgroßen Bilder im Innern der Häuser gaben folglich das Ideal solcher Diener wieder und Teil dieses Konzeptes mochte auch sein, dass die Diener nicht als Kinder oder Halbwüchsige wiedergegeben wurden. Man wird sich die Statue insgesamt wohl ähnlich wie die Wiedergaben der Diener auf den Reliefbildern vorstellen dürfen oder könnte auch an eine Bronzestatue im Konservatorenpalast in Rom denken. Sie waren jeweils mit einer Tunika bekleidet und trugen Geräte in den Händen, die beim Gastmahl Verwendung fanden³³.

Die Figuren von Dienern begegnen im privaten Kontext von Wohnbauten und Gräbern in verschiedener Form. Dabei bedienten sich die Besitzer wohl je nach dem Bedarf an Ausstattung unterschiedlicher Muster. Die bekannteste und am besten untersuchte Gruppe stellen die Leuchterträger (*lychnouchoi*) dar³⁴. Homer (*Od.* 7, 100-101) rühmt sie schon für den Palast des Phäakenkönigs Alkinoos. Dort standen im Innern des Saales, in denen die Gelage ausgerichtet wurden, die goldenen Bilder von Jünglingen und trugen in ihren Händen Fackeln, durch die sie den Raum mit Licht erfüllten. Später in der Zeit des Hellenismus gehören sie zur Ausstattung eines Hochzeitsraumes im Pa-

30 Fless 1995, 63-69; zu den Köpfen in Fano und Athen: Fless 1995, 68-69, Taf. 34-35.

31 Pollini 2004.

32 Vgl. etwa die Vorgänge um Antinoos: Meyer 1991, 185-188; La Rocca, Parisi Presicce 2012: „del equilibrio Antinoos“.

33 Fless 1995, 41 Anm. 247 (Bibl.), Taf. 20.

34 Rumpf 1939.

last des makedonischen Aristokraten Karanos, der anlässlich seiner Hochzeit den Gelageraum durch silberne Figuren mit verschiedenen mythologischen Themen wie Bildern der Artemis, Eroten und Panen beleuchten ließ³⁵.

In römischer Zeit fanden sie in sehr unterschiedlichen Ausprägungen große Akzeptanz und weite Verbreitung. Allein aus den Vesuvstädten ist eine ganze Reihe an Beispielen überliefert. Die Figuren bestanden in aller Regel aus Bronze, wohl auch, weil sie so leichter bewegt werden konnten. Überdies gab es eine Fülle von Varianten. Neben Figuren, die Beleuchtungsgeräte hielten, finden sich auch solche, die ein Tablett halten³⁶. Von ihrem künstlerischen Konzept her bilden die Werke eine merkwürdige Mischung mit den Qualitäten eines Opus Nobile und der Vorstellung von einem Diener, der tatsächlich aktiv ist. Auf das Vorbild aus den Skulpturen Griechenlands weist allein die Nacktheit und die Idealisierung des Körpers, die sich an Meisterwerken orientiert. Für die Beliebtheit des Motivs sprechen auch Wiederholungen in Miniaturform, in denen offenbar Vorbilder aus entsprechenden gering dimensionierten Gattungen gewählt wurden³⁷. Daneben werden solche Figuren aber auch ähnlich wie andere Möbel und Ausstattungsgegenstände spielzeugartig in Blei imitiert³⁸. Aus den germanischen Provinzen vermittelt der Knabe von Xanten eine gute Anschauung, der von Hajo Schalles exemplarisch bearbeitet wurde (*Abb. 6*)³⁹.

Häufiger begegnen in der Ausstattung römischer Villen und Häuser auch die Figuren von

Orientalen als Träger von Tischplatten, und in diesem Fall ist das Motiv wohl zunächst aus der Staatskunst abgeleitet, wo es die besiegten Barbaren meint. Als aber Ausstattungsobjekt nahmen sie – wie Rolf-Michael Schneider überzeugend gezeigt hat⁴⁰ – den Charakter des schönen Schenkknaben aus dem Orient an und wurden deshalb auch mit einer Schöpfkelle wiedergegeben. Als deren Prototyp konnte wiederum der trojanische Königssohn Ganymed gelten, den Zeus geraubt hatte, um ihn bei seinen Gastmählern um sich zu haben.

Neben diesen Dienern konnte man in den luxuriösen Wohnbauten, vielleicht aber auch in Grabanlagen noch auf andere Bilder treffen. Eine Darstellung, die sich einer gewissen Beliebtheit erfreute, hat Aristides Stamatou an Hand eines Bildes untersucht, das sich im Schloss von Amerongen befindet⁴¹. Es stellt einen kindlichen, mit einem Kapuzenmantel bekleideten Diener dar, der eine Lampe in der Hand trägt. Er hockt auf einem Felsklotz und scheint über dem Warten eingeschlafen zu sein (*Abb. 7*).

Eine andere Gruppe von großplastischen Wiedergaben von Dienern steht ebenfalls in griechischer Tradition. Dabei handelt es sich um Sklaven, die ihren Herren zur Palästra oder – in einem veränderten kulturellen Umfeld – ins Bad begleiten und ihm die entsprechenden Gerätschaften wie Strigilis, Ölfläschchen oder Schwamm tragen. Die Diener sind zwar nackt wiedergegeben, erfüllen aber nicht die griechischen Körperideale. Ein eindrucksvolles Beispiel findet sich in der *Galeria dei Candelabri* der

35 Athen. 4, 130 a; Tripodi 1996, 1219-1226 (mit Bibl.); Schalles, Peltz 2011, 105-106 (auch zu weiteren Zeugnissen).

36 Wohlmayr 2002, 478-487 mit Abb. 1-3.

37 Franken 2004, 47-54 mit Taf. 4-6.

38 Barbera 1991, 17-18 Abb. 9; Schalles, Peltz 2011, 93 Abb. 12.

39 Schalles, Peltz 2011,

40 Schneider 295-305 Abb. 1.5.

41 Stamatou 1989, 172-192; Replik in Rom: Stamatou 1989, 180-191 Nr. Abb. 9; Meischner 2003, 315-316 Nr. 18, Taf. 22-23. – Vgl. auch die bei Meischner 2003, 316-319 Nr. 19 Taf. 24, aufgeführte Figur eines schlafenden Lampenträgers, in dem die den Sklaven zugewiesenen Eigenheiten noch krasser zum Ausdruck kommen. Der Junge hat sich zum Schlafen eigens niedergelegt und sich dabei unziemlich entblößt.



(Abb. 6) — Bronzestatue des Knaben von Xanten, Rekonstruktion
(© LVR-LandesMuseum Bonn, H. Lilienthal)



(Abb. 7) — Knabe im Kapuzenmantel mit Lampe, Museo Nazionale Romano, Rom (© H. von Hesberg)

Vatikanischen Museen (Abb. 8). Die mit 92 cm etwas unterlebensgroße Statue stammt aus Aqua Traversa, also wohl aus dem Areal einer Vorstadtvilla in Rom und dürfte in das 2. Jahrhundert n. Chr. zu datieren sein⁴². An ihr fällt der vorgewölbte Bauch auf. In ähnlicher Weise werden bisweilen auch afrikanische Sklaven gekennzeichnet⁴³.

Solche Dienerfiguren gab es ebenfalls in der Provinz. Die Figur eines weit ausschreitenden, nach seinen Proportionen eher jugendlich wirkenden Mannes stammt aus einem reich mit Skulpturen ausgestattetem Grabbezirk bei Wintersdorf im Landkreis Trier, der nach Münzfunden um 300 n. Chr. datiert ist (Abb. 9). Die Grabstatuen waren auf einer großen, rückwärtig von einer Umfassungsmauer abgeschlossenen Terrasse aufgestellt und der Typus des Monumentes erinnert an Exedren in Städten⁴⁴.

Zwei Köpfe und zwei Fragmente der Skulpturen selbst sind erhalten. Davon dürfte die hier betrachtete, offenbar von allen am besten erhaltene Figur wohl einen Diener darstellen. Er ist mit einem Sagum und Untergewand bekleidet. Überdies trägt er in seiner Rechten Utensilien, die für den Aufenthalt in den Thermen erforderlich sind, wie eine Strigilis, ein Ölkännchen und eine kleine Tasche, und zudem ein Tuch über der linken Schulter. In ihm wird gerne der Grabherr gesehen⁴⁵. Mit den herkömmlichen Konventionen lässt sich diese Interpretation aber kaum vereinbaren, wie schon Jacqueline Guerrier mit Verweis auf das Tuch festgestellt hat⁴⁶. Man könnte auch das einfache Schuhwerk anführen, das keineswegs allein aus der Situ-

42 Lippold 1956, 394-395, 554 Nr. 32, Taf. 168-169. Der Kopf gehört offenbar nicht dazu.

43 Vgl. etwa die Bronzestatue eines Dieners aus Antequera, wobei die körperlichen Merkmale auch mit dem kindlichen Alter zusammenhängen werden: Garcia y Bellido 1969, 76 Abb. 4.5; Schalles, Peltz 2011, 81-82 Abb. 4

44 Hettner 1903, 57 Nr. 121 (mit einer Rekonstruktionszeichnung); zu solchen Exedren: von Hesberg 1992, 162 – 170; Gabelmann 1987, 297 Anm. 61 (zur exponierten Lage am Fluss).

45 Wild 1968, 173 Anm. 20 Abb. 7; Schindler 1977, 53 Abb. 150; Freigang 316, 404 Nr. Trev 27 (mit Bibl.).

46 Guerrier 1980, 238 Anm. 28 (mit Verweis auf andere Darstellungen dieser Art); Pflug, 1989, 103 Anm. 632 (zur Darstellung von Dienern).

ation zu erklären ist und vor allem die rasche Bewegung, welche die Figur als Helfer charakterisiert, der zu seinem Herren eilt. Die Besitzer ließen sich nämlich kaum in einer so einfachen Tracht und einer derart banalen Tätigkeit wiedergeben. Vielmehr wird die Skulptur des Grabinhabers, auf die der Diener in der Gesamtkomposition des Grabes zueilte, nicht mehr erhalten sein.

Es zeichnet sich allgemein folgendes Ergebnis ab. In römischer Zeit waren offenbar lebensgroße Figuren von Dienern im häuslichen Kontext keine Seltenheit. Ganz offensichtlich unterstrichen sie die luxuriöse Ausstattung der reichen Häuser und Villen und schrieben die Qualität, mit dienstbarem Personal gut versorgt zu sein, auf diese Weise auch in den Bildern fest⁴⁷.

Sklaven, die beim Gelage aufwarteten, sollten besonders schön sein. Schönheit allerdings konnte sich in verschiedenen Eigenheiten manifestieren. Sie war mit den Personen selbst verbunden, wobei offenbar die Haare eine besondere Rolle spielten. Diese Qualität brachten besonders Figuren in der Art des Kopfes aus Boewingen zum Ausdruck. Schönheit aber war auch ein Ideal, deren Vorstellung sich aus bestimmten Traditionen speiste. Ihr wurden die Dienerfiguren gerecht, die sich an griechischen Idealstatuen orientierten. Dem Wunsch nach einer effiminierten Gestalt konnte ähnlich wie bei den Diener mit Luxusfiguren das Bild eines Hermaphroditen entsprechen, das auch bei Dienerfiguren begegnet⁴⁸. Eine Kombination zwischen beiden Traditionen war allerdings ausgeschlossen, denn es handelte sich um zeitgebundene Frisuren, die nicht einfach auf *opera nobilia* übertragbar waren, und das dürfte auch den Auftraggebern bewusst gewesen sein. Immerhin fällt auf, dass bei den „Stummen Die-



(Abb. 8) — Figur eines Dieners mit Palaestratragerät, Vatikanische Museen, Rom (© Vatikanische Museen Rom)

47 Neudecker 1988, 55, 174 Kat.Nr. 28.8 (Figur eines Sklaven aus Posilipp).

48 Schalles, Peltz 2011, 93, 103-104 Abb. 9-11.

uern“ wie etwa dem Xantener Knaben das Haar besonders reich ausgeführt ist⁴⁹. In beiden Varianten interessierte nur wenig die Wirklichkeit, sondern es wurden Bilder und Bildtraditionen bemüht, die sich in anderen Zusammenhängen etabliert und bewährt hatten und auf diese Weise das Ideal des guten Dieners schufen.

Das gilt in etwas abgewandelter Weise auch für Sklaven als Begleiter. Bei ihnen wurde ebenfalls die dienende Funktion verhalten durch das Gerät angedeutet, dass sie mit sich führten. Ihre Untätigkeit, die sich vor allem daraus erklärt, dass sie auf ihren Herrn warten müssen, bekommt bisweilen dadurch genrehafte Züge, dass sie ihren Dienst vernachlässigen. Entweder stehen sie nachlässig herum, was durch den etwas dicklichen Körper zusätzlich unterstrichen wird, oder sie sind über ihrem Dienst eingeschlafen.

Diese Wiedergaben, die in sich eine stillschweigende Übereinkunft der Besitzer über die Eigenschaften der Diener in einer Art enthalten, die in Sprache umgesetzt wohl als „so sind sie eben, faul und gefräßig“ zu lesen wäre und darin überkommenen Vorstellungen folgt, sie zugleich aber wiederum in ein Idealbild des Dieners integriert, werden möglicherweise wegen dieser Nuance im Umfeld der Provinz abgemildert und umgestaltet. Der Diener von

Winterstorf eilt in schnellen Schritten herbei, ist damit ganz auf seinen Herrn bezogen und es ist vielleicht auch kein Zufall, dass im Gegensatz zu den Bildern in Italien der Knabe aus Xanten mit seinem Tablett in einer schnellen Bewegung zu sehen ist⁵⁰. Für den *puer delicatus* aus Boewingen lässt sich allerdings – allein schon, weil wir den Körper nicht kennen – ein solcher Unterschied nicht feststellen.

An ihm ist besonders bemerkenswert, dass er ein ungewöhnliches Motiv in der Provinz belegt. Allerdings stellt er darin keine Ausnahme dar. Offenbar war den Villenbesitzern in der hier betrachteten Region die Kunst der Hauptstadt des Reiches mit ihren vielen Brechungen alles andere als fremd. Für die Villa von Mersch ist etwa die Figur eines Flussgottes zu erschließen, der dort wohl an einem großen Wasserbecken Aufstellung gefunden hatte⁵¹. Von diesem Bild zeugen allerdings nur noch ähnlich wie von den prächtigen Marmorkratern aus der Villa von Echternach kleine Fragmente⁵². Die Zerstörung und der Steinraub, gerade bei Werken aus Marmor, waren also beträchtlich. Wahrscheinlich aber mussten sich die Besitzer auch nur mit wenigen exquisiten Werken begnügen, denn der Transport war aufwendig und kostspielig. Umso wichtiger sind diese Zeugnisse für den Geschmack und das Selbstverständnis der Villenbesitzer.

49 Schalles, Peltz 2011, 84 Abb. 48-49.

50 Schalles, Peltz 2011, 93-97; vgl. auch Ritter 2002-03, 165 (Qualitäten der Sklaven beim Gelage); Ritter 2005, 338-340 (Differenzierung zwischen den Sklaven beim Gelage).

51 von Hesberg 2009, 98-105.

52 Metzler, Zimmer, Bakker 1981, 144-146 Abb. 110-111.



(Abb. 9) — Figur eines
Diener aus dem Grabbezirk
von Wintersdorf an der Sauer,
Rheinisches Landesmuseum,
Trier (© Rheinisches
Landesmuseum Trier,
Th. Zühmer)

BIBLIOGRAPHIE

- BARBERA M., 1991. I "crepundia" di Terracina. Analisi e interpretazione di un dono, *Bollettino di Archeologia* 10, 11-33.
- BARBET A., 2008. *La peinture murale en Gaule romaine*, Paris 2008.
- BERTRANG A., 1960. *Le Musée Luxembourgeois: Archéologie, folklore, sidérurgie*, Arlon 19603.
- CAIN P., 1993. *Männerbildnisse neronisch-flavischer Zeit*, München 1993.
- ENGLING J., 1850. *Statistique monumentale du Grand-Duché de Luxembourg*, Publications de la Section Historique de l'Institut grand-ducal, 6, 86-114.
- ENGLING J., 1853. *Die noch vorhandenen Römersteine des Luxemburger Landes*, Publications de la Section Historique de l'Institut grand-ducal, 9, 65-88.
- ESPERANDIEU É., 1913. *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, V, Paris 1913.
- FITTSCHEN K. et ZANKER P., 1983. *Kaiserinnen- und Prinzessinnenbildnisse, Frauenporträts*, Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen kommunalen Sammlungen der Stadt Rom, III, Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur 5, Mainz.
- FLESS F., 1995. *Opferdiener und Kultmusiker auf stadtrömischen historischen Reliefs: Untersuchungen zur Ikonographie, Funktion und Benennung*, Mainz 1995.
- FRANKEN N., 2004. *Stumme Diener en miniature*, *Antike Kunst*, 47, 47-53.
- FRENZ H.G., 1992. *Der Mainzer "Augustus". 30 Jahre Gelehrtenstreit*, *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 39, 615-638 mit Taf. 25-31.
- FREIGANG Y., 1997. *Die Grabmäler der gallo-römischen Kultur im Moselland*, *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 44, 1997, 278-440.
- GABELMANN H., 1987. *Römische Grabbauten der Nordprovinzen im 2. und 3. Jh.*, in: H. von Hesberg, P. Zanker (Hrsg.), *Römische Gräberstraßen: Selbstdarstellung, Status, Standard*, *Kolloquium München 28. bis 30. Oktober 1985*, Abh. München 96, München 1987, 291-308.
- GARCIA Y BELLIDO A., 1969. *Der bronzene Mellephebe von Antequera*, in: *Antike Plastik* 9, Berlin 1969, 73-78 mit Taf. 46-49.
- GUILLAUME E. et WÉRY P., 2013. *Une tête monumentale réintègre la collection permanente du Musée archéologique*, *Bulletin trimestriel de l'Institut archéologique du Luxembourg – Arlon*, 89, 2013, 131-140.
- GOETHERT F.W., 1969. *Grabara des Socconius Felix*, *Antike Plastik*, 9, Berlin 1969, 79-86 mit Taf. 50-56.

-
- GUERRIER J., 1980. Le serviteur à serviette dans la sculpture gallo-romaine, *Revue archéologique de l'Est*, 31, 231-240.
- VON HESBERG H., 1992. Römische Grabbauten, Darmstadt.
- VON HESBERG H., 2009. Fragment einer Marmorstatue des Nil und der ihn umgebenden Ellen (pecheis) aus der römischen Villa in Mersch, *Empreintes, Annuaire du Musée national d'histoire et d'art*, 2, 98-105.
- HETTNER F., 1903. Illustrierter Führer durch das Provinzialmuseum in Trier, Trier.
- KREMER G., 2013. Der Flamen aus Mersch, *Nos Cahiers*, 34, 3/4, 69-81.
- KRIER J. 2002. Peintures romaines de Vichten. Fouille, étude et restauration, *Archéologia* 395, 44-51.
- KRIER J. 2008. Eine Bronzestatuette der Göttin Venus aus Schandel, *Empreintes, Annuaire du Musée national d'histoire et d'art*, 1, 54-58.
- KRIER J. 2009. Les « Amours » dans l'iconographie gallo-romaines de la région trévière, in: *Anges et démons en Ardenne et Luxembourg, Album de l'exposition au Musée diocésain en Piconrue Bastogne, Bastogne*, 73-90.
- LA ROCCA, C. PARISI PRESICCE E., 2012. L'età dell'equilibrio 98-180 d. C.: Traiano, Adriano, Antonino Pio, Marco Aurelio, *Ausstellungskatalog Rom, Musei Capitolini*, 4.10.2012 – 5.5.2013, Rom 2012.
- LAVAGNE H., 2006. Deux urnes cinéraires conservées au Cabinet des Médailles, *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France* 2006, 74-85.
- LEJEUNE L. (Hrsg.), 2009. *Le Musée archéologique luxembourgeois - Arlon: à la découverte des plus belles collections*, Publication de l'Institut Archéologique du Luxembourg, Arlon.
- LIPPOLD G., 1956. *Die Skulpturen des Vaticanischen Museums*, III,2, Berlin.
- MEISCHNER J., 2003. Die Skulpturen des Hatay Museums in Antakya, *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, 118, 285-384.
- METZLER J., ZIMMER J., BAKKER L., 1981. *Ausgrabungen in Echternach*, Luxemburg.
- MEYER H., 1991. *Antinoos: die archäologischen Denkmäler unter Einbeziehung des numismatischen und epigraphischen Materials sowie der literarischen Nachrichten: ein Beitrag zur Kunst- und Kulturgeschichte der hadrianisch-frühantoninischen Zeit*, München.
- MORETTI M., SGUBINI MORETTI A. M., 1977. *La Villa dei Volusii a Lucus Feroniae*, Rom.

-
- NEUDECKER R., 1988. Die Skulpturenausstattung römischer Villen in Italien, Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur, 9, Mainz.
- NOELKE P., 2006. Bildersturm und Wiederverwendung am Beispiel der Iuppitersäulen in den germanischen Provinzen des Imperium Romanum, BerRGK 87, 2006, 273-386.
- PFANNER M., 1983. Der Titusbogen, Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur, 2, Mainz.
- PFLUG H., 1989. Römische Porträtstelen in Oberitalien: Untersuchungen zur Chronologie, Typologie und Ikonographie, Mainz.
- POLLINI J., 2004. The Caelian Hill Ministrant. A marble head of an imperial slave-boy from the antiquarium comunale on the Caelian Hill in Rome, Römische Mitteilungen, 111, 513-536.
- RITTER S., 2002-2003. Zur Bildsprache römischer Alltagsszenen. Die Mahl- und Küchenreliefs am Pfeilergrabmal von Igel, Bonner Jahrb. 203, 149-170.
- RITTER S., 2005. Zur kommunikativen Funktion pompejanischer Gelagebilder. Die Bilder aus der Casa del triclinio und ihr Kontext, Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts, 120, 301-372.
- RUMPF A., 1939. Der Idolino, Critica d'Arte, 4, 17-27.
- SCHALLES H.-J., PELTZ U. (Hrsg.), 2011. Der Xantener Knabe: Technologie, Ikonographie, Funktion und Datierung, Xantener Berichte, 22, Mainz.
- SCHINDLER R., 1977. Führer durch das Landesmuseum Trier, Trier.
- SCHNEIDER R.M., 1992. Orientalische Tischdiener als römische Tischfüsse, Archäologischer Anzeiger, 295-305.
- SCHOELLEN A., 2013. Zeugenberg Helperknapp. Neue archäologische Erkenntnisse zu dieser herausragenden Fundstelle, Nos Cahiers, 34 (3/4), 207-221.
- SIBENALER J.-B., 1905. Guide illustré du Musée lapidaire romain d'Arlon, Arlon.
- STAMATIOU A., 1989. Statue eines schlafenden Knaben in Amerongen, Bulletin Antieke Beschaving, 64, 172-192.
- THILL G., 1969. Römischer Grabhügel mit Ringmauer und eingebautem Altar bei Bill, Hémecht, 21, 317-332.
- TRIPODI B., 1996. Il banchetto di nozze del macedone Karanos (Athen., 4, 128a-130d). Considerazioni preliminari. In: Archaia Makedonia, Thessaloniki, 1219-1226.
- WEILLER R., 1976. Numismates au pays de Luxembourg, Hémecht, 28, 459-490.

WIGG A., 1993. Die Grabhügel des 2. und 3. Jahrhunderts n.Chr. an Mittelrhein, Mosel und Saar, Trierer Zeitschrift, 16.

WILD J.P., 1968. Clothing in the north-west provinces of the Roman empire, Bonner Jahrbuch, 168, 166-240.

WILHELM E., 1974. Pierres sculptées et inscriptions de l'époque romaine, Musée d'histoire et d'art Luxembourg, Luxembourg.

WOHLMAYR W., 2002. Individuum und Typus am Beispiel eines römischen Tischträgers, in: I bronzi antichi. Produzione e tecnologia, Atti del XV congresso internazionale sui bronzi antichi, Grado - Aquileia 22. - 26.5.2001, Montagnac 2002, 478-487.

Eine römische Grabinschrift der mittleren Kaiserzeit vom Titelberg

JEAN KRIER

*Meinem verehrten Lehrer
Heinz Heinen (1941-2013)
in dankbarer Erinnerung*

Im Vergleich mit dem römischen Vicus von Dalheim, der mit rund sechzig, z. T. allerdings auch nur sehr bruchstückhaft erhaltenen antiken Steininschriften, hinter Trier und Arlon, die dritte Position in der Reihe der Fundorte antiker Inschriften im Treverergebiet einnimmt¹, liegen vom Titelberg bisher deutlich weniger epigraphische Funde aus der Römerzeit vor². Dass es umso wichtiger ist, jedem einzelnen dieser Zeugnisse eine besondere Aufmerksamkeit zukommen zu lassen, dürfte einleuchten. Welche wichtigen Erkenntnisse, eine solche detaillier-

te Neubearbeitung im Einzelfall bringen kann, wurde bereits vor über 35 Jahren anhand einer Grabinschrift gezeigt, die 1919 am Fuße des Titelbergs, in Petingen zu Tage gekommen war³.

Es soll hier nun ausführlich auf eine andere römische Inschrift vom Titelberg eingegangen werden, die bereits vor 86 Jahren gefunden wurde und deren erneute Behandlung allein schon deswegen angebracht sein dürfte, weil sie in der Vergangenheit mehrfach zu Fehlinterpretationen Anlass gegeben hat. Der Stein,

1 Die aktuellste Zusammenstellung der Dalheimer Inschriften findet sich in: J. Krier, *Deae Fortunae ob salutem imperi*. Nouvelles inscriptions de Dalheim (Luxembourg) et la vie religieuse d'un vicus du nord-est de la Gaule à la veille de la tourmente du IIIe siècle, Gallia 68.2, 2011, 313-340.

2 Steininschriften: CIL XIII 4036 (= XIII 10024,1); BerRGK 17, 1927, Nr. 67 (= AE 1989, 538); BerRGK 27, 1937, Nr. 43, 44; Wilhelm 1974, Nr. 368, 369, 520, 521; AE 1989, 539. Noch unveröffentlicht sind etwa zehn kleinere Fragmente aus der Tempelgrabung von 1995-2002 sowie ein weiteres Bruchstück in der Sammlung M. Feltz. Dazu kommen auch noch die Inschriften (fragmente) aus dem Steindenkmälerensemble vom „Pränzebiert“ (1884): CIL XIII 11344a-f (= Wilhelm 1974, Nr. 467, 468, 489, 490?, 492, 519). – An Inschriften auf Bronzeobjekten sind zu erwähnen der massive Fingerring CIL XIII 4037 mit der Inschrift „D.M. / cultor / eius“ sowie drei Fibeln und zwei Fingerringe mit Liebesinschriften (unveröffentlicht). Erwähnt sei auch der sehr gut erhaltene Brennstempel aus Eisen aus der Sammlung Fr. Erpelding mit der Namensinschrift (retro) „M. Dagilli“ (vgl. dazu J. Krier, Den Ausgriewer 17, 2007, 21 mit Abb. 5). Daneben ist noch eine Fülle von Objekten des so genannten *Instrumentum domesticum* hervorzuheben, hauptsächlich Produktionsstempel auf Töpfereiprodukten und auf Bronzegegenständen sowie das Bleirohr mit dem Herstellerstempel „Flavinios Flavos fec(it)“ (G. Welter, Ons Hémecht 13, 1907, 448). Ansonsten sind noch eine ganze Reihe von (unveröffentlichten) Graffiti auf Tongefäßen zu nennen.

3 J. Krier, IVLIA POTHY FIL(ia) IVLLA. Ein epigraphischer Beitrag zur Geschichte des Titelbergs, Trierer Zeitschrift 40/41, 1977/78, 67-73.

welcher seit dem Sommer 1928 bekannt war, der allerdings erst einige Jahre später (vor 1935) in die Sammlungen des Luxemburger Museum kam, befindet sich heute im Lapidarium des Nationalmuseums und trägt die Inv.-Nr. 570 (Lap. 68)⁴.

FUNDGESCHICHTE

Der erste, von einer Zeichnung begleitete Hinweis auf die Inschrift befindet sich im handschriftlichen Tagebuch⁵ von Paul Medinger⁶ (1888-1939), dem damaligen Konservator der Section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg: Zum 18. August 1928 schreibt Medinger: «Samedi 18 août, j'étais à Niederkorn, chez Mr. François Erpelding, 40, rue de l'Ecole, voir sa collection d'antiquités du Titelberg - - -. Nous sommes montés avec Mr. Schiltz, chimiste à Differdange, au Titelberg pour voir l'inscription au „Wallflass“



J'ai écrit au Minenexploitant Schiltz de Peppange le lundi 27 août 1928».

In seinem, im Band 62, 1928 der *Publications de la Section Historique* erschienenen *Rapport du Conservateur* geht Medinger dann ausführlicher auf die Fundumstände des Steins und die darauf erhaltene Inschrift ein⁷: «Au Titelberg, au lieu dit „Walleflaß“, il y a une exploitation minière à ciel ouvert de Mr. Schiltz. C'est un rocher d'une hauteur de 20m., surmonté d'une couche de terre de deux à trois m. d'épaisseur. Dans cette couche de terre apparaissent deux murs séparés par un interval [sic] de plusieurs mètres. En-dessous du rocher, il y a des quartiers de roc (minerai de fer) rougeâtre, détachés lors de travaux d'exploitation. Parmi les blocs il y a une pierre blanchâtre d'une longueur d'environ un mètre, large de 50cm et d'une épaisseur de 40cm. Cette pierre tombée de la maison romaine, porte l'inscription suivante:

AN
 . . RIO < AVG
 VSTO < FIL
 DFFVCT.
 . . RNINIA
 MAT

L'écriture est belle et régulière, sauf le C de la quatrième ligne, dont le trait inférieur se prolonge en bas vers la droite. Les points séparatifs sont triangulaires et se trouvent à mi-hauteur des lettres. Les caractères ont 6cm. de hauteur et il n'y a pas trace d'usure à la surface. En-

4 Wilhelm 1974, 75-76 Nr. 482.

5 Das Tagebuch von Paul Medinger wird in den so genannten „Fardes bleues“ der Section historique de l'Institut grand-ducal im Archiv des Nationalmuseums aufbewahrt.

6 Zu Paul Medinger siehe: V. Medinger, Promenade historique en compagnie de Paul Medinger (23.1.1883-29.9.1939), Hémecht 35, 1983, 7-42 (mit einer Bibliographie).

7 Medinger 1928, 482-483.



(Abb. 1) — Fotoaufnahme der 1928 im Tagebau an der Südwestseite des Titelbergs („Walleflass“) sichtbaren Mauerreste
(© Archiv MNHA)

dessus la première ligne il y a une rigole de la largeur d'une main et de 3 cm de profondeur, creusé dans la pierre. - - - . – Monsieur Schiltz a bien voulu mettre à l'abri cette pierre, dont l'inscription est assez curieuse. » Die von Medinger beschriebenen Mauern oberhalb der Fundstelle sind auf einem Foto von 1928 zu sehen, auf dem auch der damals 38jährige François Erpelding (1890-1974) zu erkennen ist (Abb. 1)⁸.

Ein altes Foto (Glasplatte) im Archiv des Nationalmuseums, dessen Autor nicht bekannt ist⁹, zeigt den Erhaltungszustand der Inschrift wohl kurz nach der Entdeckung im Jahre 1928,

d.h. bevor der Stein vom Minenbesitzer Herrn Schiltz in Sicherheit („à l'abri“) gebracht wurde (Abb. 2). Es sei hervorgehoben, dass die von P. Medinger sowohl in seinem Tagebuch als auch in den PSH gegebene Lesung des erhaltenen Textes, die ja auf Autopsie beruhte, vom diesem Foto bestätigt wird.

Zu einem von Medinger nicht genau festgehaltenen Zeitpunkt erklärte sich Herr Schiltz bereit, den Stein dem Luxemburger Museum zu überlassen, so dass das Fundstück zu Beginn der 1930er Jahre ins Lapidarium des Museums im Pfaffenthal gelangte, wo es von Medinger

⁸ Dieses Foto ist auch abgebildet bei Metzler 1995, 20 Abb. 9.

⁹ Medinger in: Ternes 1965, 472-473 Nr. 37.



(Abb. 2) — Die Inschrift aus dem „Walleflass“ kurz nach ihrer Entdeckung im Jahre 1928
(© Archiv MNHA)

die Inventar-Nummer „2955“ erhielt¹⁰. Wie das damals aufgenommene Foto (Abb. 3) zeigt, war der Stein an der linken Seite mit Mörtel ergänzt worden, um den schweren Block zu stabilisieren und die ursprüngliche Form wieder herzustellen.

Das Foto von 1935 bezeugt dann vor allem aber auch, dass die Oberfläche des Steins mit der Inschrift seit der Entdeckung im Jahre 1928 stark gelitten hatte, besonders an der linken Bruchkante.

¹⁰ Handschriftliche Notiz Medingers auf der Rückseite des Fotos Nr. 21743 im Archiv des Nationalmuseums.



(Abb. 3) — Das 1935 von P. Medinger publizierte Foto des Grabsteins (© Archiv MNHA)

In seinem, in Band 66, 1935 der *Publications de la Section Historique* erschienenen *Rapport du Conservateur* ging Medinger noch einmal in einem längeren Beitrag auf den Inschriftstein aus dem „Walleflass“ ein¹¹. Ganz offensichtlich stützte er sich bei den dort gegebenen Be-

schreibungen und Interpretationen allerdings nicht mehr auf das jetzt im Lapidarium des Museums verwahrte Original, sondern allein auf das neu angefertigte Foto, das eindeutig nicht mehr den Erhaltungszustand von 1928 wiedergab. Diese Tatsache hatte dann – aus heutiger

11 Medinger 1935, 364-366; vgl. ders., in: Ternes 1965, 472-473 Nr. 37.

Sicht – schwerwiegende Folgen, derer sich Medinger allerdings nicht bewusst gewesen zu sein scheint. Unter anderem korrigierte er nun seine ursprüngliche Lesung des erhaltenen Textes: «*En 1928 j'avais supposé avant la première ligne AN. C'était une erreur.*» Dabei bestätigt das erste Foto ganz klar diese Lesung!

Aus dem Bericht von 1935 geht dann der Grund für diese geänderte Ansicht eindeutig hervor. Aufgrund des neuen Fotos wollte Medinger nun im stark beschädigten oberen Bereich des Steins, die Umrisse einer mit dem „*cucullus*“ bekleideten Figur erkennen, von der noch ein Fuss in der bereits 1928 beobachteten, handbreiten Vertiefung über der Inschrift zu sehen sei. Er schlug jetzt vor, den Anfang der Inschrift: ‚MERCV]RIO AVG/[V]STO‘ zu lesen, und berief sich dabei auf einen Hinweis, den ihm der französische Historiker und Archäologe Albert Grenier (1878-1961), Autor des bekannten *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, zu einem Merkurrelief vom Puy-de-Dôme im Arvernerland gegeben hatte¹². Demnach hätten wir es also bei dem Stein mit einer an den Gott Mercurius Augustus gerichteten Weiheinschrift zu tun¹³ und dies obwohl in der nächsten Zeile eindeutig ‚DEFV(n) CTO‘ (= verstorben) zu lesen ist. Um diesem Widerspruch aufzulösen, schreibt Medinger: «*Ce serait donc une offrande à Mercure comme dieu funéraire, version qui avait déjà paru étrange à M. Grenier*». Wie Grenier so sollte auch der verdienstvolle Trierer Altertumsforscher Johann-Baptist Keune (1858-1937) Medinger vor dieser Interpretation warnen und schlug seinerseits dem Autor vor, die Inschrift weiterhin als Grabinschrift anzusehen und das erhaltene ‚-RIO AVGVSTO‘ als „*nom d'une personne comme Va-*

lerius Augustus ou quelqu'autre gentilice suivi du surnom Augustus“ aufzulösen¹⁴.

Auf der Grundlage der Publikation Medingers von 1935, nahm Herbert Nesselhauf (1909-1995) die Inschrift 1937 auch in seine „*Neue Inschriften aus dem römischen Germanien und den angrenzenden Gebieten*“ auf¹⁵. Dabei sprach er sich eindeutig für einen Grabstein aus, übernahm aber Medingers Ansicht, dass über der Inschrift ein Relief dargestellt war: „*dreieckige Basis, die eine Figur trug, die aus demselben Block gehauen war und von der nur noch ein kleines Stück über der Inschrift erhalten ist.*“ Die Ansicht Nesselhaufs wurde später sowohl von Charles-Marie Ternes (1939-2004) in seinen „*Inscriptions antiques du Luxembourg* (1965)“ als auch von Eugénie Wilhelm (1917-1988) in ihren „*Pierres sculptées et inscriptions de l'époque romaine* (1974)“ übernommen¹⁶.

BESCHREIBUNG DES GRABSTEINS

Der 1928 in der Minière Schiltz im „*Walleflass*“, an der Südwestseite des Titelbergs gefundene Korallenkalksteinblock mit der Inschrift weist an vier Seiten (Vorderseite mit der Inschrift, rechte und linke Nebenseite, Rückseite) in grossen Partien noch die originale Oberfläche auf, so dass sich die ursprüngliche Form problemlos rekonstruieren lässt, so wie dies bereits vor 1935 mit einer (heute nicht mehr vorhandenen) Mörtelergänzung geschehen ist (*Abb. 4*). Die Tiefe des Blocks beträgt 0,65 m. Die maximal erhaltene Höhe liegt bei 0,81 m, die maximal erhaltene Breite bei 0,675 m. Die symmetrische Ergänzung erlaubt es, für den unteren Abschluss

¹² Medinger 1935, 365-366.

¹³ Metzler 1995, 99 mit Anm. 115: „eine fragmentarisch erhaltene Weihung an Merkur...“.

¹⁴ Medinger 1935, 366.

¹⁵ BerRGK 27, 1937, Nr. 44.

¹⁶ Ternes 1965, 406-407 Nr. 122. – Wilhelm 1974, 75-76 Nr. 482.

eine Breite von 0,74 m anzunehmen. Der flache obere Abschluss, an dem keine Originaloberfläche mehr erhalten ist, war etwa 0,20 m breit. Der Stein wird ursprünglich 0,90 m hoch gewesen sein und etwa 650–700 kg gewogen haben.

Aufgrund seiner besonderen Form mit den steilen Giebelschrägen und dem flachen oberen Abschluss sowie dem rechteckigen unteren Abschluss gehört das Monument zum Typus der so genannten „Haus- oder Hüttengrabsteine“ („stèles/cippes funéraires en forme de maison“, „cippes à prisme“), welche in der nordöstlichen Gallia Belgica (Treverer- und Mediomatrikergebiet) weit verbreitet waren und die in der Regel die oberirdisch sichtbare Abdeckung eines in einer Steinkiste im Boden deponierten Brandgrabs darstellten¹⁷. In Lothringen weisen die „stèles-maisons“ häufig im unteren Bereich der Vorderseite noch eine eingearbeitete Öffnung auf, die es erlaubte, beim Totengedächtnis Libationen ins Grab des Verstorbenen einzubringen¹⁸. Vom Titelberg bzw. aus seiner direkten Umgebung (Petingen-„Pränzebiert“) kennen wir die Fragmente von drei weiteren Grabsteinen dieses Typs¹⁹ (Abb. 5).

In Zusammenhang mit Medingers Deutung von 1935 sei noch darauf hingewiesen, dass im Giebel über dem Text der Inschrift nichts mehr von der Originaloberfläche des Steins erhalten ist. Die stark beschädigte, heutige Oberfläche liegt dort 8–10 cm tiefer als das Inschriftfeld, so dass anzunehmen ist, dass diese Partie bereits vor der Entdeckung im Jahr 1928 abgeplatzt bzw. absichtlich abgeschlagen worden war. Es

ist jedenfalls auszuschließen, dass sich dort ursprünglich eine figürliche Darstellung befand, so wie Medinger dies aufgrund der Fotoaufnahme von 1935 vermutete.

DIE INSCHRIFT

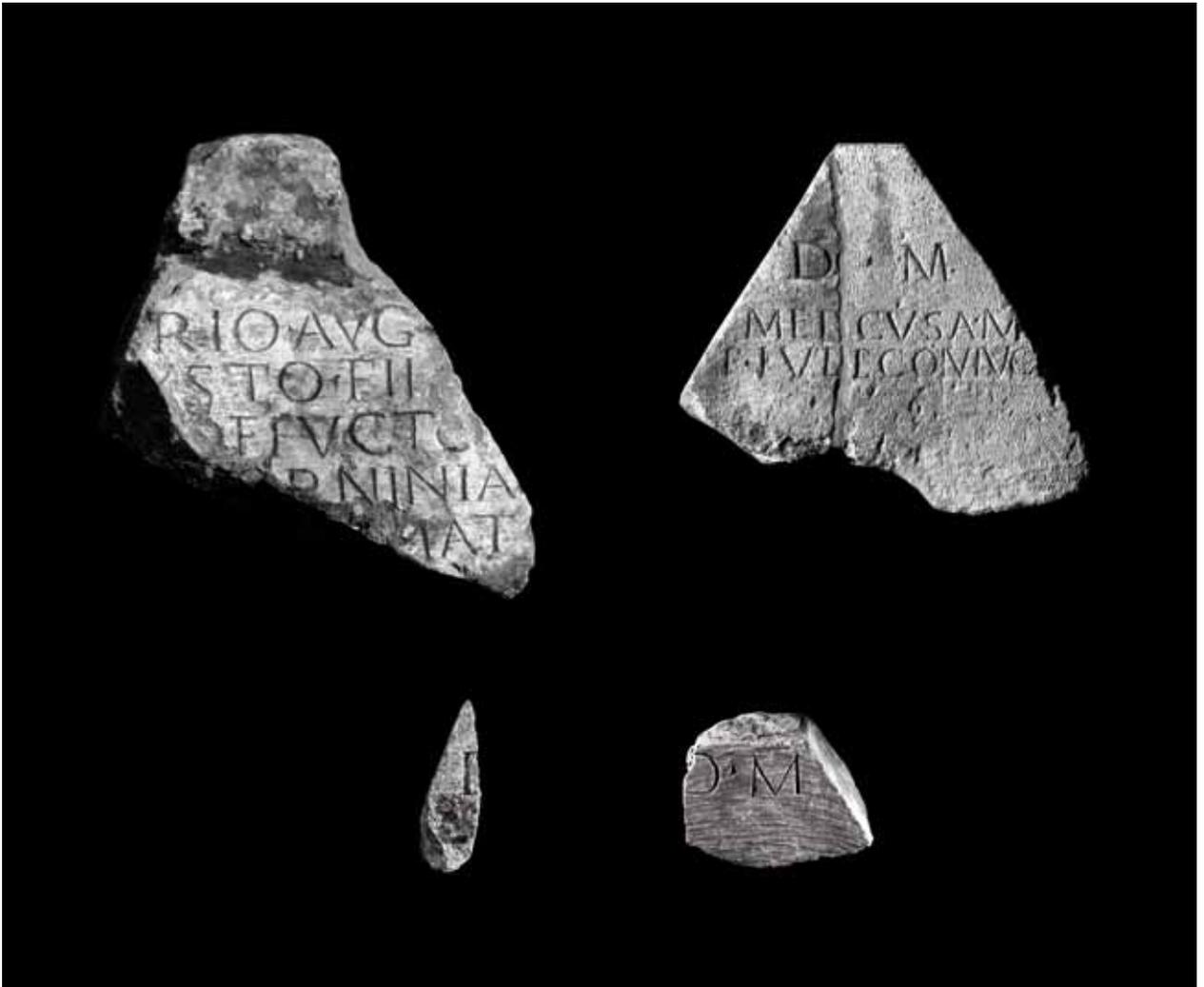
Aufgrund der erhaltenen Schriftzeichen der sehr schönen und überaus sorgfältig redigierten Inschrift (Abb. 2) fällt es nicht schwer, den Text zu ergänzen. Wie die übrigen drei Grabsteine dieses Typs vom Titelberg (bzw. aus dem Umfeld) zeigen (Abb. 5), ist zunächst im oberen Bereich des trapezförmigen Giebels eine erste Zeile mit der für römische Grabsteine unserer Gegend charakteristischen Eingangsformel „D(is) M(anibus)“ anzunehmen. In den nächsten drei Zeilen (Buchstabenhöhe: 6,5 cm) war der Name des Verstorbenen im Dativ angegeben. Während das Cognomen (Rufname) vollständig erhalten ist („AVG/VSTO“), bereitet die Auflösung des Gentilizes (Familiennamen) zunächst Probleme. Wenn wir aber die erste Lesung Medingers von 1928 übernehmen, die ja vom ältesten Foto bestätigt wird, dann besteht aufgrund der erhaltenen Reste und des zur Verfügung stehenden Platzes wohl keine andere Möglichkeit, als den Gentilnamen zu „AN[DECA]/RIO“ zu ergänzen. Im Anschluss an den Doppelnamen findet sich dann am Ende von Zeile 4 und in Zeile 5 (Buchstabenhöhe: 6 cm) der Hinweis auf den Familienstand des Toten: „FIL/[I]O DEFV(n) CTO“ (= dem verstorbenen Sohn)²⁰.

17 E. Linckeheld, *Les stèles funéraires en forme de maisons chez les Médiomatriques et en Gaule* (Paris 1927); Mariën 1945, 121, 131–136; Boulanger, Mondy 2009, 141–162 mit einer Typentafel (S. 156).

18 Boulanger, Mondy 2009, 153, 156, 159.

19 CIL XIII 11344a, 11344e („Pränzebiert“) sowie ein weiteres, noch unveröffentlichtes Fragment, welches 2013 bei den Restaurierungsarbeiten im Bereich des „sanctuaire“ auf dem Titelberg gefunden wurde: Inv.Nr. 2013-79/6713 (freundlicher Hinweis von Catherine Gaeng und Gabrielle Kremer).

20 Die Schreibweise „DEFVCTO“ (für „DEFVNCTO“) ist auch in der Grabinschrift des Artus auf dem halbwalzenförmigen Grabstein CIL XIII 4263 aus der Sammlung Mansfeld bezeugt und kommt ebenfalls in der Grabinschrift CIL XIII 4166 aus Neumagen vor.



(Abb. 5) — Zusammenstellung der vier typengleichen Grabsteine vom Titelberg bzw. vom benachbarten „Pränzebiert“
(© MNHA-CNRA, T. Lucas)

In den folgenden Zeilen (Buchstabenhöhe: 6 cm) war dann der Name des Grabsteinstifters angegeben. Aufgrund des am Schluss der letzten erhaltenen Textzeile zu lesenden „MAT/[ER]“ ist davon auszugehen, dass es die Mutter des Verstorbenen war, die den Grabstein für ihren Sohn errichten liess. Vom Namen der Mutter ist der grösste Teil des Gentilizes („[- -]RNINIA“)

erhalten, welches seit Medinger stets überzeugend zu „[SATV]RNINIA“ ergänzt wurde²¹. Ihr Cognomen (von etwa 6 bis 7 Buchstaben) ist dagegen vollständig verloren. In der nicht erhaltenen letzten Zeile ist, nach überzeugenden Parallelen in anderen römischen Grabinschriften unseres Raumes, mit grosser Wahrscheinlichkeit „[VIVA FECIT]“ zu ergänzen.

21 Medinger 1935, 366; Kakoschke 2010, 156 (GN 442).

In der Rekonstruktion sieht der Text der Grabinschrift demnach wie folgt aus:

D · M
ANDECA
RIO · AVG
VSTO · FIL
IO · DEFVCTO
SATVRNINIA
- - - - - · MAT
ER · VIVA · FECIT

Auflösung: [D(is) M(anibus)] / An[deca]rrio Aug[usto] fillio defu(n)cto / [Satu]rninia / [- - -] mat[er] / [er] viva fecit].

Übersetzung: Den göttlichen Manen (geweiht). Für Andecarius Augustus, ihren verstorbenen Sohn, hat Saturninia - - -, seine Mutter, diesen Grabstein aufgestellt, als sie selbst noch am Leben war.

DAS NAMENMATERIAL

Es wurde bereits angedeutet, dass die Grabinschrift vom Titelberg in ihrem Aufbau und in ihrem Formular keineswegs untypisch für die

nordöstliche Gallia Belgica ist. Dass sich auch die Namen des Verstorbenen und seiner Mutter vorzüglich in das bekannte onomastische Material der Region einordnen lassen, soll im Folgenden gezeigt werden.

Beim Familiennamen der Grabsteinstifterin und Mutter des Verstorbenen, *Saturninia* handelt es sich um einen so genannten „gentilice latin patronymique“, d.h. um einen Gentilnamen, der nach einem an Mosel und Rhein im 2. und 3. Jahrhundert gängigen Brauch aus dem Rufnamen (Cognomen) des Vaters gebildet wurde und somit, in der Regel, von Generation zu Generation wechselte²². Wir dürfen demnach annehmen, dass der Vater der *Saturninia* (und Grossvater mütterlicherseits des verstorbenen *Andecarius Augustus*) den lateinischen Rufnamen *Saturninus* trug. *Saturninius/-nia* als Gentiliz und *Saturninus/-na* als Cognomen sind im Treverergebiet und in ganz Gallien gut bezeugt²³. So kennen wir beispielsweise aus Arlon eine *Saturninia Saturnina* und einen *Primanus Saturninus*²⁴. In Trier sind ebenfalls ein *Saturninus* sowie mehrere *Saturninus/-na* in Inschriften nachgewiesen²⁵.

Der Doppelname des verstorbenen Sohnes unserer *Saturninia*, *Andecarius Augustus* ist dagegen etwas ungewöhnlicher, zumal *Augustus/-a* in den drei gallischen und den zwei germanischen Provinzen auch als Götterbeiname verwendet wird, besonders in Aquitanien, in der Lugdunensis und in Obergermanien²⁶. Als Personennamen (Cognomen) kommt *Augustus* in Nordgallien und in den beiden germanischen

22 M.-Th. Raepsaet-Charlier, Caractéristiques et particularités de l'onomastique trévire, in: M. Dondin-Payre, M.-Th. Raepsaet-Charlier (Hrsg.), Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire, Bruxelles 2001, 343-398; dies., Les Trévires: onomastique, cultures et société sous le Haut-Empire, in: Humanité et humanisme dans la Cité des Trévires, Actes du colloque de l'Union latine à Luxembourg, 10-11 octobre 2003, Luxembourg 2004, 33-90; dies., Citoyenneté et nomenclature. L'exemple de la Gaule du nord, in: F. Hurllet (Hrsg.), Rome et l'Occident (II^e siècle av. J.-C. – II^e siècle apr. J.-C.), Gouverner l'Empire, Rennes 2009, 359-382.

23 Kakoschke 2010, 156 (GN 442), 486-487 (CN 1222).

24 ILB 94, 106.

25 CIL XIII 3650, 3707, 3729, 3745.

26 M.-T. Raepsaet-Charlier, *DIIS DEABVSQVE SACRUM*. Formulaire votif et datation dans les Trois Gaules et les deux Germanies, Paris 1993, 19-21.



(Abb. 6) — Töpferstempel mit dem Namen *Andecarus*
(nach: Hartley, Dickinson [siehe Anm. 31], 192-193)

Provinzen allerdings ebenfalls häufiger vor und ist u.a. in Metz und in Reims mehrfach bezeugt²⁷. Der Name überrascht daher auch nicht weiter im benachbarten Treverergebiet.

Eine besondere Betrachtung verdient dann aber das seltene Gentiliz *Andecarius*²⁸. Auch hierbei handelt es sich wieder um eine patronymische Bildung, hergeleitet aus dem keltischen Rufnamen *Andecarus*²⁹. Auch in diesem Fall ist anzunehmen, dass *Andecarus* das Cognomen des Vaters des verstorbenen *Andecarius Augustus*, d.h. des Ehemanns der *Saturninia* war. Da der Vater in der Inschrift vom Titelberg nicht mehr in Erscheinung tritt, ist anzunehmen, dass er zum Zeitpunkt der Errichtung des Grabsteins bereits tot war.

Der in Nordostgallien beheimatete Name *Andecarus* setzt sich etymologisch aus den keltischen Wortstämmen „*ande*“ (= sehr, besonders) und „*caros*“ (= lieb, liebenswürdig, geliebt, Freund) zusammen³⁰. Belegt ist er zunächst als Töpferstempel auf roten und grauen Terra Belgica-Tellern der ersten Hälfte des 1. Jahrhunderts („ANDECARI“) sowie auf Terra Sigillata-Gefässen (Drag. 31, 33, 40) des 2. Jahrhunderts (an-

toninische Zeit) in der Form „ANDIICARO“ bzw. als Rundstempel „ANDECARVS FEC(it)“ bzw. „ANDECAR“ (Abb. 6)³¹. Es werden zwei unterschiedliche Produktionszentren angenommen, das eine in den Argonnen, das andere, für die Rundstempel, im Elsass (Heiligenberg?). Aufgrund der wenigen Gefässformen und der geringen Verbreitung scheint die Produktion der *Andecarus*-Töpfereien nicht sehr gross gewesen zu sein.

Aufschlussreicher als die Töpferstempel sind dann aber die Belege auf vier Grabsteinen, von denen drei ebenfalls aus der östlichen Gallia Belgica stammen. Die beste Parallele für die Inschrift vom Titelberg, besonders was die patronymischen Namensbildungen angeht, stammt aus dem nur rund 16km entfernten Vicus von *Orolaunum-Arlon*³² (Abb. 7). Der heute im Magazin des Musée archéologique luxembourgeois in Arlon aufbewahrte Block (0,90 x 0,70 x 0,66m) wurde im Jahre 1856 zusammen mit vier weiteren Grabsteinen in den Fundamenten der spätrömischen Befestigungsmauer hinter dem Rathaus der Stadt (ehemaliges Athénée royal) entdeckt³³. Der trotz einiger (alter bzw. jüngerer) Beschädigungen und

27 Kakoschke 2010, 227-228 (CN 161).

28 Kakoschke 2010, 45 (GN 24).

29 Kakoschke 2010, 209 (CN 79).

30 X. Delamarre, Dictionnaire de la langue gauloise. Une approche linguistique de vieux-celtique continental, Paris 2003², 45, 107; ders., *Nomina celtica antiqua selecta inscriptionum* (Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique), Paris 2007, 21.

31 B.R. Hartley, B.M. Dickinson, Names on Terra sigillata. An index of makers stamps and signatures on gallo-roman Terra sigillata (Samian ware), 4 Bde., London 2008, 192-193.

32 CIL XIII 3984 (= ILB 69).

33 Zur Fundstelle siehe jetzt: D. Henrotay, G. Warzée, Arlon la gallo-romaine, Carnets du patrimoine 98, Namur 2012, 10 (7), 20-21 Fig. 24 (7).



(Abb. 7) — Grabstein des *Andecarius Nocturnus* und der *Miccionia Cuigilla* aus Arlon
(© Musée archéologique luxembourgeois Arlon, E. Richard)



(Abb. 8) Grabstele des *Ti. Attius Andecarus* aus Metz
 (© Musée de la Cour d'Or – Metz Métropole, J. Munin)

einer starken Versinterung auf der Vorderseite noch recht gut erhaltene Grabstein, der von seiner Form her einem in Arlon durch mindestens zwei weitere Beispiele bezeugten Typus entspricht³⁴, trägt auf der Frontseite eine siebenzeilige Inschrift³⁵: *D(is) M(anibus) / Andeca[r]i Nocturni et Miccioni(a)e Cuigill(a)e / Censorinius / Andecarus fil[li]o et coiugi f(ecit)* (= Den göttlichen Manen des Andecarius Nocturnus und der Miccionia Cuigilla. Censorinius Andecarus hat diesen Grabstein für seinen Sohn und seine Frau aufgestellt). Aufgrund des in der Inschrift bezeugten, seltenen Namenmaterials, das zum grössten Teil (ausser *Nocturnus* und *Censorinius*)³⁶ typisch keltisch ist, stellt dieser Grabstein eines der schönsten Beispiele für die einheimisch-treverische Nomenklatur im 2. und in der ersten Hälfte des 3. Jahrhunderts dar. Eine direkte Verwandtschaft zwischen dem *Andecarius Augustus* vom Titelberg und dem *Andecarius Nocturnus* aus Arlon kann ausgeschlossen werden, da die unterschiedlichen Namen der Eltern dagegen sprechen.

Der Name *Andecarus* ist dann aber auch als Cognomen auf einer Grabstele (Abb. 8) bezeugt, die 1903 in Metz-„La Horgne-au-Sablon“ zusammen mit über 120 anderen Steindenkmälern entdeckt wurde³⁷. Im oberen Bereich der Stele (0,94 x 0,39 x 0,355 m), ist unter dem profilierten Giebel, in einem, in der Art einer *tabula ansata* von Pelten begrenzten Feld³⁸ eine dreizeilige Grabinschrift³⁹ erhalten: *D(is) M(anibus) / Ti(berii) Atti(i) / Andecari* (= Den göttlichen Manen des Tiberius Attius Andecarus). In diesem Fall tritt uns der einheimische Name *Andecarus* als Cognomen neben dem Praenomen *Tiberius* und dem typisch römischen Gentiliz *Attius* in

34 Mariën 1945, 121-124 („cippes à rouleaux“); ILB 75, 98.

35 ILB 69.

36 Kakoschke 2010, 69 (GN 124), 273 (CN 357), 429 (CN 1010).

37 Zur Fundstelle und den Fundumständen siehe: P. Flotté, *Carte Archéologique de la Gaule*, 57/2 – Metz, Paris 2005, 296-307, hier: 299, Nr. (22).

38 Die *tabula ansata* wird von zwei Säulen getragen, die ein weiteres Feld seitlich begrenzen.

39 CIL XIII 4346.

Form der so genannten *tria nomina* des römischen Bürgers entgegen. Die Inschrift aus Metz dürfte aufgrund der Stelenform und der kurzen Grabinschrift (D. M. + Name des Verstorbenen im Genitiv, ohne weiteren Text) noch ins letzte Viertel des 1. bzw. ins frühe 2. Jahrhundert gehören.

Nur relativ schlecht überliefert sind dann die Fragmente einer Grabstele, welche am 16. Januar 1888 in Reims-„*Chemin de la procession*“ entdeckt wurde⁴⁰. Der Stein, der nach seiner Entdeckung in die Sammlungen des Musée St-Rémi in Reims kam, ist heute dort nicht mehr aufzufinden. Der Text der Inschrift⁴¹ wurde folgendermassen gelesen: *[D(is)] M(anibus) / [- - -] Aman/dus A[nd]ecarru/[- - -]*. Ob es sich dabei tatsächlich um einen weiteren Beleg für den Namen *Andecarus* handelt, ist angesichts der Überlieferungslage sehr unsicher.

Auf einem Grabstein (Deckel einer Aschenkiste?), welcher 1854 in einer römischen Nekropole in Menetou-Salon, Département Cher, in der Nähe von Bourges, auf dem Gelände des ehemaligen „*Prieuré Petit Saint-Martin*“ gefunden wurde, wenig später aber verloren ging, war folgende Inschrift zu lesen⁴²: *[D(is) M(anibus) / Atriani / Atuani fil(io) / Andecarius / Ferox curavit / ex testament(o) Atriani* (= Den göttlichen Mamen des Atrianus, des Sohnes des Atuanus, hat Andecarius Ferox den Grabstein gemäss dem Testament des Atrianus aufstellen lassen). Wie im Falle des *Andecarius Augustus* und des *Andecarius Nocturnus* haben wir es hier also ebenfalls mit einem patronymischen Gentil zu tun,

gebildet aus dem Cognomen *Andecarus* des Vaters. Dass *Andecarius Ferox* ursprünglich aus der östlichen *Gallia Belgica* (Treverergebiet?) stammte, bevor er sich im Gebiet der *Bituriges Cubi* niederliess, könnte angesichts der Seltenheit seines Familiennamens vermutet werden, lässt sich letztendlich aber nicht beweisen.

In der Vergangenheit wurde der Name *Andecarus* in der Form *Andecari* auch noch in einer auf der Schulter eines kugeligen Glasgefässes eingeschliffenen Inschrift aus dem spätantiken Gräberfeld von Limé-„*Les Sables*“, Département Aisne, gelesen⁴³. Nachdem Léon Fleuriot 1981 gezeigt hat, dass der Text der Inschrift auf dem Glas nicht lateinisch ist, sondern einen Trinkspruch in gallischer Sprache beinhaltet⁴⁴, entfällt dieses Zeugnis jetzt als (spätester) Beleg für den Personennamen *Andecarus*.

Der Name *Andecarus* findet sich schliesslich auf einem der über 1300, mit Tinte beschrifteten Holztäfelchen aus dem Hilfstruppenlager von *Vindolanda* in Nordengland (Northumberland)⁴⁵. Das im vorliegenden Zusammenhang interessierende Doppeltäfelchen (*Diptychon*) wurde bei den Ausgrabungen im Jahre 1988 gefunden (Inv.Nr. 88.947) und trägt in der Publikation der *The Vindolanda Writing-Tablets (Tabulae Vindolandensis II)* von 1994 die Nummer II, 182⁴⁶. Das nur 17,4 x 7,7 cm grosse Dokument (*Abb. 9*) enthält auf der Vorderseite eine Abrechnung (Schuldnerliste?), die in zwei Spalten geschrieben ist. Auf der Rückseite jeder der beiden Hälften sind noch weitere Zeilen von der gleichen Hand erhalten, die wahrscheinlich

40 R. Chossenoit, A. Estéban, R. Neiss, *Carte Archéologique de la Gaule*, 51/2 – Reims, Paris 2010, 311.

41 CIL XIII 3268.

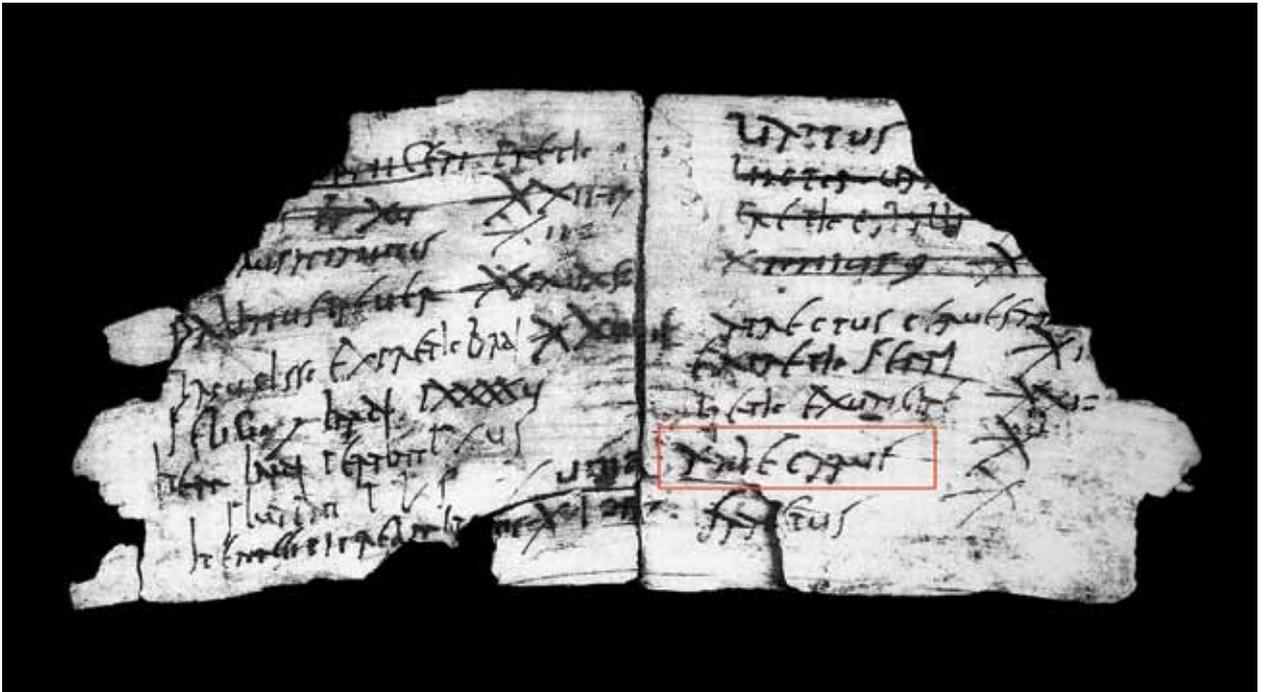
42 CIL XIII 1328; zur Fundstelle siehe: J.-F. Chevrot, J. Troadec, *Carte Archéologique de la Gaule*, 18 – Le Cher, Paris 1992, 298.

43 CIL XIII 3474 (= XIII 10025,188); zur Fundstelle siehe: B. Pichon, *Carte Archéologique de la Gaule*, 02 – L’Aisne, Paris 2002, 284.

44 L. Fleuriot, À propos de deux inscriptions gauloises, formes verbales celtiques: I. L’inscription de Limé (Aisne); II. L’inscription d’Argentomagus (Argenton-sur-Creuse), *Études Celtiques* 18, 1981, 89-108 (= AE 1981, 650).

45 Zu *Vindolanda*: Birley 2009.

46 A.K. Bowman, J.D. Thomas, J.N. Adams, *The Vindolanda writing-tablets (Tabulae Vindolandenses II)*, London 1994, 131-133 Nr. 182; Bowman 1994, 111-112 Nr. 8, 25, 62, 152 Pl. V.



(Abb. 9) — Schreibtäfelchen *Tab. Vindol. II, 182* aus Vindolanda mit dem Namen *Andecarus*
(nach: Bowman 1994, 152 Plate V)

zur selben Abrechnung gehören. In der vorletzten Zeile auf der Vorderseite des Diptychons ist in der wohlgeformten kursiven Schrift des geübten Schreibers der Name *Andecarus* zu lesen, gefolgt von dem Symbolzeichen für römische Denare.

Wenn das Vorkommen des seltenen Personennamens *Andecarus* im vorliegenden Kontext auf den ersten Blick auch überraschen mag, so fällt bei einer genaueren Betrachtung der übrigen in dem Dokument überlieferten Namen auf, dass es sich bei mehreren der dort genannten Personen offenbar um Treverer handelt. So

ist in Zeile 4 ein *Sabinus Trever* genannt⁴⁷. Auch die seltenen keltischen Namen *Exomnius* (Zeile 13) und *Atrectus* (Zeile 14) sind für Treverer bezeugt⁴⁸. Der in Zeile 5 erwähnte, bisher nur dort belegte Name *Ircucisso* könnte ebenfalls ins Treverergebiet verweisen⁴⁹. Im Falle des genannten *Atrectus* ist noch hervorzuheben, dass der Mann in dem Dokument als „*cervesarius*“ (= Bierbrauer) bezeichnet wird. Bierbrauer bzw. Bierhändler sind im Westen des römischen Reiches, neben zwei weiteren Schreibtäfelchen aus *Vindolanda*⁵⁰, ansonsten nur aus vier Steininschriften in Trier⁵¹ und einer in Metz⁵² bekannt.

47 Kakoschke 2010, 475-476 (CN 1180).

48 Kakoschke 2010, 222 (CN 142), 324 (CN 589).

49 Zum Vergleich sei nur auf den treverischen Vollnamen „*Troucetissa*“ hingewiesen: Kakoschke 531 (CN 1400).

50 AE 1996, 958a + b.

51 CIL XIII 450* (siehe dazu: W. Binsfeld, Eine Bierverlegerin aus Trier. Zu CIL XIII 450*, *Germania* 50, 1972, 256-258); CIL XIII 11319 (= AE 1913, 242); *BerRGK* 17, 1927, Nr. 41 (= AE 1928, 183); AE 1998, 954.

52 CIL XIII 11360 (= XIII 597*); siehe dazu jetzt: H. Lavagne, Il faut sauver le brasseur de cerveoise de Metz (CIL, XIII, 597*), in: C. Deroux (Hrsg.), *Corolla Epigraphica. Hommages au professeur Yves Burnand, I*, Collection Latomus 331, Bruxelles 2011, 188-199 mit Pl. XIII-XVI.

Die „*Tabula Vindolandensis* II, 182“ wird in die Phase 4 des Hilfstruppenlagers von *Vindolanda* datiert, d.h. in die Zeit zwischen Herbst 105 und ca. 120 n. Chr., als dort (erneut) die *Cohors I Tungrorum milliaria* stationiert war⁵³. Nach dem auf dem Täfelchen überlieferten Namensmaterial sieht es danach so aus, als hätten wir hier eine kleine Gruppe von Treverern vor uns, welche im ersten Viertel des 2. Jahrhunderts in *Vindolanda* tätig waren, sei es als Soldaten der Tungrerkohorte, sei es als Zivilpersonen in deren Umfeld. Wenn wir bedenken, dass etwa um die gleiche Zeit zwei weitere Treverer als Reiter einer *Ala Augusta* im nur rund 120 km entfernten Lancaster bezeugt sind⁵⁴, kann der Aufenthalt des *Andecarius* und seiner Landsleute in *Vindolanda* nicht wirklich überraschen.

DATIERUNG

Abschliessend sei noch kurz auf die Datierung des Grabsteins vom Titelberg eingegangen. Da keine genaueren chronologischen Anhaltspunkte vorliegen, ist eine präzise zeitliche Einordnung nicht möglich. Die sicher ergänzte Eingangsformel *D(is) M(anibus)* in Zeile 1 weist auf eine Datierung ab der flavischen Zeit hin. Die Tatsache, dass der sehr sorgfältig redigierte Text der Inschrift keine weiteren Abkürzungen⁵⁵ und auch keine Ligaturen enthält, deutet zusammen mit den sehr schönen und sauber ausgeführten Buchstaben auf eine Datierung ins 2. Jahrhundert n. Chr. hin. Wie die besprochenen Einzelbelege für den keltischen Personenamen *Andecarus* bzw. das daraus abgeleitete patronymische Gentiliz *Andecarius* zeigen, spricht das Vorkommen dieses Namens in der Inschrift vom Titelberg in chronologischer Hinsicht keinesfalls gegen eine Datierung des Grabsteins etwa in die antoninische Zeit.

53 Bowman 1994, 25; Birley 2009, 91-106, 183.

54 RIB I 606 und III 3185.

55 Zum abgekürzten „*defu(n)cto*“ siehe Anm. 20.

LITERATUR

ABKÜRZUNGEN

AE	L'Année épigraphique
BerRGK	Berichte der Römisch-Germanischen Kommission
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum
ILB	A. Deman, M.-Th. Raepsaet-Charlier, Les inscriptions latines de Belgique (ILB), Bruxelles 1985.
RIB	The Roman Inscriptions of Britain, I, London 1965, III, Oxford 2009.

BIRLEY R., 2009. Vindolanda. A Roman frontier fort on Hadrian's Wall, Chalford 2009.

BOULANGER K., MONDY M., 2009. En mémoire des ancêtres: Les modes de signalisation des sépultures antiques en Lorraine, in: Musée du Pays de Sarrebourg (Hrsg.), D(is) M(anibus). Pratiques funéraires gallo-romaines, Ausstellungskatalog, Sarrebourg 2009, 141-162.

BOWMAN A., 1994. Life and letters on the Roman frontier: Vindolanda and its people, London 1994.

KAKOSCHKE A., 2010. Die Personennamen in der römischen Provinz Gallia Belgica, Hildesheim-Zürich-New York 2010.

MARIËN M.E., 1945. Les monuments funéraires de l'Arlon romain, Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg, 76, 1945, 1-158.

MEDINGER P., 1928. Rapport du Conservateur, Publications de la Section Historique, 62, 459-483.

MEDINGER P., 1935. Rapport du Conservateur, Publications de la Section Historique 66, 1935, 339-371.

METZLER J., 1995. Das treverische Oppidum auf dem Titelberg. Zur Kontinuität zwischen der spätkeltischen und der frühromischen Zeit in Nord-Gallien, Dossiers d'Archéologie du Musée National d'Histoire et d'Art III, Luxemburg.

TERNES Ch.-M., 1965. Ternes, Les inscriptions antiques du Luxembourg, Hémecht, 17, 267-478.

WILHELM E., 1974. Pierres sculptées et inscriptions de l'époque romaine, Musée d'Histoire et d'Art Luxembourg, Luxembourg 1974.

Ein weiterer Teil des Ganzen – neue Ausschnitte des römischen Ortsplans von Altrier

FRANZISKA DÖVENER

Im ersten Halbjahr 2012 war die gallorömische Siedlung von Altrier erneut Gegenstand von archäologischen Untersuchungen. Zunächst wurden Anfang Februar 2012, unter Leitung von Matthias Paulke (CNRA), auf einem Baugrundstück¹ an der Hauptstraße „Op der Schanz“ geophysikalische Messungen durchgeführt. Diese bei extremen, winterlichen Bedingungen durch die Firma Posselt & Zickgraf vorgenommene Prospektion mit Bodenradar (*Abb. 1*) ergab drei verschiedene, zum Teil mehrräumige Baukomplexe, die zur Streifenhausbebauung des Vicus gehörten (*Abb. 2*) (ZICKGRAF, RIESE, BUTHMANN 2012). Die Ausrichtung dieser Baukomplexe in Nordwest-Südost-Richtung entspricht der bislang beobachteten Orientierung der meisten Gebäude Altriers (DÖVENER 2008)². Da das schon angelaufene Bauprojekt

an dieser Stelle die Errichtung einer leichten Halle auf Punktfundamenten vorsah und somit nicht in die archäologischen Schichten eingegriffen werden sollte, wurde auf eine Ausgrabung verzichtet.

Das zweite Bauprojekt³, das die Mitarbeiter des CNRA nach Altrier rief, betraf die Planung von fünf neuen Wohnhäusern am südöstlichen Ortsrand (Flur „Auf Oiselt“). Auf der gegenüberliegenden Seite der alten Straße nach Bech waren dort schon im Winter 1913/1914 ein gallorömisches Gräberfeld⁴ sowie mehrere Mauerzüge von dem Altrierer Landwirt Johann Mischel freigelegt worden. Diese Befunde wurden damals durch den Echternacher Arzt Dr. Ernest Graf in einem Übersichtsplan schematisch dokumentiert (DÖVENER 2010: 22 f.). Insofern

1 Parzelle 3/2036, Sektion C Hemstal/Zittig.

2 Dies gilt auch für viele der neuzeitlichen Häuser, die wahrscheinlich auf antiken Mauern fußen, so z.B. für das älteste Gebäude des Dorfs, das um 1750 errichtete „Komeshaus“.

3 Parzelle 20/1869, Sektion C Hemstal/Zittig.

4 Dieser „Heidenkirchhof“ am „Vicinalwege nach Bech“ wird bereits 1852 von Johann Engling (ENGLING 1852: 116 und Taf. VIII, 24) erwähnt.



(Abb. 1) — Winterprospektion mit Bodenradar im Februar 2012
(Foto: M. Paulke)

bestand die Möglichkeit, daß sich die Nekropole im geplanten Neubaugebiet fortsetzte.

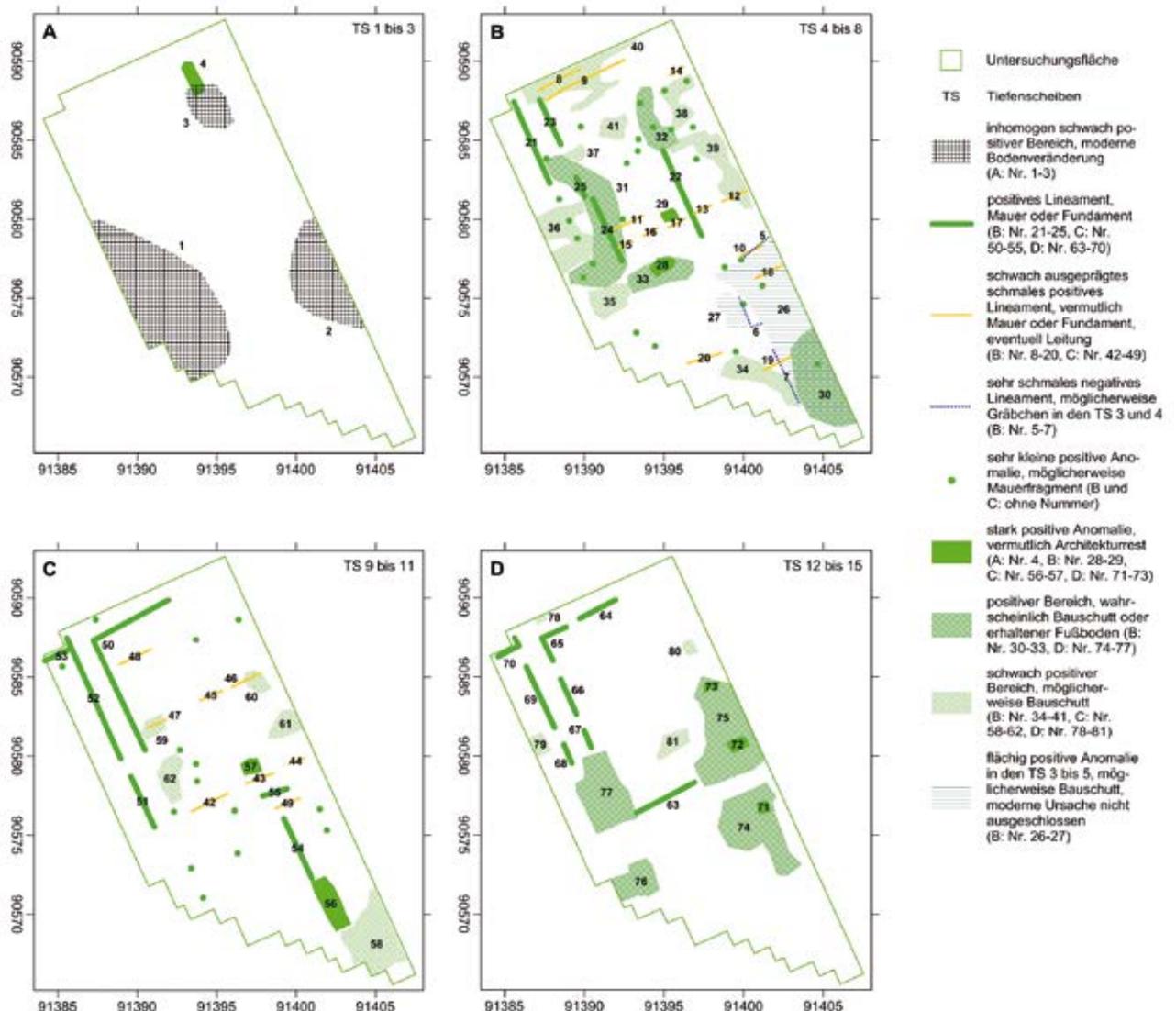
Deshalb mußten im März 2012 zunächst Suchschnitte (Sondagen) mit Hilfe eines Baggers angelegt werden. Dabei fanden sich allerdings keine weiteren Gräber. Es kamen jedoch nahe der Kreuzung „Route de Bech - Op der Schanz“ die Reste von mindestens drei Gebäuden und zwei Kellerräumen zutage; außerdem wurden ein Brunnen, ein Kalkofen, mehrere Gruben, Pfostenlöcher und zwei Drainagekanäle freigelegt (Abb. 3).

All diese Strukturen, die zwischen Mitte April und Mitte Juni 2012 genauer untersucht wurden (Abb. 4), gehören zu einer Fundstelle in Altrier, die bereits von Johann Engling genannt wird: „Zu diesen Gegenständen gehören zuvörderst eine Masse von Mauer- und Dachziegeln, welche südlich unterhalb Altrier's [sic], im s. g. „Wohneschivel“, vor einiger Zeit gefunden und aufgehoben wurden“ (ENGLING 1852: 123). Der Name dieser Fundstelle („hivel“ = Hügel) bezieht sich wahrscheinlich auf einen Vorgängerbau des benachbarten Hauses „Beim Wöner“ (Op der Schanz Nr. 42)⁵, denn nach Christi-

⁵ Norbert Petry aus Altrier half wesentlich bei der Zuordnung der alten Häusernamen zu den heutigen Hausnummern. Ihm sei herzlich dafür gedankt.

an Beck (BECK 1917: 114) wurde das Haus „Beim Wöner“ erst um 1900 erbaut⁶. Während einer kleinflächigen Notgrabung im Winter 2010 (Abb. 5) wurden auf dem Grundstück des – auch zu diesem Baukomplex gehörenden – Hauses

Op der Schanz Nr. 44⁷ „lediglich eine geringe Menge an römischer Keramik“ (PAULKE 2011) geborgen. Vermutlich erklärt sich dies durch eine Baulücke zwischen den Streifenhäusern des Vicus.



(Abb. 2) — Interpretierende Umzeichnung der Ergebnisse der Bodenradaruntersuchung (Plan: Posselt & Zickgraf)

⁶ Der Name „Wöner“ meint die Berufsbezeichnung „Wagner, Stellmacher“ (freundlicher Hinweis von Jean Krier, CNRA).

⁷ Parzelle 21/2281, Sektion C Hemstal/Zittig. – Diese fünftägige Ausgrabung bei durchgängigen Minusgraden wurde ebenfalls von Matthias Paulke (CNRA) geleitet.

Die jetzt „Auf Oiselt“ untersuchten Mauerzüge sind ebenfalls wieder in Nordwest-Südost-Richtung orientiert. Im größten der drei Gebäude (*Gebäude 1*) wurden ausgedehnte, mehrfach erneuerte Böden aus Ziegelestrich (*Opus signinum*) von mindestens 25m² Grundfläche beobachtet, weiterhin wurden hier Hypokaust-Ziegel und eine Feuerungsstelle (*Praefurnium*) entdeckt (*Abb. 6*). Es handelt sich demnach um ein aufwendig beheiztes Gebäude, dessen

Bestimmung jedoch bislang nicht klar ist. Eine Badeanlage ist an dieser hochgelegenen Stelle aufgrund der schwierigen Wasserversorgung jedoch auszuschließen. An der Südostseite dieses Gebäudes war die Außenmauer⁸ durch einen massiven Pfeiler abgestützt worden; dies geschah vermutlich wegen des hier nach Südosten abfallenden Geländes. Die parallel zur Südseite von Gebäude 1 verlaufende Pfostenreihe (P1-P4 und P6-P9) könnte zu einem Vorgängerbau



(*Abb. 3*) — Gesamtplan Altrier-„Auf Oiselt“
(Grafik: F. Döwner, GPS-Einmessung: M. Paulke)

⁸ Das Fundament dieser Außenmauer war 75 cm breit. Vom aufgehenden Mauerwerk des Gebäudes wurde nur eine Steinlage an der Westseite vorgefunden, die ca. 60 cm breit war.



(Abb. 4) — Grabungsteam
bei der Arbeit



(Abb. 5) — Wintergrabung
im Dezember 2010
(Foto: M. Paulke)

(Abb. 6) — Feuerstelle
(Praefurnium)



(Abb. 7) — Keller 1
(2. Planum)





(Abb. 8) — Keller 1
(4. Planum, Querschnitt)

gehören. Allerdings waren die Pfostenlöcher – vermutlich aufgrund von Erosion – nur schwach erhalten und wenig aussagekräftig⁹.

Neben dem beheizten Gebäude 1 fanden sich die Überreste eines unterirdischen Raums, eines Kellers (*Keller 1*), allerdings fehlten hier die sorgfältig gemauerten Wände, die sonst bei römischen Kellern in Altrier angetroffen wurden. Stattdessen scheint der Kellerraum auf drei Seiten mit Lehmwänden stabilisiert oder abgedichtet worden zu sein (Abb. 7). Dieser von Nordwesten über eine Holztreppe¹⁰ zugängliche Keller hatte eine Grundfläche von ca. 11 m²

und zeigte sich im Querschnitt – aufgrund von Schwemmschichten – wannenförmig (Abb. 8). Eventuell war einst ein Holzschuppen darüber gebaut worden. Keller 1 wurde wahrscheinlich in der ersten Hälfte des 4. Jahrhunderts verfüllt, da aus seinen Schuttschichten marmorierete Keramik (aus den Töpfereien von Speicher?) des späten 3. Jahrhunderts geborgen wurde¹¹.

Nordwestlich von Keller 1, in einem Abstand von ca. einem Meter und ca. 35 cm höher im Gelände gelegen, befand sich eine rätselhafte Baustruktur („Schwelle“), die vordringlich aus einer Reihe von vier großen Sandsteinen bestand

⁹ P2 und P9 entfielen beim Profilschnitt. P3 und P6-8 waren nur ca. 10 cm tief erhalten, lediglich P4 war ca. 20 cm tief. Deswegen wäre auch eine neuzeitliche Pfostenstellung (Zaunpfähle) denkbar.

¹⁰ Im Eingangsbereich von Keller 1 wurde vergleichsweise viele Holzkohlereste angetroffen.

¹¹ Auch die übrige Keramik, u.a. Schwarzfirnisbecher und sogenannte „Muschelgemagerte Ware“, datiert überwiegend ins 3. Jahrhundert n. Chr.

(Abb. 9) — Schwelle mit
Steinblöcken



(Abb. 10) — Steinblock
mit Markierung X und
Türangellager
(Foto: T. Lucas & B. Müller)



(Abb. 9). Bei den jeweils äußeren Steinen dieser Reihe handelte es um fast kubische Blöcke¹², die auf mehreren Seiten Bearbeitungsspuren aufwiesen, vor allem Pickungen. Möglicherweise waren dies Sockel eines Säulengangs, die hier wiederverwendet wurden. Der größere dieser Blöcke war an der Oberseite mit einem eingearbeiteten „X“ versehen und wies eine Ausarbeitung auf, die als Loch für eine Türangel gedient haben könnte (Abb. 10). Bei der Struktur könnte es sich also um eine Torsituation handeln, jedoch fanden sich wenige Hinweise auf zugehörige Mauern. Lediglich in Fortsetzung der Steinreihe nach Nordosten lagen Bruchsteine, die zu einem Fundament gehört haben könnten. Parallel zur Steinreihe und dem potentiellen Fundament fand sich wieder eine „Abdichtung“ aus (weißlichem) Lehm. Unter der Steinreihe wurden Keramikscherben, Knochen- und Holzkohlereste geborgen. Die augenscheinlich jüngste Scherbe aus dieser Schicht stammt von einem dünnwandigen Faltenbecher mit Kerbbandverzierung (Niederbieber 33c) (OELMANN 1914: 41, Taf. II), so daß angenommen kann, die Steinreihe wurde frühestens im 3. Jahrhundert n. Chr. gesetzt. Ob diese „Schwelle“ zu einem (nicht erhaltenen) Gebäude über Keller 1 gehörte, kann nicht geklärt werden. Westlich von Keller 1 wurde eine Schuttschicht aus Steinen und Ziegeln freigelegt, die zu einer eingestürzten Mauer passen könnte.

Von einem weiteren Gebäude an der Westseite des Grabungsgeländes (Gebäude 4) wurden nur einige ausgebrochene Mauerfundamente sowie die Reste eines Kellers von mindestens 16m² Grundfläche freigelegt. Dieser Keller wies ebenfalls keine gemauerten Wände auf: der anstehende Felsen, in den er unregelmäßig gehauen worden war, war durch ein starkes Feuer rot verglüht (Abb. 11). Ein breiter, trich-

terförmiger Schacht in seiner Mitte, der mit losen Steinen und Humus verfüllt war, zeigte, daß hier bereits in der Neuzeit nach „Schätzen“ gegraben worden war. Keramikscherben des 19. oder 20. Jahrhunderts, die zusammen mit dem römischen Fundmaterial geborgen wurden, bestätigten diese Vermutung. Unter dieser neuzeitlichen Störung zeichneten sich noch eingeschwemmte, bis zu bis 1,25m hohe Schuttschichten ab, die überwiegend aus verglühtem Bauschutt (Steine, Mörtelbrocken, Ziegelfragmenten, weißer und roter Wandverputz) und Holzkohle bestanden. Dabei fand sich auch ein dreifarbiges Wandmalerei-Fragment (Abb. 12).

In einem Abstand von teilweise nur 70cm zu Gebäude 4 wurde ein kleineres, fast quadratisches Bauwerk von knapp 28m² Grundfläche entdeckt (Gebäude 3)¹³. Auch hier waren nur ausgebrochene, 60-70cm breite Mauerfundamente übrig geblieben waren; diese enthielten aber so zahlreich Mörtelbrocken, daß angenommen werden kann, es handelte sich einst um massive Mauern. Mögliche Reste von Stützpfählern an der Nordost- und der Südostecke des Gebäudes verstärken diesen Eindruck. Welche Funktion dieses (vielleicht turmartige?) Bauwerk hatte, kann nicht geklärt werden. Ob es gleichzeitig mit dem Nachbargebäude bestand, scheint wegen der geringen Distanz fraglich.

Der gemauerte, römische Brunnen von ca. 75cm Durchmesser wurde nicht vollständig ausgegraben (Abb. 13). Der Grund dafür waren sowohl die bei der Arbeit in größere Tiefe notwendig gewordenen, kosten- und zeitaufwendigen Sicherheitsmaßnahmen (z.B. die Installation eines Lifts) als auch die Tatsache, daß die zu erwartenden Ausschachtungen für die neuzeitlichen Keller nur den oberen Bereich des Brunnens zerstören werden.

¹² Maße: ca. 47 x 43 x 33cm und ca. 34 x 34 x 32cm.

¹³ Eine zunächst als „Gebäude 2“ benannte Struktur entfiel im Verlauf der Ausgrabung und fehlt deshalb in der Auflistung.

(Abb. 11) —
Keller 2 (3. Planum,
Brandschuttschichten
und neuzeitliche Störung)



(Abb. 12) — bemalter
Wandverputz (Foto: B. Müller)





(Abb. 13) — Brunnen

Am Südrand des Grabungsgeländes fand sich ein Kalkofen (Abb. 14), dessen Brennkammer¹⁴ und Ofenschnauze in den Felshang geschlagen worden waren. Wie eine C14-Analyse von Holzkohle-Resten ergab¹⁵, stammt der Ofen aus dem Jahr 1840 (± 30 Jahre), also einer Zeit, in der sich Altrier um mindestens vierzehn Häuser vergrößerte¹⁶. In den römischen Gebäuden von Altrier war überwiegend lokaler Stein verbaut worden, von dem sich der sogenannte „Strassener Kalkstein“ zur Kalkherstellung eignen würde¹⁷. Ob das antike Ruinenfeld ausreichend weiteres Steinmaterial, z.B. Korallenkalkstein oder Mar-

mor, zum Zweck des Kalkbrennens geliefert haben könnte, ist unklar. Der Mörtel, der sowohl für die römischen Mauern und Estrichböden als auch für die neuzeitlichen Häuser benötigt wurde, könnte jedoch auch mit andernorts gebrochenem Kalkstein hergestellt worden sein. Die 1844 gebaute, neue Landstraße von Luxemburg nach Echternach wäre zumindest im 19. Jahrhundert ein guter Transportweg für Fuhrwerke mit Dolomit aus dem Sauerland gewesen.

Während der Ausgrabung wurden nur wenige „Kleinfunde“ gemacht: 22 römische bzw. neu-

14 Der Durchmesser der Brennkammer betrug ca. 2,75m, die erhaltene Tiefe ca. 1,40m.

15 Die Holzkohle-Reste wurden von M. Paulke an der Sohle der Ofenschnauze entnommen und zeitnah durch die Firma Beta Analytic Inc. (USA) bestimmt.

16 Diese Anzahl folgt der Auflistung bei C. Beck (BECK 1917, 111).

17 Der geologische Untergrund in Altrier besteht aus Luxemburger Sandstein (Lias/Hettangium) sowie aus verwittertem Strassener Kalkstein und Mergel (Lias/Sinemurium). Südlich des Kalkofens trat eine „pflasterartig“ gebrochene Schicht des Strassener Kalksteins an die Oberfläche. 16 Diese Anzahl folgt der Auflistung bei C. Beck (BECK 1917, 111).

17 Der geologische Untergrund in Altrier besteht aus Luxemburger Sandstein (Lias/Hettangium) sowie aus verwittertem Strassener Kalkstein und Mergel (Lias/Sinemurium). Südlich des Kalkofens trat eine „pflasterartig“ gebrochene Schicht des Strassener Kalksteins an die Oberfläche.

(Abb. 14) — Kalkofen
(2. Planum, Querschnitt)



(Abb. 15) — Kapitellfragment
(Foto: T. Lucas & B. Müller)





(Abb. 16) — Oberseite
des Kapitells
(Foto: T. Lucas & B. Müller)

zeitliche Münzen¹⁸ und fünf Fibeln, Tierknochen sowie – meist fragmentarisch – Alltagsgegenstände aus Stein, Keramik, Glas, Bein, Bronze, Eisen, Blei usw.¹⁹ Sie stammen aus der Zeit zwischen der zweiten Hälfte des 1. Jahrhunderts n. Chr. und der Mitte des 4. Jahrhunderts n. Chr. Am Westrand des Grabungsgeländes wurde der angeglühte Rest eines toskanischen Kapitells²⁰ aus gelblichem Quarzsandstein gefunden (Abb. 15). Auf der Oberseite des Abakus befinden sich, neben Pick- und Meißelspuren,

ein quadratisches Wolfs- oder Dübelloch sowie kreisförmige Drehspuren (Abb. 16), die wahrscheinlich von der Herstellung des Kapitells auf einer Drehbank herrühren²¹.

Abschließend sei noch den betroffenen Grundstücksbesitzern vielmals gedankt: durch ihr Entgegenkommen konnte der Ortsplan des römischen Vicus' Altrier um weitere Ausschnitte ergänzt werden.

18 Bei den römischen Münzen handelt es sich um einen Denar des Kaisers Elagabal (220/221 n. Chr.), sechs noch nicht genau bestimmte Bronzemünzen des Gallischen Sonderreichs (um 270 n. Chr.), eine Bronzemünze von 335-341 n. Chr. sowie vier nicht näher bestimmbare Bronzemünzen (1.-4. Jahrhundert). Weiterhin wurden zehn neuzeitliche Buntmetallmünzen gefunden (2. Hälfte 17. Jahrhundert bis 1962).

19 Vor einer genaueren Bestimmung müssen diese Funde erst noch gereinigt bzw. restauriert werden.

20 Das Kapitell-Fragment ist noch 17,9 cm hoch und 35,9 cm breit erhalten. Der Abakus ist 8,3 cm hoch. Nach dem Profilschema „Plättchen, kleiner Wulst, Kehle, Wulst mit Rille, Plättchen, Kehle mit Rille“ gehört es zur Gruppe XII nach A. Paul (PAUL 1994: 172 f., 262 f.).

21 Freundlicher Hinweis von Gabrielle Kremer (Wien/Carnuntum).

LITERATUR

- BECK C. 1917. Genealogische Haus- und Familienbilder der Pfarrei Hemstal von 1700 bis 1917 nebst vorausgehenden geschichtlichen Notizen. Luxemburg: St. Paulus-Druckerei. 147 S.
- DÖVENER F. 2008. Neues zum römischen Vicus von Altrier. *Empreintes. Annuaire du Musée national d'histoire et d'art* 1, 59-64.
- DÖVENER F. 2010. Altrier revisited. Zum Nachleben einer römischen Siedlung. *Hémecht* 62, Heft 1, 5-30.
- ENGLING J. 1852. Das Römerlager zu Altrier. *Publications de la Société pour la Recherche et la Conservation des Monuments Historiques dans le Grand-Duché de Luxembourg* 8, 99-142.
- OELMANN F. 1914. Die Keramik des Kastells Niederbieber. *Materialien zur römisch-germanischen Keramik I*. Frankfurt am Main: Joseph Baer & Co. 80 S.
- PAUL A. 1994. Toskanische Kapitelle aus Trier und Umgebung. *Trierer Zeitschrift* 57, 147-273.
- PAULKE M. 2011. Archäologische Sondagen in Altrier. *Musée Info* Januar/Ferbruar/März. o. S.
- ZICKGRAF B., RIESE T., BUTHMANN N. 2012. Archäologisch-geophysikalische Prospektion in Altrier, Gemeinde Bech, am 03.02.2012. Archäologisches Gutachten. Marburg an der Lahn (unveröffentlicht), 13 S.



Restaurierungsarbeiten am römischen Tumulus von Bill

MATTHIAS PAULKE

Im Jahr 2012 führte das CNRA in Zusammenarbeit mit der Administration de la nature et des forêts und der Firma ArcheoConstructions am römischen Grabhügel von Bill, Gemeinde Boevange-sur-Attert, eine größere Restaurierungsmaßnahme durch.

Der am Fuße des Helperknapp gelegene Grabhügel wurde im Jahre 1854 erstmals durch Johann Engling kurz beschrieben (ENGLING 1854), blieb in den folgenden rund einhundert Jahren jedoch weitgehend unbeachtet. Der römische Tumulus liegt unweit zweier bekannter römischer Trümmerstellen, die als mögliche Standorte der Villa des oder der Verstobenen in Frage kommen.

Im Jahre 1969 kam es nach der Meldung eines besorgten Bürgers, wonach „Schwarzgräber in letzter Zeit den Zentraltrichter des Hügels vergrößert hatten [...]“ (THILL 1969: 319) zu einer Ausgrabung. Der Tumulus wurde im Sommer 1969 vollständig freigelegt und durch den Konservator des damaligen Staatsmuseums Gérard

Thill untersucht. Hierbei konnte der Aufbau des ursprünglich wohl bis zu sieben Meter hohen Grabdenkmals rekonstruiert werden. Der gesamte Hügel wurde durch eine Ringmauer aus Sandsteinblöcken mit einem äußeren Durchmesser von ca. 24 Metern eingefasst. Den Mauerabschluss bildete eine Lage halbwalzenförmiger Sandsteinblöcke von bis zu 1,45 Meter Länge, von denen drei fast vollständig erhaltene Exemplare in Versturzlage gefunden wurden. An der Süd-West-Seite des Hügels konnte das Fundament eines Altars freigelegt werden, welcher wohl zur Aufnahme der Aschenurnen diente. Bei zwei aneinander passenden Gesimssteinen, die in Versturzlage gefunden werden konnten, handelt es sich sicher um einen Teil des Altars. Die Publikation der Ausgrabung erfolgte bereits im gleichen Jahr (THILL 1969; WIGG 1993). Schon bald nach seiner Freilegung wurde der Hügel zu Beginn der 1970er Jahre rekonstruiert. Die Ringmauer wurde, dort wo die Quadersteinlagen Opfer des Steinraubes geworden waren, durch Gussbeton ergänzt. Die Schwalbenschwanz- und Stemmlöcher auf den Ober-



(Abb. 1) — Ausgrabungsarbeiten des Staatsmuseums im Jahre 1969
(MNHA, neg11162)

seiten der Quadersteine wurden, um Stauwasserbildungen zu verhindern, mit Zement verschlossen. Schließlich wurden die Lager- und Stoßfugen neu mit Zement verfugt. Der Altar wurde mit bei der Ausgrabung geborgenen Hausteinen bis zu einer Höhe von ca. 1,70 Meter rekonstruiert. Den Abschluss bildete eine einfache, nach unten konische zulaufende Betonplatte, welche das ursprünglich profilierte Gesims in einer reduzierten Formensprache andeuten sollte.

Eine im Winterhalbjahr 2011/2012 durchgeführte Inventur der „Archäologischen Stätten“ bescheinigte dem römischen Grabhügel von Bill einen schlechten Erhaltungs- und Pflegezustand.

Nach nunmehr vierzig Jahren wies das Mauerwerk des Tumulus, z. T. auch bedingt durch die Restaurierungsmaßnahmen der 1970er Jahre, erhebliche Bauschäden auf. Bei den seinerzeit verwendeten Reparaturmörteln handelte es sich durchweg um Mörtelmischungen mit dem rein hydraulischen Bindemittel Zement. Aufgrund seiner sehr schnellen Erhärtung, mangelnder Elastizität und viel zu hohen Festigkeit im Vergleich zu dem verwendeten Steinmaterial kam es an nahezu allen Quadersteinen zu starker Erosion im Kontaktbereich mit dem modernen Reparaturmörtel. Ähnlich verhielt es sich mit dem Fugenmörtel des Altars. Die konisch zulaufende Betonplatte als Bekrönung des Altars war seinerzeit dem Umstand geschuldet,



(Abb. 2) — Gravierende Bauschäden am Altar und dem Altargesims im Sommer 2012
(CNRA)

(Abb. 3) — Einpassen des neuen Altargesimses aus Luxemburger Sandstein



dass die Rekonstruktion „nichts“ kosten durfte. Einzig die in Gussbeton ausgeführte Ergänzung der Ringmauer hatte die vergangenen vierzig Jahre nahezu schadlos überstanden.

In einem ersten Schritt wurde ab dem Sommer 2012 in Zusammenarbeit mit dem zuständigen Förster der Bewuchs zurückgeschnitten. Das Mauerwerk wurde von Flechten und Moosen befreit und die Schäden kartiert. In der Folge wurden die Zement-Reparaturmörtel aus dem 70er Jahren mechanisch entfernt. Zum Einsatz kam nun eine Trass-Kalk-Mörtelmischung, welche die gestiegenen konservatorischen Anforderungen an Druckfestigkeit und kapillare Eigenschaften erfüllte. Die Betonergänzung der Altarbekrönung wurde vollständig entfernt und durch, dem Original entsprechende, profilierte Gesimssteine aus Sandstein ersetzt. Der

einzig noch erhaltene römische Gesimsstein blieb am seinem ursprünglichen Platz erhalten. Die ebenfalls in den 1970er Jahren errichtete, überdachte Schautafel aus Holz wurde gereinigt und erhielt ein neues Dach. Die Forstverwaltung erklärte sich bereit, neue Bänke vor Ort aufzustellen und die Anlage regelmäßig von Bewuchs freizuhalten.¹ Mehr als vierzig Jahre, nach der Ausgrabung und mehr als 1800 Jahre seit seiner Errichtung erstrahlt der Tumulus von Bill wieder in neuem Glanz.

Mit der fortgesetzten Renovierung und dem Unterhalt der sichtbaren archäologischen Stätten Luxemburgs leistet das CNRA einen wichtigen Beitrag, die Geschichte des Landes erlebbar zu machen und es dem breiten Publikum zu ermöglichen, Einblick in die Arbeit der Bodendenkmalpflege zu gewinnen.

¹ Dem zuständigen Revierförster (Triage Boevange), Herrn Claude Besenius sei an dieser Stelle herzlich gedankt.



(Abb. 4) — Informationstafel
nach der Renovierung

BIBLIOGRAPHIE

ENGLING J. 1854. Die Römertumuli in dem Großherzogthum Luxemburg, PSH 9, 23-27.

THILL G. 1969. Römischer Grabhügel mit Ringmauer und eingebautem Altar. Hémecht 21, 317-332.

WIGG A. 1993. Grabhügel des 2. und 3. Jahrhunderts n. Chr. an Mittelrhein, Mosel und Saar, Trier 1993, 41ff., 131-132, Kat.-Nr. 2.



Der Friedhof von Grevenmacher – anthropologische Auswertung der menschlichen Skelettfunde

BERND TRAUTMANN

Das Großherzogtum Luxemburg bietet eine Fülle an archäologischen Fundstellen aus den verschiedensten Zeitperioden vom Paläolithikum bis zur Neuzeit, die auch eine zum Teil beträchtliche Anzahl menschlicher Überreste erbrachten. Die meisten davon können in das Hoch- und Spätmittelalter datiert werden (Weidig et al. 2011), doch wurde erst in den letzten Jahren verstärkt damit begonnen letztere auch anthropologisch aufzuarbeiten und die dadurch erzielten Ergebnisse in die Gesamtanalyse der einzelnen Fundstellen miteinzubeziehen. Mit der Auswertung der menschlichen Skelettreste aus dem Friedhof von Grevenmacher liegt nun die bisher größte mittelalterliche Serie aus Luxemburg vor, die mit modernen anthropologischen Methoden untersucht wurde.

In den Jahren 2003 bis 2005 wurden unter der Leitung von Christiane Bis-Worch (CNRA, Luxemburg) mehrere archäologische Ausgrabungen in der Stadt Grevenmacher durchgeführt. Ziel dieser Grabungen war es mehr über die strukturelle Entwicklung und Funktion der

Stadt in Erfahrung zu bringen. Im Bereich des sogenannten Baxerasgarten stießen die Ausgräber auf die Fundamente einer dreischiffigen Kirche in deren östlichen Bereich sich ein Friedhofsareal mit zahlreichen Gräbern anschloss. Auch innerhalb der Kirche konnten einige Bestattungsplätze aufgedeckt werden, die zum einen bereits ausgeräumt waren, zum anderen aber noch menschliche Skelettreste enthielten. Die Belegungszeit des Friedhofes lässt sich vom 13. bis zum beginnenden 15. Jahrhundert sicher datieren. Einige Bestattungen reichen sogar sehr wahrscheinlich bis ins 8. Jahrhundert zurück (Bis-Worch 2005, 2010).

Die anthropologische Auswertung der menschlichen Überreste wurde im Rahmen einer Dissertation am Institut für Naturwissenschaftliche Archäologie der Universität Tübingen durchgeführt. Ziel der Studie war dabei die Rekonstruktion der Lebensbedingungen der mittelalterlichen Population mit Hauptaugenmerk auf der physischen Belastung der Individuen und des allgemeinen Gesundheitszustandes. Das Fun-

dament der Untersuchungen bilden dabei eine umfassende Alters- und Geschlechtsbestimmung und darauf aufbauende paläodemographische Untersuchungen. Diese schließen Fragen ein wie die nach der Repräsentativität der Totengemeinschaft, der Sterbewahrscheinlichkeit und Lebenserwartung bestimmter Altersklassen sowie der Bestimmung von Mortalitätsrate, Abhängigkeitsindex und Wachstumsrate der Bevölkerung und erlauben außerdem eine Rekonstruktion der Populationsgröße. Des Weiteren wurden insgesamt 145 verschiedene Messstrecken am Schädel und postkranialen Skelett aufgenommen. Dadurch war es möglich den Sexualdimorphismus zwischen den Geschlechtern herauszuarbeiten sowie die durchschnittlichen Körperhöhen zu bestimmen. Die Aufnahme von 31 anatomischen Varianten am Schädel und postkranialen Skelett diente zur Untersuchung der inneren Homogenität der Skelettserie sowie zur Rekonstruktion möglicher verwandtschaftlicher Beziehungen zwischen einzelnen Individuen. Der Nachweis von physischer Aktivität sowie die Beurteilung des Gesundheitszustandes der Individuen, tragen in besonderer Weise dazu bei die Lebensweise einer Bevölkerung nachzuvollziehen. Durch Vergleiche mit anderen anthropologischen Serien aus Luxemburg sowie die Einbeziehung europäischer Entwicklungstrends konnten die Ergebnisse der Grevenmacher Serie schließlich in einen größeren geographischen Kontext eingebettet werden.

MINDESTINDIVIDUENZAHL, REPRÄSENTATIONS- UND ERHALTUNGSGRAD

Die Tatsache, dass auf einem relativ kleinen Areal im Laufe der Zeit sehr viele Individuen bestattet wurden, führte oft zu Mehrfachbelegungen von Gräbern oder zur sekundären Verräumung von Skeletten. Viele Individuen wurden daher nicht mehr in ihrem ursprünglichen Zusammenhang aufgefunden, sondern als Knochenakkumulationen in größeren und kleineren Gruben. Dieser Umstand erschwerte die Rekonstruktion der Zahl der Bestatteten. Anhand der Überreste konnte so lediglich abgeschätzt werden, dass zwischen 945 und 1591 Individuen auf dem Friedhof ihre letzte Ruhe fanden. Viele dieser Bestatteten können heute lediglich noch durch vereinzelte Knochen belegt werden. Bei 371 Individuen war der Repräsentationsgrad des Skeletts jedoch so hoch, dass diese für weitergehende Analysen herangezogen werden konnten. Als Repräsentativität wird hierbei die Anzahl der vorgefundenen Knochen pro Skelett bezeichnet (Trautmann 2012). Skelette der Erwachsenen sind im Durchschnitt zu 49,5% repräsentiert, bei den Nicht-Erwachsenen liegen hingegen durchschnittlich nur 39,6% der Knochen pro Skelett vor. Die Knochenhaltung bezieht sich im Allgemeinen auf die Intensität der Zerstörung durch externe Einflüsse des umgebenden Sediments sowie den Grad der Fragmentierung. 92,6% des Knochenmaterials der erwachsenen Individuen ist in einem ausgezeichneten Zustand, der hier als hart bezeichnet wird. 6,6% sind noch als solide anzusprechen und lediglich 0,8% fallen in die Kategorie fragil. Bei den Kindern und Jugendlichen wurden sogar 94,6% der vorhandenen Knochen als hart kategorisiert. Die restlichen 5,4% weisen einen soliden Erhaltungszustand auf. Die Knochen der Nicht-Erwachsenen sind also insgesamt geringer repräsentiert aber in einem gleich guten Erhaltungszustand wie die Knochen der Erwachsenen.

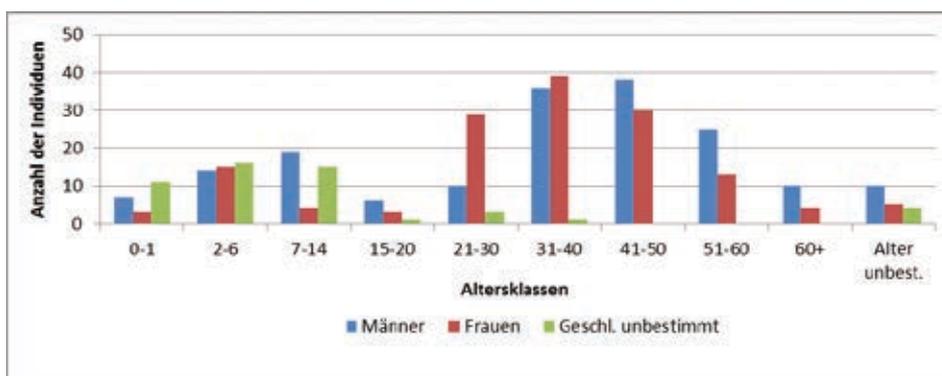
ALTERS- UND GESCHLECHTSVERTEILUNG

Die Alters- und Geschlechtsbestimmung der Individuen erfolgte nach etablierten makroskopischen und metrischen Methoden.¹

Von den 371 Individuen, die in die Studie einfließen, waren 257 älter als 21 Jahre, bei 114 handelt es sich um Kinder und Jugendliche im Alter zwischen 0 und 20 Jahren, was einem Anteil von 30,7% an der Bevölkerung entspricht (*Abb. 1*).

Bei den Erwachsenen konnten 129 Individuen als männlich, 120 als weiblich identifiziert werden. Acht Individuen mussten geschlechtsunbestimmt bleiben. Die Geschlechtsbestimmung bei den Kindern und Kleinkindern ist, im Gegensatz zu den Erwachsenen, aufgrund der oft noch unzureichend ausgebildeten Geschlechtsmerkmale nur eingeschränkt möglich. Daher auch der hohe Anteil an geschlechtsunbestimmten Individuen.

Hohe Sterblichkeitsraten zeigen vor allem Säuglinge und Kleinkinder im Alter von 1-6 Jahren. Dafür sind zuallererst Geburtskomplikationen sowie Infektionen in Verbindung mit dem Geburtsvorgang verantwortlich. Eine weitere kritische Phase stellt das Abstillalter im zweiten bis dritten Lebensjahr dar. Auch hier wirken Infektionskrankheiten oft letal aufgrund eines geschwächten Immunsystems durch die Umstellung von Muttermilch auf feste Nahrung. Mit höherem Alter sinkt die Sterblichkeitsrate, die bei den juvenilen Individuen (15-20 Jahre) insgesamt am niedrigsten ist. Bei den Kindern und Jugendlichen konnten 62,3% der Individuen geschlechtsbestimmt werden. Die Anzahl der Jungen ist dabei mit 46 fast doppelt so hoch wie die der Mädchen mit 25 Individuen. 43 Individuen mussten geschlechtsunbestimmt bleiben. Die erhöhte Zahl der Jungen gegenüber jene der Mädchen in einzelnen Altersklassen ist ein Phänomen das bereits auf anderen (prä-)



(*Abb. 1*) — Alters- und Geschlechtsverteilung der 371 untersuchten Individuen

¹ Altersbestimmung bei den Erwachsenen anhand des Schemas zum Schädelnahtverschluss nach Vallois (1937) in Hermann et al. (1990), Begutachtung der *Facies symphysialis des Os pubis* nach Brooks und Suchey (1990), Untersuchung der Rippenenden nach Isçan und Loth (1986). Das Alter der Kinder und Jugendlichen wurde vor allem anhand des Zahndurchbruchs nach Ubelacker (1979) und AlQahatani et al. (2010) sowie mit Hilfe von Langknochenmaßen nach Kósa (1978), Stloukal und Hanáková (1978), Scheuer und Black (2000) sowie Schaefer et al. (2009) bestimmt. Bei den Jugendlichen wurde außerdem der Verwachsungsgrad der Epiphysen nach Gerhardt (1985), Scheuer und Black (2000) sowie Schaefer et al. (2009) zur Altersbestimmung herangezogen. Die Einteilung erfolgte in Altersklassen nach Martin (1957). Geschlechtsbestimmung der Erwachsenen nach Fehrembach et al. (1979), Hermann et al. (1990), Rösing et al. (2005), Murail et al. (2005). Beurteilung der Kleinkinder und Kinder nach Schutkowski (1987, 1993), Molleson und Cruse (1998), Loth und Henneberg (2001) sowie Cardoso und Saunders (2008)

historischen Friedhöfen beobachtet wurde (Lassen et al. 2000). Über die Gründe wird in der Fachwelt vielfach diskutiert. Im Falle von Grevenmacher ist diese Diskrepanz vor allem in der Altersklasse Infans II (7-14 Jahre) ausgeprägt. Einige Autoren verweisen hier auf die beginnende Eingliederung der Kinder in den alltäglichen Arbeitsprozess und die damit erhöhten Risiken für Infektionen und Unfälle vor allem bei Jungen durch die körperlich oft schwere Arbeit mit Tieren, auf dem Feld oder in Werkstätten (Ulrich-Bochsler 1997, Orme 2000, Sahar 1991). Die durchschnittliche Lebenserwartung bei der Geburt betrug 30,4 Jahre. Wenn die Kindheit soweit überstanden wurde, lebten Männer im Durchschnitt weitere 23,6 Jahre, Frauen dagegen nur 18,3 Jahre. Harte körperliche Arbeit in Verbindung mit einem erhöhten Risiko durch Schwangerschaft und Geburt führte zu einer erhöhten Sterblichkeit bei Frauen vor allem im Zeitraum zwischen 20 und 40 Jahren. In den folgenden Altersstufen kehrt sich dieser Trend jedoch um und die Anzahl der gestorbenen Männer übersteigt die der Frauen. Diese Relationen sind durchaus typisch für vorindustrielle Populationen. Insgesamt weist die Bevölkerung mit einem Maskulinitätsindex von 107,5 einen leichten Männerüberschuss auf, wobei allgemein eine ausgeglichene Anzahl der Geschlechter als Grundlage einer stabilen Population angesehen wird (Grupe et al. 2005). Der Vergleich von Maßen und Indices zwischen den Männern und Frauen zeigt einen insgesamt großen Geschlechtsdimorphismus innerhalb der Population. Die teilweise hohe Standardabweichung bei einigen Maßen weist zudem auf eine große morphologische Variation innerhalb der Bevölkerung hin. Die durchschnittliche Körperhöhe betrug bei den Männern 166,2cm, Frauen waren dagegen mit 156,2cm im Schnitt um ganze 10cm kleiner (nach Pearson 1899). Mit diesen Werten liegen die Grevenmacher im europäischen Durchschnitt für das Mittelalter.

REKONSTRUKTION DER LEBENSBEDINGUNGEN

Die Lebensbedingungen einer Bevölkerung hängen von einer Vielzahl von Umweltfaktoren ab. Die wichtigste stellt hierbei die geographische Lage des Siedlungsgebietes mit seinen eigenen klimatischen Bedingungen dar, die wiederum direkten Einfluss auf die Nahrungssituation der jeweiligen Population hat. Die Sicherung des täglichen Nahrungs- und Frischwasserbedarfs war die Hauptaufgabe der Bewohner ländlicher Siedlungen, in der fast alle Mitglieder in der Landwirtschaft tätig waren. Die Bauern mussten dabei nicht nur ihre eigenen Familien ernähren, sondern zusätzlich Abgaben an den Adel oder die Kirche leisten, die meist im Besitz des bewirtschafteten Landes waren (Goetz 2002, Schubert 2006). Im Falle von Grevenmacher gingen diese Abgaben in der Frühzeit der Ortschaft zunächst zum Kloster St. Maximien als auch zum Erzbischof in Trier, ab der Mitte des 12. Jahrhunderts dann an die Grafen von Luxembourg, die wiederum Grevenmacher 1252 die Stadtrechte verliehen (Bis-Worch 2010).

Das alltägliche Leben der Grevenmacher Bevölkerung war geprägt durch harte körperliche Arbeit. 75 % der Bewohner zeigen mittlere bis starke Veränderungen an Sehnen- und Muskelansatzstellen die auf eine starke körperliche Belastung hindeuten. Erhöhte Raten von Arthrose und Arthritis an den großen Gelenken sowie Veränderungen im Bereich der Wirbelsäule wie ein erhöhtes Auftreten von degenerativen Erscheinungen an den Wirbelkörpern (*Spondylarthrosis deformans*), entzündliche Erkrankungen der Wirbelgelenke (Spondylarthritis) und Verlagerungen von Bandscheibengewebe in den Wirbelkörper (Schmorlsche Knötchen) unterstützen diese Annahme. Um den Grad der physischen Aktivität innerhalb der Grevenmacher Bevölkerung näher zu untersuchen wurden unter anderem die sogenannten Enthesien eingehender analysiert. Dabei handelt es sich um bestimmte Ansatzstellen von Sehnen und

Bändern an den oberen und unteren Extremitäten. Eine erhöhte physische Belastung dieser Bänder führt zu Veränderungen der Ansatzflächen an den Knochen (Villotte 2006, 2010). Hieraus lässt sich zu einem gewissen Grad die Intensität der körperlichen Aktivität rekonstruieren. Innerhalb der Grevenmacher Bevölkerung sind ausgeprägte Veränderungen der Enthesien bei beiden Geschlechtern zu erkennen. Vor allem im Bereich der Schultern und Oberarme weisen diese Ansatzstellen teilweise intensive Belastungszeichen auf, was auf eine starke Beanspruchung wie etwa das Heben schwerer Lasten mit gebeugten Armen oder ähnlichen Aktivitäten hinweist (Havelková et al. 2011). Bei den unteren Extremitäten wurden vor allem diejenigen Muskelgruppen stärker belastet, die für die Fortbewegung von Belang sind. Insgesamt weisen die Männer stärkere Veränderungen auf als die Frauen, die Verteilung der Belastungsmuster über das Skelett ist jedoch bei beiden Geschlechtern ähnlich. Dies deckt sich auch mit Untersuchungen zur Arbeitsteilung zwischen den Geschlechtern innerhalb mittelalterlicher Bevölkerungen. Einige Autoren verweisen in diesem Zusammenhang darauf, dass vor allem in der Landwirtschaft sehr viele Arbeiten von beiden Geschlechtern ausgeübt wurden, und es somit keine ausgeprägte Arbeitsteilung gab. Dies galt sowohl für die Arbeiten rund um den Hof, als auch im Besonderen in der Feldarbeit, wobei im Falle von Grevenmacher die Arbeit in den Weinbergen ausdrücklich miteingeschlossen ist (Pauly 2011, Dinzelbacher 2010, Goetz 2000, Rösener 1987). Des Weiteren sind im Skelettmaterial zahlreiche Anzeichen diverser Krankheiten festzustellen. So deuten mehrere Symptome auf Störungen des Stoffwechsels hin. Diese finden vor allem Ausdruck in porösen Veränderungen im Bereich der knöchernen Augenhöhle, der sog. *Cribr orbitalia*. Insgesamt zeigen 9,7 % der Erwachsenen diese Läsionen, die oft in Verbindung mit Mangelernährung gebracht werden. Besonders der Mangel an Vitamin C und D aber auch eine

unzureichende Eisenzufuhr kann zu solchen Ausprägungen führen (Roberts u. Manchester 2007). Vier Individuen weisen Besonderheiten im Bereich der unteren Extremitäten auf. Die Oberschenkelknochen sind in anteriorer und medialer Richtung stark gebogen, posterior führte eine verstärkte Knochenneubildung zu einer Verdickung der *Linea aspera*. Eine mögliche Ursache für diese Veränderungen ist eine Störung des Knochenstoffwechsels (Osteomalazie) oder verheilte Rachitis im Kindesalter. Ein Mangel an Vitamin D, das für den Einbau von Kalzium und Phosphor benötigt wird, hemmt dabei die Mineralisation von Knorpel- und Knorpelgewebe. Während der Wachstumsphase kann dies zu einer Erweichung und Verformung der tragenden Knochen der unteren Extremitäten führen (Aufderheide u. Rodriguez-Martin 1998, Ortner 2003).

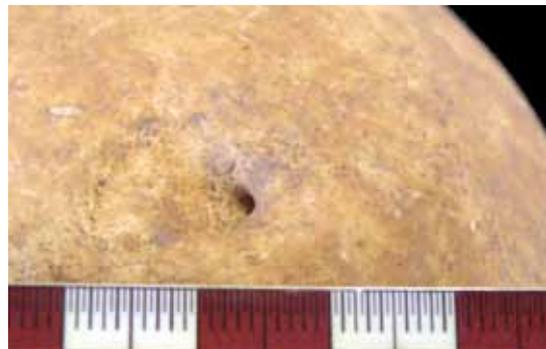
Angeborene Fehlbildungen treten ebenfalls in verschiedensten Ausprägungen auf und werden meist durch genetische Defekte ausgelöst. Innerhalb der Grevenmacher Bevölkerung sind die meisten dieser Fehlbildungen im Bereich der Wirbelsäule zu finden. So sind bei fünf Individuen die Wirbelbögen verschiedener Wirbel nicht geschlossen. In vier Fällen sind im Bereich der Halswirbelsäule, einmal beim fünften Lendenwirbel die Wirbelbögen nicht vollständig verwachsen. Sehr häufig sind auch am Kreuzbein die dorsalen Wirbelelemente noch offen. Die meisten dieser unverschlossenen Wirbelbögen besitzen jedoch keinerlei Krankheitswert und bleiben für die Betroffenen ohne weitere gesundheitliche Folgen. Weitere kongenitale Auffälligkeiten zeigen sich in Form von zusätzlichen Sakralwirbeln, von unvollständigen Verschmelzungen im Bereich der Schulterblätter (*Ossa acromalia*) sowie in Form eines Spalts im Bereich zwischen dem oberen und unteren Gelenkfortsatz meist des fünften Lendenwirbels (Spondylolysis).



(Abb. 2) — Fraktur des linken Femurschaftes einer 25-30 jährigen Frau (ID 108; 295/92)

Traumatische Verletzungen sind innerhalb der Bevölkerung eher wenig verbreitet. Lediglich 5,2% der Individuen weisen Läsionen auf, die durch äußere Einwirkungen verursacht wurden. Es handelt sich hierbei hauptsächlich um Knochenbrüche im Bereich der Ober- sowie Unterarme und der Schlüsselbeine. Des Weiteren treten vereinzelt Frakturen der Rippen und im Bereich der Oberschenkel auf. Bei zwei Individuen dürfte eine Quetschung im Unterarmbereich den Auslöser für die Frakturen darstellen. Als Ursache dieser Verletzungen sind diverse Unfallereignisse anzunehmen. Alle diese Traumata zeigen Heilungsspuren, keines führte also unmittelbar zum Tod des Individuums. Viele der Frakturen wurden jedoch unzureichend reponiert wodurch der Heilungsprozess negativ beeinflusst wurde. Dies äußert sich vor allem

durch die Bildung eines dicken Knochenkallus um die Bruchzone und Fehlstellungen der jeweiligen Knochen, die schlussendlich zu teilweise erheblichen Bewegungseinschränkungen führten (Abb. 2). An den Schädelresten zweier Individuen lassen sich Einwirkungen möglicher interpersoneller Gewalt nachweisen. Bei einem männlichen Individuum im Alter zwischen 40-50 Jahren, befindet sich auf dem rechten Stirnbein eine punktförmige, stumpfe Läsion die die *Tabula externa* sowie die Diploe durchstoßen hat. Kleine Fragmente der *Tabula interna* wurden dabei in den Schädel gedrückt. An der Schädelinnenseite verheilte die Wunde ohne Anzeichen von weiteren Komplikationen. Am äußeren Schädel ist die Perforation in den Knochen noch sichtbar (Abb. 3). Als Ursache der Verletzung kann ein Schlag mit einer spitzen Waffe wie einer Hellebarde oder ein Pfeilschuss angenommen werden. Eine weitere Verletzung, die möglicherweise durch einen gewaltsamen Übergriff verursacht wurde, ist ein Schnitt auf dem linken Stirnbein eines ebenfalls 40-50 jährigen Mannes. Die Wunde ist 4,9cm lang, ca. 1 mm weit und schneidet in die *Tabula externa* ein. Auch an dieser Wunde sind deutliche Heilungsspuren sichtbar.



(Abb. 3) — Schädelverletzung eines 40-50 jährigen Mannes (KL24)

Ein ebenfalls sehr wichtiger Faktor bei der Beurteilung des Gesundheitszustandes einer Bevölkerung ist die Untersuchung der Zähne. Hierdurch lassen sich Aussagen zur Ernährung,

physischem Stress, der Mundhygiene aber auch zu soziokulturellem Verhalten und Subsistenz treffen. Erkrankungen des Zahn- und Zahnhalteapparates sind innerhalb der Grevenmacher Bevölkerung weit verbreitet. Die Zahnkaries ist dabei einer der häufigsten Befunde. Zur Abschätzung ihrer Verbreitung innerhalb einer Bevölkerung werden im Allgemeinen zwei Kennzahlen angegeben. Die sogenannte Kariesfrequenz (Anzahl der betroffenen Individuen/Anzahl der untersuchten Individuen) zeigt, dass 75,9% der Gesamtbevölkerung an kariösen Läsionen litten, wobei die Männer mit 77,2% eine etwas höhere Rate aufweisen als die Frauen mit 74,7%. Die Kariesintensität (Anzahl der befallenen Zähne/Anzahl der untersuchten Zähne) ist mit 20,6% ebenfalls hoch, wobei hier die Frauen mit 21,4% stärker betroffen sind als die Männer mit 19,9%. Karies deutet dabei auf eine kohlehydrat- und proteinreiche Nahrung hin, wie z.B. Getreide, das zu Brei und Brot verarbeitet wurde. Aber auch Hülsenfrüchte wie Bohnen, Linsen und Erbsen sowie Kohl und Rüben, und auch diverse Milchprodukte dürften hierfür in Frage kommen.

Ein weiteres Merkmal ist die Attrition der Zähne. Dieses Phänomen ist strenggenommen keine Erkrankung, sondern der Verlust von Zahnhartsubstanz durch den direkten Kontakt mit anderen Zähnen oder durch das Kauen von abrasiven Lebensmitteln, hervorgerufen z.B. durch beim Mahlvorgang ins Mahlgut gelangte Gesteinskörner (Roberts u. Manchester 2007). Dieser Abnutzung sind die Zähne bereits direkt nach dem Durchbruch unterworfen. Insgesamt ist die Attrition innerhalb der Bevölkerung relativ hoch. Beide Geschlechter zeigen ein ähnliches Bild in ihren Abnutzungsmustern. Die ersten Backenzähne beider Kiefer sowie die Schneidezähne besonders im Oberkiefer weisen die höchsten Abschliffraten auf. Dies ist vor allem durch den frühen Durchbruch dieser Zähne bedingt, die dadurch mit am längsten in Gebrauch sind. Es ist also anzunehmen, dass

mangelnde Mundhygiene in Verbindung mit abrasiver Nahrung zu den erhöhten Karies- und Abrasionsraten der Grevenmacher führten.

Die große Anzahl an Skelettresten von 114 Kindern und Jugendlichen sowie die insgesamt gute Knochenerhaltung erlaubte erstmals eine umfassende Untersuchung dieser Populationsgruppe, die so für Luxemburg bisher nicht möglich war. Anhand von anthropometrischen Daten wurden detaillierte Studien zu Wachstums- und Entwicklungsvorgängen vorgenommen. Ausführliche pathologische Untersuchungen geben auch hier ein umfassendes Bild des Gesundheitszustandes. Insgesamt sind die diagnostizierten Krankheiten bei den nicht-erwachsenen Individuen ähnlich denen der Erwachsenen. So finden sich unspezifische Stressmarker wie *Cribra orbitalia* (17,5%) und Defekte im Zahnschmelz (Schmelzhypoplasien) (12,9%) sowie Hinweise auf Infektionskrankheiten wie Läsionen im Bereich des inneren Schädeldaches (7,9%) und entzündliche Veränderungen der Knochenhaut (5,2%). Angeborene Fehlbildungen oder traumatische Verletzungen treten zwar ebenfalls auf, sind jedoch weit weniger zahlreich. Erhöhte Raten von Karies und Zahnabrieb sind aber bereits bei den Kindern zu finden (Abb. 4).



(Abb. 4) — Starker Kariesdefekt und Zahnsteinbildung bei einem 15-20-jährigen Jugendlichen (SA20; 772/291b)

ZUSAMMENFASSUNG

Die Untersuchung der menschlichen Überreste aus dem Friedhof von Grevenmacher erbrachte eine Vielzahl an anthropologischen Daten, mit deren Hilfe die Lebensbedingungen der mittelalterlichen Bevölkerung rekonstruiert werden konnte. Insgesamt zeigen die 371 untersuchten Individuen eine eher geringe Krankheitsbelastung. Die Bandbreite der diagnostizierten Krankheitsbilder ist zwar relativ groß und reicht von Infektionskrankheiten und Stoffwechselstörungen bis hin zu angeborenen Fehlbildungen und neoplastischen Veränderungen, doch weist keine dieser Krankheiten überdurchschnittlich hohe Raten innerhalb der Bevölkerung auf. Die ebenso geringe Anzahl an traumatischen Verletzungen kann meist auf Unfallgeschehen zurückgeführt werden, bei lediglich zwei Fällen könnte auch interpersonelle Gewalt eine Rolle gespielt haben. Zeichen von Mangelernährung und damit verbundene Infektionskrankheiten sind zwar vorhanden, die Werte sind aber im Vergleich zu anderen mittelalterlichen Serien auch hier insgesamt sehr niedrig. Es kann daher davon ausgegangen werden, dass die Ernährungslage der Grevenmacher im Allgemeinen gut war. Auf hohem Niveau sind lediglich die Anzeichen für physische Belastungen sowie die Kariesraten. Doch auch diese erscheinen im Vergleich mit anderen mittelalterlichen Bevölkerungen als eher durchschnittlich. Bei den Kindern ist die insgesamt niedrige Krankheitsbelastung im Vergleich mit anderen mittelalterlichen Serien auffällig (Jungklaus 2010), was als weiterer Hinweis auf insgesamt gute Lebensbedingungen gesehen werden kann. Es ist daher anzunehmen, dass der Grevenmacher Bevölkerung im Großen und Ganzen eine ausreichende Menge an Nahrungsmitteln über das Jahr hinweg zur Verfügung stand. Diese musste mit hartem körperlichem Einsatz und mit so gut wie keiner technischen Unterstützung erarbeitet werden. Einzelne Ereignisse von Mangel und Hunger sind aber sicherlich in

gewissen Zeiten nicht auszuschließen. Die sehr kohlenhydratreiche Nahrung führte in Verbindung mit mangelnder Mundhygiene zu den erhöhten Kariesraten. Die abrasiven Eigenschaften des Getreides und einiger hartfaseriger Gemüsesorten förderten den massiven Zahnbrieb. Welche Nahrung bevorzugt von den Grevenmachern konsumiert wurde und ob es hier Unterschiede zwischen verschiedenen gesellschaftlichen Schichten gab, soll die ausstehende Auswertung stabiler Isotope zeigen, die jedoch zum Zeitpunkt der Drucklegung dieses Artikels noch nicht zur Verfügung stand.

Vergleiche mit den bereits anthropologisch aufgearbeiteten Serien aus den Klöstern St. Esprit (Rehbach & Bis-Worch 2006, Rehbach 2008) und Neumünster (d'Hollosy & De Meulemeester 1999) sowie aus den Friedhöfen von Givenich (Rehbach et al. 2009, Weidig et al. 2009) und Fentingen (Rehbach et al. 2005, Nothwang & Rehbach 2006), die der Grevenmacher Serie zeitlich sehr nahe sind, erbrachten leider nur ungenügende Ergebnisse, wofür in erster Linie uneinheitliche Bearbeitungsmethoden verantwortlich sind.

Ein Vergleich mit anderen Serien im Zusammenhang mit einer möglichen Gegenüberstellung von Land- und Stadtbevölkerung ist zudem insofern problematisch, als es sich bei Grevenmacher um eine zunächst ländliche Siedlung handelt, welche 1255 zur Stadt erhoben wird. Damit vereint sie potentiell beide Bevölkerungsgruppen. Dass sie ihren eher ländlichen Charakter zunächst eher beibehält, bezeugen sowohl die anthropologischen Untersuchungen als auch die Tatsache, dass in den Stadtfreirheiten von 1252 noch Ausschließlich von abgabepflichtigen Naturprodukten (aus dem Weinbau) die Rede ist. Inwiefern sich die historische Ansiedlung von Händlern und Kaufleuten und eine einhergehende Diversifizierung der Bevöl-

kerungsstruktur nach Erhalt der Stadtrechte im anthropologischen Fundgut niedergeschlagen hat, kann erst nach Abschluss der Isotopenanalysen beantwortet werden. In der Tat hoffen wir anhand dieser Analysen auch die Frage zu klären, ob die innerhalb der Kirche gelegenen Gräber sich von den Gräbern des äußeren Friedhofareals unterscheiden lassen.

Demungeachtet ist mit der umfassenden anthropologischen Bearbeitung des menschlichen Knochenmaterials von Grevenmacher die Basis für weitere Untersuchungen gelegt, die zukünftig helfen werden das Bild des mittelalterlichen Luxemburg abseits der rein materiellen Funde zu vervollständigen.

LITERATUR

- ALQAHTANI S.J., HECTOR M.P., LIVERSIDGE H.M., 2010. The London Atlas of Human Tooth Development and Eruption. *American Journal of Physical Anthropology*, 142, 481-490.
- BIS-WORCH C., 2005. Grevenmacher - die Ausgrabungen im Bereich des Baxerasgartens und neue Erkenntnisse zur baulichen Entwicklung der Stadt. *Mémoire scientifique* (unpubliziert).
- BIS-WORCH C., 2010. Zur Stadtentwicklung Grevenmachers. In: Dewilde M., Ervynck A., Becuwe F., (eds.) 2010. *Cenulae recens factae. Een huldeboek voor John De Meulemeester. Jaarboek Abdijmuseum 'Ten Duinen 1138', Novi Monasterii*, 10, 57-74.
- BROOKS S., SUCHEY J.M., 1990. Skeletal age determination based on the os pubis: A comparison of the Acsádi-Nemeskéri and Suchey-Brooks methods. *Human Evolution* 5, 3, 277-238.
- CARDOSO H.F.V., SAUNDERS S.R., 2008. Two arch criteria of the ilium for sex determination of immature skeletal remains: A test of their accuracy and an assessment of intra- and inter-observer error. *Forensic Science International*, 178, 24-29.
- D'HOLLOSY M., DE MEULEMEESTER J., 1999. Le cimetière de Saint-Jean et l'étude des squelettes. In: Baray L., (ed.) 1999. *Le Passé recomposé, Archéologie urbaine à Luxembourg, Catalogue d'exposition du Musée National d'Histoire et d'Art, Luxembourg, Musée National d'Histoire et d'Art*, 149-153.
- DINZELBACHER P., 2010. *Lebenswelt des Mittelalters 1000-1500*. Wissenschaftlicher Verlag Bachman, Badenweiler.
- FEREMBACH D., SCHWIDETZKY I., STLOUKAL M., 1979. Empfehlungen für die Alters- und Geschlechtsdiagnose am Skelett. *Homo*, 30, 2, 1-25.
- GERHARDT K., 1985. *Anatomie für Ausgräber und Sammler. Materialhefte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg* 3, Theiss, Stuttgart.
- GRUPE G., CHRISTIANSEN K., SCHRODER I., WITTEW-BAKOFEN U., 2005. *Anthropologie. Ein einführendes Lehrbuch*. Springer, Berlin.
- GOETZ H.-W., 2002. *Leben im Mittelalter vom 7. bis zum 13. Jahrhundert*. Verlag C.H. Beck, München.
- HAVELKOVÁ P., VILLOTTE S., VELEMÍNSKÝ P., POLÁ EK L., DOBÍŠKOVÁ M., 2011. Enthesopathies and Activity Patterns in the Early Medieval Great Moravian Population: Evidence of Division of Labour. *International Journal of Osteoarchaeology*, 21, 4, 487-504.
- HERRMANN B., GRUPE G., HUMMEL S., PIEPENBRINK H., SCHUTKOWSKI H., 1990. *Prähistorische Anthropologie. Leitfaden der Feld- und Labormethoden*. Springer, Berlin.
- IŞCAN M.Y., LOTH S.R., 1986. Estimation of Age and Determination of Sex from the Sternal Rib. In: Reichs K.J., (ed.) 1986. *Forensic Osteology. Advances in the Identification of Human Remains*. Springfield.

-
- JUNGCLAUS B., 2010. Die Krankheitsbelastung der mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Kinderpopulation von Tasdorf (Lkr. Märkisch-Oderland). Dissertation Freie Universität Berlin.
http://www.diss.fu-berlin.de/diss/receive/FUDISS_thesis_000000021015
- KÓSA F., 1978. Identifikation des Feten durch Skelettuntersuchungen. In: Hunger H.; Leopold D., 1978. Identifikation. Barth, Leipzig.
- LASSEN C., HUMMEL S., HERRMANN B. 2000. Molecular sex identification of stillborn and neonate individuals („Traufkinder“) from the burial site Aegerten. *Anthropologischer Anzeiger*, 58, 1, 1-8.
- LOTH S.R., HENNBERG M., 2001. Sexually dimorphic mandibular morphology in the first few years of life. *American Journal of Physical Anthropology*, 115, 179-186.
- MARTIN R., 1957. *Lehrbuch der Anthropologie*. Stuttgart.
- MOLLESON T., CRUSE K., 1998. Some sexually dimorphic features of the human juvenile skull and their value in sex determination in immature skeletal remains. *Journal of Archaeological Science*, 25, 719-728.
- MURAIL P., BRUZEK J., HOUËT F., CUNHA E., 2005. DSP: A tool for probabilistic sex diagnosis using worldwide variability in hip-bone measures. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 17, 3-4, 167-176.
- NOTHWANG U., REHBACH N.-J., 2006. Abschlussbericht zur anthropologischen Untersuchung der Skelette aus der Kirchengrabung Fentingen. 2. Auflage. ADFG Nothwang u. Partner, Frankfurt/Main.
- ORME N., 2001. *Medieval Children*. Yale University Press, London.
- PAULY M., 2011. *Geschichte Luxemburgs*. Verlag C.H. Beck, München.
- PEARSON K., 1899. On the reconstruction of the stature of prehistoric races. *Mathematical contributions to the theory of evolution* 5. *Philosophical transactions of the Royal Society of London A* 192, 169-244.
- REHBACH N.-J., 2008. Abschlussbericht zur anthropologischen Untersuchung der Gräberserie aus dem ehemaligen Kloster St. Esprit/Luxemburg. ADFG Nothwang u. Partner, Frankfurt/Main.
- REHBACH N.-J., BIS-WORCH C. 2006. Das Kloster St. Esprit in Luxemburg und seine Toten. *Beiträge zur Archäozoologie und prähistorischen Anthropologie*, V, 110-117.
- REHBACH N.-J., NOTHWANG U., FLOHR S., 2005. Die menschlichen Skelettfunde aus Fentingen – ein Vorbericht. *Bulletin d'Information du Musée National d'Histoire et d'Art, Luxembourg*, 18, 70-72.
- REHBACH N.-J., NOTHWANG U., WEIDIG I., SINDERRMANN A., 2009. Abschlussbericht zur anthropologischen Untersuchung einer Givenicher Skelettserie aus dem 8.-15. Jahrhundert. 3. korrigierte Auflage. ADFG Nothwang u. Partner, Frankfurt/Main.

-
- ROBERTS C., MACNHESTER K., 2007. *The Archaeology of Disease*. Cornell University Press, Ithaca, New York.
- RÖSENER M., 1987. *Bauern im Mittelalter*. C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Nördlingen.
- RÖSING F.W., GRAW M., MARRÉ B., RITZ-TIMME S., ROTHSCHILD M.A., RÖTZSCHER K., SCHMELING A., SCHRÖDER I., GESERICK G., 2005. Arbeitsgemeinschaft für Forensische Altersdiagnostik der Deutschen Gesellschaft für Rechtsmedizin. Empfehlungen für die forensische Geschlechts- und Altersdiagnose am Skelett. *Rechtsmedizin*, 15, 32-38.
- SHAHAR S., 1991. *Kindheit im Mittelalter*. Artemis & Winkler, München.
- SCHAEFER M., BLACK S., SCHEUER L., 2009. *Juvenile Osteology. A Laboratory and Field Manual*. Elsevier, London.
- SCHEUER L., BLACK S., 2000. *Developmental Juvenile Osteology*. Elsevier, London.
- SCHUTKOWSKI H., 1987. Sex determination of fetal and neonate skeletons by means of discriminant analysis. *International Journal of Anthropology*, 2, 347-352.
- SCHUTKOWSKI H., 1993. Sex determination of infant and juvenile skeletons: I. Morphognostic features. *American Journal of Physical Anthropology*, 90, 199-205.
- STLOUKAL M., HANÁKOVÁ, H. 1978. Die Länge der Längsknochen altslawischer Bevölkerungen unter besonderer Berücksichtigung von Wachstumsfragen. *Homo*, 29, 53-69.
- SCHUBERT E., 2006. *Essen und Trinken im Mittelalter*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- TRAUTMANN M., 2012. Die schnurkeramischen Bestattungen von Lauda-Königshofen. Steinzeitliche Hirtennomaden im Taubertal? *Fundberichte aus Baden Württemberg*, 32/1, 265-476.
- UBELAKER D.H., 1979. *Human Skeletal Remains: Excavation, Analysis and Interpretation*. Smithsonian Institute Press, Washington D.C.
- ULRICH-BOCHSLER S., 1997. *Anthropologische Befunde zur Stellung von Frau und Kind in Mittelalter und Neuzeit*. Berner Lehrmittel- und Medienverlag, Bern.
- VALLOIS H.V., 1937. La durée de la vie chez l'homme fossile. *L'anthropologie*, 47, 499-532.
- WEIDIG I., SINDERMANN A., REHBACH N.-J., NOTHWANG U., 2009. A medieval skeletal series from Givenich (Luxembourg) and its pathologies. *Beiträge zur Archäozoologie und prähistorischen Anthropologie*, VIII, 165-169.

WEIDIG I., BIS-WORCH C., REHBACH N.-J., NOTHWANG U., SINDERMAN A., KRIER J., LE BRUN-RICALES F., METZLER J., 2011. Luxembourg. In: Márquez-Grant N., Fibinger L., 2011. The Routledge Handbook of Archaeological Human Remains and Legislation. An international guide to laws and practice in the excavation and treatment of archaeological human remains. Routledge, Taylor and Francis Group, London.

Diese Projekt wurde gefördert vom Fonds National de la Recherche Luxembourg



Baumgraffiti: Der Zweite Weltkrieg in unseren Wäldern

ESTHER BREITHOFF

Eine *Arborglyphe* oder *Baumgraffito* ist eine von Menschenhand entstandene Einritzung oder Eingravierung von Namen, Daten, Zeichen, Bildern und sogar ganzen Nachrichten in die Rinde eines lebenden Baumes. Während des Zweiten Weltkrieges entstanden zahlreiche Baumgraffiti mit militärischem Hintergrund hauptsächlich, aber nicht ausschließlich, im Raum Hoesdorfer Plateau und Ettelbrück. Da die Einritzungen mit dem Baum über die Jahre gewachsen sind, kann man sich sicher sein, dass die Baumgraffiti tatsächlich aus der Zeit des Zweiten Weltkrieges stammen. Vor allem amerikanische G.I.s und deutsche Soldaten haben sich in den Bäumen unseres Landes verewigt, indem sie mit Messer und Bajonett entweder ihre eigenen Namen, Initialen, Divisionsabzeichen, Herzen, die Buchstaben "USA", amerikanische Bundesstaaten, Karikaturen, Hakenkreuze oder sogar den Namen Hitlers selbst in Baumrinden einritzten. Aber auch luxemburgische Zivilpersonen haben ihre Gedanken und Ansichten auf den Bäumen unserer Wälder hinterlassen. Da die Meinungs-

freiheit in den Kriegsjahren stark eingeschränkt war, versuchten die Menschen ihre Gefühle auf anderen Wegen auszudrücken. In der Dichte und Anonymität des Waldes wurden die Bäume so zu stillen Protestzeugen. Graffiti ziviler Herkunft sind daher oftmals klare Ausrufe gegen das Naziregime, wie ein Baum mit der Inschrift "Nazis Raus" im Lucherett, Kirchberg deutlich macht. Sie sind aber auch eine Art Liebeserklärung an die "Heemecht" und ein Ausdruck nationaler Identität. Einritzungen wie "Trei Letzeburger bleiw" können daher als "acte de résistance" gegen das Naziregime verstanden werden.

Mögliche Gründe, warum Soldaten Arborglyphen herstellten, gibt es viele. Zahlreiche Soldaten verbrachten lange Wochen im Wald ohne zu kämpfen. Zum Zeitvertreib wurden die Bäume und das Bajonett daher oft zum Ersatz für Papier und Stift. Nach welchen Kriterien wählten die Männer jedoch die Bäume aus, die dann – oft mit viel Mühe und Sorgfalt – beschriftet worden sind? Aus rein praktischen Gründen muss die Baumart eine grosse Rolle in der Auswahl



(Fig. 1) — Baum mit Inschrift "1940/10 MAI/1944/HITLER" und Hakenkreuz, Cruchten – „Schleedberg“ (© Esther Breithoff).



(Fig. 2) — Baum mit Inschrift "NAZIS RAUS", Luxemburg-Kirchberg – „Lucherett“ (© Jean-Michel Muller, ANF).

gespielt haben. Glatte Rinden erleichterten die Arbeit und erlaubten ein deutlicheres Resultat. So ist es sicher kein Zufall, dass der Großteil der beschrifteten Bäume bei uns im Land Buchen sind. Vielleicht steht der auserwählte Baum aber auch an einem Platz von spezieller Bedeutung für jene Soldaten, die dort ihre Graffiti einritzten? Markierte er den letzten Ort, an dem der Mann verweilte, bevor er in den Kampf und damit seinem unbestimmten Schicksal entgegen zog? So verwandelten besonders Arborglyphen die aus Namen oder Initialen bestehenden Bäume in Monumente, die denen gedenken, deren Namen ihre Rinde trägt, sei das nun der Name

des "Künstlers" selbst oder der eines gefallenen Kameraden, einer geliebten Ehefrau oder eines weit entfernten Heimatdorfes. Ob die Soldaten diese Arborglyphen schufen, um sich die Zeit zu vertreiben, wenn sie tagelang auf Einsatz warten mussten, oder um einfach die Aussage zu machen 'Ich war hier! Mich gab es!', bleibt also bis dato unklar.

Sicher ist jedoch, dass diese Baumgraffiti nationales Kriegs- und Kulturerbe sind. Genau wie die Panzer, Uniformen und militärische Abzeichen stellen diese lebenden Bäume letztendlich auch historische und vor allem sehr persönliche



(Fig. 3) — Baum mit Inschrift „TREI LETZBURGER BLEIWT“, Junglinster - „Bélebësch“ (© Jean-Michel Muller, ANF).

Schätze aus dieser Zeit dar, die wie auch alle anderen historischen und archäologischen Funde dokumentiert und geschützt werden müssen. Hunderte, wenn nicht gar tausende von Büchern beschreiben bis ins letzte Detail oft Infanterieregimenter, Schusswaffen und strategisches Vorgehen der Armeen. Aber nicht selten sind es die kleinen, vielleicht oft bedeutungslos erscheinenden Dinge, wie ein Name, Datum oder die Botschaft "USA" eingeritzt in einen Ettelbrücker Baum, welche uns die Soldaten, die einst mit ihren Maschinengewehren in den verschneiten Luxemburger Wäldern stationiert waren, ein bisschen näher bringen. Wie die Menschen selbst, die sie einst herstellten, sind Arborglyphen vergängliche Zeitzeugen. Viele der Inschriften sind heute unleserlich oder verwittert. Zahlreiche Bäume sind krank und es ist nur eine Frage der Zeit, bis sie gefällt werden müssen und ihre Nachricht und Bedeutung für immer verloren gehen. Darüber hinaus besteht die Gefahr, dass sie aus forstwirtschaftlichen Gründen, durch Waldbrand, Parasitenbefall oder einfach nur Vandalismus zerstört werden. 2012 initiierte die Luxemburger Archäologin Esther Breithoff von der Universität Bristol in Großbritannien, in Zusammenarbeit mit der Natur und Forstverwaltung Luxemburgs und dem Musée National d'Histoire Militaire in Diekirch, das Projekt „Zweete Weltkrieg an eise Bëscher“. Ziel des Unterfangens ist es, mit Hilfe der Luxemburger Bevölkerung möglichst viele Arborglyphen militärischer und ziviler Herkunft aus dem Zweiten Weltkrieg zu lokalisieren, zu dokumentieren und zu interpretieren, bevor diese stillen Zeitzeugen für immer verschwunden sein werden.



(Fig. 4) — Baum mit Inschrift "USA" und dem Keystone Divisionsabzeichen, Bissen -, „Biischtert“ (© Jean-Michel Muller, ANF).



(Fig. 1) — Exemple d'uniforme des officiers à cheval du régiment des Dragons de Mexico (armée espagnole de Nouvelle-Espagne) dont Guillermo Dupaix était le Capitaine à la fin du XVIII^e siècle. (Aquarelle d'après Gómez Ruiz et Alonso Juanola, 1992).

Guillaume Joseph Dupaix (1746-1818) *alias* Guillermo Dupaix :

un Luxembourgeois méconnu aux origines
de l'archéologie précolombienne et mexicaine.

FONI LE BRUN-RICAENS,
LEONARDO LÓPEZ LUJÁN,
MARIE-FRANCE FAUVET-BERTHELOT,
ELODIE RICHARD

*en hommage à
Jacques LE BRUN (1943-2014)*

Parmi les premières descriptions du patrimoine archéologique de Méso-Amérique figurent les recherches effectuées à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle par un militaire d'origine luxembourgeoise qui a fait carrière au sein du régiment des Dragons¹ de l'armée espagnole (*fig. 1*): le capitaine Guillermo Dupaix (1746-1818).

Après avoir servi en Europe et s'être rendu dans divers pays du pourtour méditerranéen, le capitaine Dupaix vivra ses 27 dernières années en « Nouvelle-Espagne », colonie du nouveau monde sous domination hispanique² où il mourra à Mexico à l'âge de 72 ans. Il y réalise plusieurs remarquables inventaires (*fig. 3*) de monuments antiques et de vestiges archéologiques. Ses investigations s'avèrent pionnières

pour les cultures amérindiennes qui sont encore fort méconnues. Il est, en effet, initiateur en 1794 d'un premier inventaire d'anciens monuments et pierres sculptées de la ville de Mexico (Dupaix & Polanco 1794; López Luján 2011). Puis, alors qu'il est à la retraite depuis 1801, il se voit confier en octobre 1804, par mandat du vice-roi d'Espagne José de Iturrigaray (1742-1815), la direction de trois expéditions royales d'antiquités (*la Real Expedición Anticuaria*). Guillermo Dupaix est alors âgé de 58 ans. Ces expéditions seront successivement organisées entre 1805 et 1809, dans le but de repérer et de documenter les sculptures et monuments antiques dans toute la Nouvelle-Espagne. Pour réaliser ces missions, le capitaine Dupaix est accompagné entre autres du dessinateur Don José Luciano Castañeda (1774-1834), de l'écrivain Don Juan

1 *regimiento de dragones de Almenza* (affectation militaire en Espagne) puis *regimiento de dragones de Mexico* (affectation militaire en Nouvelle-Espagne).

2 Après s'être révolté contre l'occupation française de Joseph Bonaparte qui a succédé aux Espagnols dans les années 1810 et après avoir mené de nombreux mouvements et actions indépendantistes, le Mexique deviendra indépendant en 1821. Ce n'est qu'en 1836 que l'indépendance du Mexique sera reconnue par l'Espagne.



(Fig. 2) — Le roi Charles IV d'Espagne (1748-1819), par Étienne-Charles Le Guay, miniature sur ivoire.

Castillo, sergent des Dragons à la retraite et de deux soldats du régiment des Dragons.

Les résultats de ces expéditions, après avoir fait l'objet de rapports écrits remis en trois exemplaires au roi Charles IV d'Espagne (1748-1819) (fig. 2), seront publiés en Europe dans différentes versions, à savoir en anglais: *Antiquities of Mexico* édité à Londres en 1831 par Lord Kingsborough avec des dessins d'Agostino Aglio, en français: *Antiquités mexicaines* imprimé à Paris en 1834 par l'Abbé Jean-Marie Baradère (fig. 4), et en espagnol: *Expediciones acerca de los antiguos monumentos de la Nueva España: 1805-1808*, publié à Madrid en 1969 par José Alcina Franch.

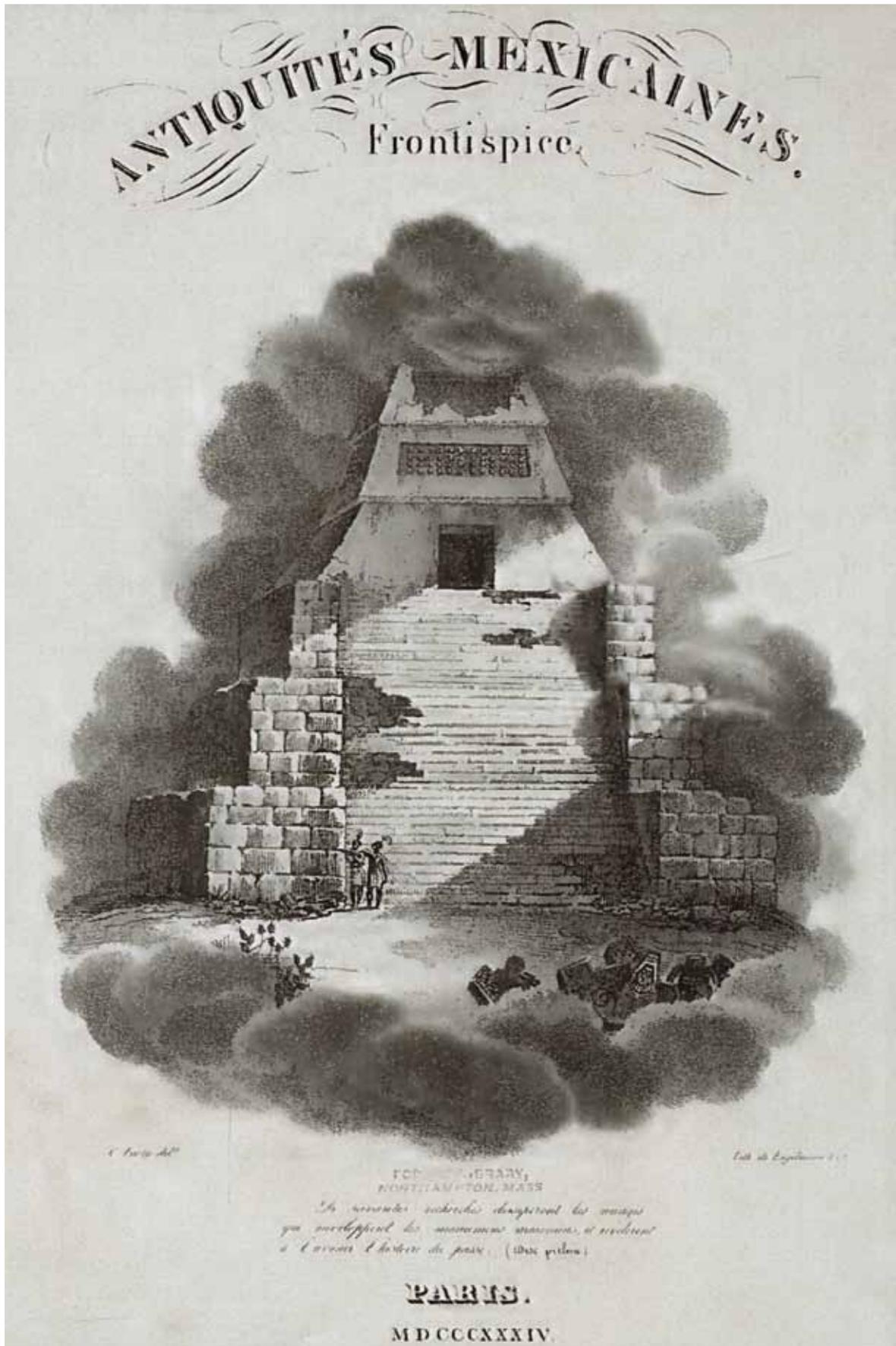
Débutées à la fin du XVIII^e siècle, les investigations menées sous la conduite du capitaine Guillermo Dupaix constituent un des premiers



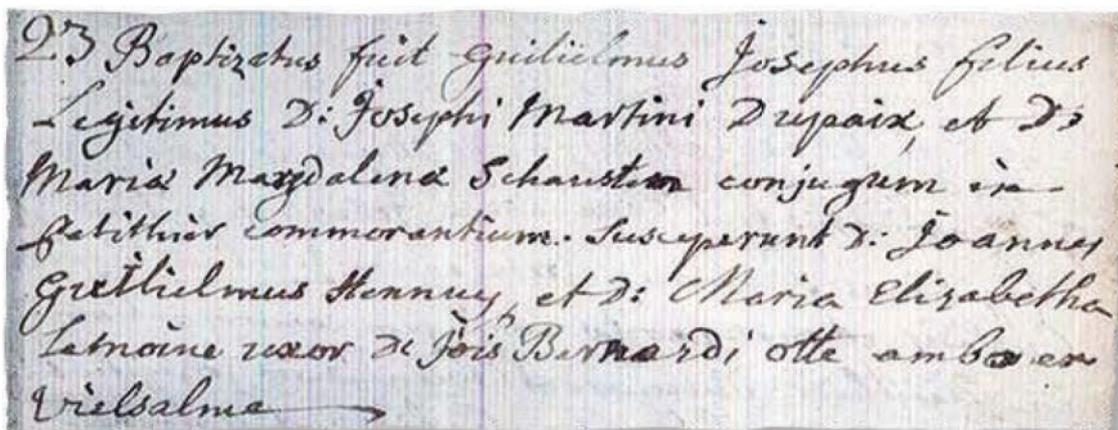
(Fig. 3) — Couverture du recueil explicatif établi par G. Dupaix et J. M. Polanco en 1794 (Archives de la Bibliothèque Nationale d'Anthropologie et d'Histoire (BNAH) du Mexique). Reproduction M. A. Garcia, BNAH.

témoignages de la prise de conscience de l'intérêt et de la valeur du patrimoine archéologique précolombien. Ces travaux de relevés accompagnés d'illustrations ont contribué à assurer les racines identitaires de la jeune nation mexicaine. Le pays adoptera dès le 16 novembre 1827 une loi sur le patrimoine archéologique, un des premiers textes juridiques en la matière à l'échelle du globe.

Or, bien que Guillermo Dupaix soit mentionné de longue date dans les premiers écrits spécialisés connus des érudits, il demeure que les origines de ce militaire de carrière dans l'armée des rois successifs Charles III et Charles IV d'Espagne, s'avèrent imprécises. Dans la littérature, il n'est pas rare de le voir figurer tour à tour comme Autrichien, Austro-hongrois, ou encore Flamand d'éducation française, alors qu'il est en réalité d'origine luxembourgeoise.



(Fig. 4) — Page de frontispice figurant dans *Antiquités Mexicaines* (Baradère, 1834).



(Fig. 5) — Acte de Naissance de Guilielmus Josephus Dupaix né le 22 janvier 1746 à Vielsalm dans le Duché de Luxembourg (Registres de l'Etat civil (avant 1795), registres des baptêmes de la Paroisse St-Gengoux, Vielsalm, Archives de l'Etat à St Hubert, Belgique). Cliché Thierry Scholtes, AESTH.

1 - QUI EST GUILLERMO DUPAIX ? GUILIELMUS JOSEPHUS DUPAIX ET SA FAMILLE

Les registres paroissiaux de la commune de Vielsalm conservés aux Archives de l'Etat à Saint-Hubert³ mentionnent le baptême de *Guilielmus Josephus Dupaix* né le 22 janvier 1746 à Vielsalm (province de Luxembourg)⁴. Il ne fut déclaré que le lendemain de sa naissance en raison du décès de sa mère en le mettant au monde (fig. 5). Il est le quatrième et dernier enfant de Joseph Martin Dupaix et de Marie Madeleine Schauستن⁵.

Natif de Fleurus (ancien comté de Namur des Pays-Bas autrichiens⁶) où il est né en 1672 (archives de Mons, B), son père, Joseph Martin Du-

paix (famille « D'Oupeye » au XVI^e siècle), était établi près de Vielsalm au lieu-dit « Poteau » à « Petithier »⁷, sur l'ancienne route allant vers Stavelot où il était officier (seigneurial) et receveur des droits d'entrée et de sortie (AESTH; Bourguignon 1967). Ce bourg figure sur la planchette 216 B de la carte du Comte Joseph Jean François de Ferraris (1726-1814) établie en 1777⁸. De son mariage avec Marie Madeleine Schauستن, Joseph Martin Dupaix eut également trois autres enfants tous baptisés à Vielsalm, à savoir deux garçons: Jean François, né le 7 mai 1740 et Joseph François, né le 16 juillet 1741, ainsi qu'une fille: Marie Catherine, née le 25 mars 1743.

Après le décès de son épouse, Joseph Martin Dupaix se remarie l'année suivante le 11 février

3 Arrondissements de Marche-en-Famenne et de Neufchâteau.

4 Sur le plan administratif, l'agglomération de Vielsalm est située sur le territoire de l'actuelle province de Luxembourg belge qui à la naissance de Guillaume Dupaix était au sein du Duché de Luxembourg alors sous la domination de Marie-Thérèse d'Autriche jusqu'en 1795. Après la révolution française, cette région est annexée et deviendra sous l'occupation française le Département des Forêts. Après diverses vicissitudes géopolitiques, la zone francophone du Grand-Duché de Luxembourg sera rattachée à la Belgique et constituera la province de Luxembourg (belge), marquant la séparation et l'indépendance en 1839 (1^{er} traité de Londres) de la zone germanophone désormais qualifiée de Grand-Duché de Luxembourg.

5 Maria Magdalena Schauستن (parfois écrit SchauSTEIM, Schous, Schousse ou encore Dechouse) (in litteris, Scholtes 2014; UTBLAC, Rollo 37, G369).

6 Actuelle province du Hainaut en Belgique.

7 De nos jours, orthographié Petit-Thier.

8 Accessible en ligne à l'adresse : <http://www.ngi.be/FR/FR1-4-2-3.shtm> > collections > cartes et plans > Ferraris

1747 avec Marie-Isabelle Meurice, fille de Louis Meurice, notaire à Vielsalm. La famille Dupaix déménage ensuite vers le sud pour occuper un autre siège de bureau des droits d'entrée sis à Frisange (actuel Grand-Duché de Luxembourg). De cette nouvelle union naquirent Pierre Dupaix (1764-1837) et Pierre Joseph Dupaix (1774-?). Dans les registres républicains⁹ des actes de naissance et de mariage de la commune de Frisange, il est mentionné en 1797 (alors An V de la République) un Maître des Postes aux chevaux¹⁰ domicilié à Frisange du nom de Pierre Dupaix (1764-1837) qui s'est marié en 1795 à Frisange avec Jeanne(tte) Pétronille De Grouta(e)rs. De leur union naquirent trois enfants, deux fils Charles Philippe Dupaix (1797-1852) et François Valentin (1800-1800) qui décéda à l'âge de six mois, et une fille Madeleine Dupaix (1804-?). Les registres républicains indiquent que Pierre Joseph Dupaix (1774-?), laboureur à Frisange, et son épouse Elisabeth Le Roydan sont devenus les parents le 16 février 1798 (An VI de la République) d'une fille dénommée Catherine Dupaix (1798-?).

Charles-Philippe Dupaix (1797-1852), marchand de bois, marié à Marie Louise Émilie Plassiart¹¹ (1802-1876), fut le bourgmestre de la commune de Frisange du 28 août 1836 au 25 mars 1852, ainsi que conseiller provincial de 1836 à 1839, puis député en 1848 à l'Assemblée constituante du Grand-Duché de Luxembourg. Ils auront deux enfants: Marie Louise Octavie Dupaix¹² (1829-1880) et Pierre Ernest Dupaix (1831-1905). Ce dernier deviendra clerc de notaire à Dalheim, chez son beau-frère Majerus, et constituera une prestigieuse collection archéologique issue notamment des découvertes effectuées sur le vicus gallo-romain de Ricciacus, sis à Dalheim (Grand-Duché de Luxembourg) suite aux

explorations archéologiques qu'il entreprendra entre 1863 et 1865 (entre autres Goedert 1987; Krier 1998, 2010 et 2011; Metzler et Zimmer 1978; Thill 1977; van Werveke 1899). Près de 4000 objets mis au jour sur ce site et dans les environs seront acquis en 1899 par le Musée d'Histoire de Luxembourg, alors que deux statues en bronze, Jupiter et Minerve, provenant de Dalheim avaient été achetées par le Musée du Louvre en 1888 (Reinach 1897; voir aussi note 3 in Thill 1970).

De part et d'autre de l'Atlantique, entre ancien et nouveau monde, Ernest Dupaix et son grand-oncle Guillermo Dupaix apparaissent à trois générations d'intervalle comme des précurseurs de l'archéologie.

2 - GUILLAUME DUPAIX ET L'ANCIEN MONDE: UN MILITAIRE AU SERVICE DE LA COUR D'ESPAGNE PASSIONNÉ D'ANTIQUITÉS

Vers le milieu des années 1760, Guillaume Dupaix alors âgé de près de 20 ans quitte le foyer paternel luxembourgeois établi à Frisange. Sa mère étant décédée en le mettant au monde et son père s'étant remarié, Guillaume a peut-être moins d'attaches familiales et part en Espagne où il est engagé le 8 juin 1767 dans la « *Compania flamenca de Guardias de corps del Rey* » (UTBLAC, Rollo 30, G245) à l'âge de 21 ans auprès de Charles III d'Espagne (1716-1788).

Le 8 juillet 1784, il accède au grade de *Teniente* (Lieutenant) dans le régiment des Dragons d'Almanza (*fig. 6*), alors âgé de 38 ans. Suite à son incorporation dans l'armée espagnole, il participe à des périples en Italie, Grèce et Egypte et visite à ces occasions des sites et monuments

⁹ consignés par le jeune Département des Forêts suite à l'annexion française.

¹⁰ (*Postarum Magister*, Posthalter).

¹¹ sa sœur Françoise Virginie Plassiart (1806-1885) sera l'épouse de Nicolas Schalbar (1810-1885) de Frisange.

¹² mariée en 1846 à Louis Jacques Majérus (1815-?), notaire à Dalheim (Kayser *et alii*, 2014).



(Fig. 6) — Exemple d'uniforme des officiers à cheval du régiment des Dragons d'Almanza (armée espagnole) dans lequel Guillermo Dupaix a servi comme Lieutenant (gravure aquarellée d'après Gómez Ruiz et Alonso Juanola, 1997).

antiques, ainsi que des cabinets de curiosités. Guillermo Dupaix obtient ensuite le grade de Capitaine le 19 juin 1790 à l'âge de 44 ans.

3 - GUILLERMO DUPAIX ET LE NOUVEAU MONDE : UN PRÉCURSEUR DE L'ARCHÉOLOGIE MEXICAINE

Promu *Capitán*, il s'embarque pour la Nouvelle-Espagne et débarque à Veracruz le 4 février 1791. « Il s'inscrit au régiment des Dragons de Mexico où il fait une carrière assez terne sans jamais aller au feu » (Estrada 1994: 191). « Comme il pouvait s'y attendre, devant la médiocrité de ses actions, on lui signifie en 1796 qu'il ne sera pas promu au grade de Lieutenant-Colonel (*Teniente Coronel*), ni, comme il y aspirait, à celui de Gouverneur (*Gobernador*) de l'île et du fort (« Presidio ») de la cité del Carmen dans l'Etat de Campeche (péninsule de Yucatán, Mexique) » (traduit d'après López Luján et Pérez 2013: 79). Guillermo Dupaix part en retraite à 55 ans, en 1801. Il demeure dans la ville de Mexico où il préparera l'organisation de ses trois expéditions de 1805 à 1809, ainsi que la rédaction et l'exploitation des données post-explorations. Il meurt à Mexico au cours du second semestre de l'année 1818, à l'âge de 72 ans (López Luján et Pérez 2013). Son lieu de sépulture est à ce jour inconnu.

4 - DUPAIX, UN PIONNIER DE L'ARCHÉOLOGIE PRÉCOLOMBIENNE

La remarquable documentation iconographique accompagnée de descriptions textuelles réunie par Dupaix et Castañeda constitue un patrimoine exceptionnel d'envergure mondiale. Il s'avère que ces archives comptent parmi les premiers documents scientifiques de l'histoire de l'archéologie. Consignées avec méthode, ces recherches pionnières serviront d'exemple pour l'essor de l'archéologie de terrain à partir du mi-

lieu du XIX^e siècle à l'heure où nombre de pays revendiquent leurs identité et légitimité basées souvent sur des anciennes traces d'occupations autochtones.

Les vestiges antiques de Mexico (*fig. 7 et 8*) et de Palenque (*fig. 9 et 10*), entre autres, doivent beaucoup à l'application et au vif intérêt de la mission Dupaix-Castañeda. Par ailleurs, une partie des monuments mobiliers inventoriés seront rapatriés à Mexico après le décès de G. Dupaix. Hasard de l'Histoire, après diverses péripéties, la plupart de ces vestiges antiques se retrouveront en France, essentiellement aujourd'hui au Musée du quai Branly à Paris, après avoir été conservés au Musée du Louvre et au Musée de l'Homme (voir annexe 1).

L'œuvre et la personnalité de G. Dupaix seront présentées dans le cadre de la future exposition (automne 2015) préparée par le Musée national d'histoire naturelle de Luxembourg intitulée « Les explorateurs luxembourgeois en Amérique latine ».

Annexe 1 :

La Real Expedición Anticuaria en Nouvelle-Espagne
et la collection archéologique constituée par Guillaume Dupaix

(EXTRAIT ET COMPLÉMENTS D'APRÈS
M.-F. FAUVET-BERTHELOT, L. LÓPEZ LUJÁN ET S. GUIMARÃES 2007)

Annexe 1

LA REAL EXPEDICIÓN ANTICUARIA

Trois cahiers manuscrits et cent quarante dessins, dont certains représentent des pièces acquises dans l'ancienne collection Latour Allard du Louvre, composent l'héritage patrimonial laissé par Guillermo Dupaix et José Castañeda dans un contexte politique tourmenté, marqué par les derniers jours de la colonie de Nouvelle-Espagne et la naissance de la nation mexicaine en 1821.

L'objectif de cette « expédition royale d'antiquités », qui se déroula entre 1805 et 1809, était de recueillir pour la couronne espagnole une documentation sur les antiquités de la Nouvelle-Espagne, afin de mieux connaître le passé de

cette colonie et d'en apprécier les réalisations artistiques. Dès 1803, Ciriaco González Carvajal, naturaliste membre d'honneur de l'Académie royale de San Carlos, écrivait :

« Il existe plein de monuments qui n'intéressent personne et qui seraient bien utiles pour l'histoire du pays : » et de préciser au vice-roi José de Iturrigaray (1742-1815) « [...] J'ai entendu parler d'un Capitaine de Dragons Don J. Dupée (*sic*) de nationalité flamande, qui sans aucune aide et fort de son caractère curieux, passant outre de nombreuses difficultés et dangers a fait d'utiles découvertes dans ce domaine [...] » (AGN, *Historia*, vol. 116.)



(Fig. 7) — D'après un dessin de J. L. Castañeda, gravure de A. Aglio figurant dans *Antiquities of Mexico* (Kingsborough, 1831).



(Fig. 8) — Quetzalcóatl-serpent. Basalte, culture Aztèque (XIV-XVI^e siècle). Sculpture recensée par le capitaine Dupaix. Collection Latour Allard (MQB 71.1887.155.19). Extrait de Fauvet-Berthelot *et alii*, 2007. Cliché Daniel Ponsart © Musée du quai Branly.



(Fig. 9) — Gravure de H. Vanderburch d'après un dessin de J. L. Castañeda. Temple maya de Palenque (palais du roi Pakal) relevé lors de la troisième expédition royale dirigée par le capitaine Dupaix (Baradère, 1834 : planche XII).



(Fig. 10) — Vue du palais de Palenque (Mexique). Cliché Arianne Boileau, Université de Floride.

Guillermo Dupaix est donc l'homme qu'il faut pour diriger cette expédition. Esprit curieux et ouvert, il a voyagé et découvert les antiquités grecques et romaines, connaît l'art égyptien et apprécie l'art du Mexique ancien. Il s'indigne souvent de la façon dont on parle en Europe des civilisations anciennes de ce pays, notamment Alexander von Humboldt, si influent alors, qui ne voit là que des populations « semi-barbares ». Dupaix accepte le mandat royal (*real comisión*) le 4 octobre 1804 (*ibid.*: 195), demandant au vice-roi Iturrigaray :

« Un Dessinateur d'objets et de plans, pour lequel je propose Don Josef Castañeda, qui fut pensionnaire de l'Académie Royale de San Carlos de la Nouvelle-Espagne [...], ainsi que Don Juan Castillo, Sergent de Dragons à la retraite comme Écrivain. Il demande également deux soldats des Dragons, sûrs, pour disposer d'une aide lors de son voyage dans des régions difficiles. » (AGN, *Historia*, vol. 116).

Avec ses quatre aides, Guillermo Dupaix a pour mission de repérer dans toute la Nouvelle-Espagne les sculptures et monuments anciens pour en faire la description et le dessin en les laissant sur place. Il doit fournir les résultats de ses travaux en trois exemplaires, comme l'exige la couronne espagnole pour tout document officiel qui lui est remis.

La *Real Expedición Anticuaría* se déroule en trois campagnes, explorant une grande partie du pays. Entre chaque campagne doit être réalisé à Mexico un important travail de cabinet, où Castañeda met au propre ses dessins et ceux de Dupaix et où les descriptions des monuments sont élaborées d'après les brouillons de Dupaix. La première campagne dure cinq mois, du 5 janvier au 9 mai 1805, et parcourt les États de Puebla, Veracruz et Morelos; un rapport en trois

exemplaires en sera donné au vice-roi le 17 janvier 1806. Plus longue, la deuxième campagne dure 14 mois, du 24 février 1806 au mois d'avril 1807, et visite le bassin de Mexico, le Morelos et, dans l'Etat d'Oaxaca, les villes anciennes de Monte Albán Zaachila et Mitla. La troisième et dernière campagne sera encore plus longue: dix-sept mois entre le 4 décembre 1807 et mai 1809. Parcourant Puebla, Oaxaca, Ciudad Real (aujourd'hui San Cristóbal de las Casas) et Palenque (*fig. 9*). Un original des documents des deuxième et troisième missions est donné au vice-roi Apodaca en janvier 1817, avec engagement de remettre ultérieurement les double et triple exemplaires demandés par l'administration de la couronne espagnole. Mais Dupaix meurt en juin 1818 avant de terminer cette lourde tâche. Cependant, grâce à son exécuteur testamentaire, Fausto d'Elhuyar, les résultats de l'expédition ne seront pas perdus.

D'ELHUYAR: CONSERVATION POST-MORTEM DU PATRIMOINE COLLECTÉ PAR G. DUPAIX

Homme de précaution, Guillermo Dupaix, gravement malade, a rédigé son testament avec son ami Fausto d'Elhuyar (1755-1833), directeur du Tribunal royal des mines¹³, qui va jouer un rôle important dans les faits ici rapportés. Guillermo Dupaix précise ce qu'il veut qu'on fasse de ses biens: « [...] qu'après ma mort, il fasse l'inventaire de mes biens: qu'il vende, qu'il échange et que le reste soit vendu en vente publique dans les meilleures conditions pour le meilleur profit [...] » (UTBLAC G369). Il donne un inventaire de ce que sont ces biens: des dessins personnels, quelques objets archéologiques et curiosités. Il veille à ce que soit bien distingué ce qui provient de ses expéditions: « [...] les curiosités correspondant aux Antiquités de ce Royaume qu'il a collectées lors de sa Mission,

¹³ et découvreur du wolfram.

ainsi que les Plans et descriptions qu'il en a faits et qui appartiennent au Gouvernement central » (*ibid.*) de ce qui lui appartient en propre¹⁴.

À la mort de Guillermo Dupaix en 1818, d'Elhuyar regroupe tout ce qui lui appartenait dans les locaux du *Real Seminario de Minas*¹⁵ – le Séminaire royal des mines :

« Depuis que cette personne est décédée, j'ai fait transporter ses papiers et curiosités dans une pièce aménagée du Real Seminario de Minas où ils sont conservés en toute sécurité. J'ai effectué le tri prévu et tout ce qui concerne les antiquités mentionnées est conservé là, jusqu'à ce que Votre Excellence décide de ce qu'il convient d'en faire¹⁶ [...] » (*ibid.*)

Il fait également achever les deuxième et troisième exemplaires des documents correspondant aux deux dernières campagnes de la *Real Expedición Anticuaria* :

« À mon avis, il faudra en premier lieu compléter les trois exemplaires de Dessins des deux Expéditions restés en suspens, avec leurs descriptions correspondantes afin que deux exemplaires en soient envoyés à la Cour et que le troisième reste à la capitale conservé avec soin et joint aux documents de la première Expédition. » (*ibid.*)

Et de recommander pour ce travail José Luciano Castañeda car « personne n'est plus recommandable que celui qui a participé aux trois Expé-

ditions réalisant les brouillons face aux objets eux-mêmes » (*ibid.*). D'Elhuyar donne donc leur forme finale aux travaux avec l'aide de Castañeda. Ces différents jeux de dessins sont remis au gouvernement de la colonie et au gouvernement espagnol. Certains serviront aux publications mentionnées plus haut¹⁷.

Mais l'activité d'Elhuyar ne s'arrête pas là ; en effet, en 1818 et 1819, appuyé par le vice-roi Juan Ruiz de Apodaca, comte de Venadito (1754-1835), il fait venir à la capitale, pour former une collection, une grande partie des pièces repérées et dessinées par Dupaix et Castañeda lors de la *Real Expedición Anticuaria*. À la lecture des archives américaines qui mentionnent le déplacement des pièces, on est frappé par l'organisation remarquable de cette opération d'envergure. Il est établi une liste précise des « antiquités américaines originales de taille moyenne reconnues par Don Guillermo Dupaix dans divers lieux de ce Royaume, et mentionnées dans les dessins et les descriptions de ces trois Expéditions » (UTBLAC G373) qui doivent être collectées. En se référant à la documentation établie lors de chaque campagne, on donne la description des objets, leur matériau, leurs dimensions, leur localisation précise. Le projet tente de récupérer – quelquefois en vain – 72 pièces depuis 20 lieux différents : 15 repérées pendant la première campagne, 55 pendant la deuxième et deux pendant la troisième. Il s'agit principalement de 69 sculptures en pierre, mais également d'un objet en céramique, d'un en bois et d'un en cuivre, parmi lesquels 27 figura-

14 Néanmoins, un nombre considérable d'objets mentionnés par Dupaix ne sont pas sur la liste : trop lourds ou faisant partie de monuments, ou peut-être aussi parce qu'ils ne plaisaient pas à d'Elhuyar.

15 C'est là que William Bullock (1824) vit ce matériel.

16 En voyant la liste des biens incluse dans le testament, on constate clairement que Dupaix n'a pas collecté les pièces inventoriées durant les trois expéditions, que ce soit pour le gouvernement espagnol ou lui-même. Son équipe réduite, comme le très mauvais état des chemins, lui ont certainement interdit de transporter des objets archéologiques durant ses voyages.

17 Aujourd'hui on conserve diverses copies des manuscrits et dessins de la *Real Expedición Anticuaria* qui ont été réalisées sur ordre du gouvernement colonial comme, plus tard, à la demande du gouvernement mexicain. Elles se trouvent au *Laboratorio de Antropología de la Universidad de Sevilla* (Dupaix 1969), au *Museo Naval* et à la *Biblioteca Nacional* de Madrid (Palop et Cerdá 1997), à l'*American Philosophical Society* de Philadelphia (Freeman 1962 : 537), à la *Biblioteca Nacional de Antropología e Historia* de la ville de Mexico (Dupaix 1969) et à la *Library of Congress* de Washington ; une copie de 1821 a été récemment vue sur le marché (Fauvet-Berthelot et alii 2007 : 109).

tions humaines, 18 d'animaux, huit de plantes, dix glyphes et neuf objets rituels¹⁸.

Le soutien du vice-roi permet de s'appuyer sur les autorités locales pour mener à bien l'opération. Le 14 décembre 1818, d'Elhuyar lui envoie cette liste pour que les objets soient collectés. Des recommandations précisent les modalités du prélèvement; si certains objets sont trop lourds ou les chemins trop mauvais, il est recommandé de faire enlever par un tailleur de pierre la partie non sculptée: «[...] en ce qui concerne le problème de leurs poids, je crois que la plupart du temps on pourra le régler en enlevant de la matière¹⁹, quand les pièces ne sont sculptées sur les côtés ou sur les faces, travail que pourra réaliser n'importe quel tailleur de pierres sur plusieurs d'entre elles» (*Ibid.*); et de continuer:

«Il est indiqué que certain de ces monuments sont intégrés dans les parois de maisons ou autres édifices d'où il faudra les enlever, en les remplaçant par d'autres pierres ou seulement de la maçonnerie, bien que ces réaménagements soient minimes et pourraient être faits par les propriétaires des constructions eux-mêmes, il conviendra que les subdélégués les persuadent de le faire, en leur montant que c'est pour l'honneur du royaume et de la Nation que se fait cette collecte, ce qui pourra en même temps vaincre la répugnance que certains d'entre eux peuvent avoir à se défaire de ces pièces.» (*Ibid.*)

Enfin, d'Elhuyar propose même de rapporter des pièces non mentionnées par Dupaix «et prie instamment les subdélégués de collecter et

envoyer des monuments qui ne sont pas inscrits dans l'inventaire» (*Ibid.*).

Les choses vont vite. En janvier 1819, des ordres sont transmis aux intendants de Mexico, Puebla, Veracruz et Oaxaca, et au gouverneur de Ciudad Real de Chiapa. L'intendant de Veracruz demande qui va payer le transport, celui de Puebla informe que le monolithe de *Huauhquechula* est trop lourd et qu'il ne peut pas être allégé pour être «plein de gravures»²⁰, tandis que le gouverneur de Chiapa affirme que l'une des pièces demandées a été volée. La question de savoir si certains objets doivent être envoyés en Espagne est également posée. Il est répondu immédiatement que les finances royales paieront pour le transport depuis Veracruz, que le monument de *Huauhquechula* restera sur place et qu'en ce qui concerne l'Espagne c'est une erreur, toutes les antiquités doivent aller à Mexico (UTBLAC G245, G373).

L'ÉTONNANTE ACQUISITION DE LATOUR ALLARD

Dès lors qu'elles sont à Mexico, l'histoire de ces pièces va comporter de nombreuses zones d'ombre et ce d'autant plus qu'on est dans une période politiquement troublée avec la récente indépendance du Mexique en 1821. On ne sait pas exactement où elles ont été déposées, sans doute au *Real Seminario de Minas* avec la documentation de la *Real Expedición Anticuaria*. Mais après l'Indépendance du Mexique, Fausto d'Elhuyar, fidèle à la couronne espagnole, rentre en Espagne en 1822. D'après Elena Estrada de Gerlero (Estrada, 1994: 194), «le matériel

18 Sur la liste d'Elhuyar, on reconnaît facilement plusieurs pièces qui sont aujourd'hui conservées au Musée du quai Branly à Paris: une grenouille à visage humain, un poisson, un crâne humain et une date 4-*Ácatl* (MQB 71.1887.155.6., 17,47 et 122; López Luján et Fauvet-Berthelot 2005: cat. 45, 56, 73 et 76).

19 Les sculptures MQB 71.1887.155.16, 17 et 123 présentent un revers plat avec de nombreuses traces de la laye utilisée à l'époque moderne pour régulariser la surface après qu'on eût supprimé le tenon de scellement dans le but de les alléger (López Luján et Fauvet-Berthelot 2005: cat. 69, 73 et 86).

20 Voir note 18.

de la Real Expedición comme celui des voyages personnels de l'amateur d'antiquités flamand [en réalité luxembourgeois] a été déposé par d'Elhuyar dans un local sûr du Real Seminario de Minas puis, peu après son départ, a fait partie du Musée national nouvellement créé après l'indépendance du Mexique par Lucas Alamán ».

Ces pièces rapportées à Mexico auraient sans doute été envoyées au roi d'Espagne si la Nouvelle-Espagne était demeurée une colonie de ce pays, mais le Mexique ayant pris son indépendance en 1821, elles vont désormais faire partie du patrimoine de la jeune nation mexicaine. Elles auraient en effet été déposées au Musée national, fondé en 1825. Mais que s'est-il passé pour que des pièces collectées pour la Nouvelle-Espagne ou pour la nation mexicaine aient pu être vendues à un particulier ?

À la fin de l'année 1824, un jeune homme de 25 ans, Français de Louisiane, nommé Latour Allard, effectue un voyage au Mexique et acquiert une collection qui comporte :

- 1 - 180 idoles, statues, certaines complètes, d'autres abîmées, serpents et autres animaux avec quelques bas-reliefs, etc.
- 2 - 120 excellents dessins très bien réalisés représentant les monuments rencontrés par le Capitaine Dupaix à Palenque viejo et dans le palais de Mitla dans la province de Chiapa située entre Oaxaca et Ciudad Real de Guatemala. Il y a aussi d'autres dessins d'origines variées, parmi eux un relevé complet de la pierre circulaire (la pierre de Tizoc) qui se trouve à l'université de Mexico.

3 - un livre comportant douze feuillets en papier de maguey, rempli de peintures symboliques [...] qui ont appartenu un jour au célèbre Boturini...?, selon la description réalisée par Thomas Murphy, personnage que l'on présentera plus loin (AHSRE 3-3-3888, 1827). Latour Allard fait acheminer cette collection vers la France en 1825. À qui l'a-t-il achetée ? Comment a-t-il pu la transporter en France ?

Grâce à un document récemment retrouvé dans les archives du ministère des Affaires étrangères du Mexique, l'histoire de cette étonnante vente aux enchères réalisée par Castañeda a pu être reconstituée. C'est en effet le fidèle dessinateur de la *Real Expedición Anticuaria* qui va disposer de cette collection d'objets archéologiques, de manuscrits et de dessins désormais propriété de l'Etat mexicain. Il profite de la mort de Dupaix et du profond changement politique du pays pour se rembourser de nombreuses heures de travail effectuées sans salaire pour le gouvernement espagnol. La situation doit être bien troublée pour qu'il puisse faire une vente aux enchères publique sans être inquiété ; sans doute les priorités du Mexique sont-elles alors ailleurs²¹.

Thomas Murphy, fils d'un député du même nom, a été chargé par Sebastián Camacho (1791-1847), ministre de la république des États-Unis du Mexique à Londres, de s'informer avec discrétion sur l'achat et la sortie du Mexique de la collection acquise par Latour Allard. Murphy, indigné par cette vente, va procéder à une véritable enquête policière pour connaître les détails de cette opération, envoyant une personne de sa connaissance auprès de Latour Allard. Dans le document qu'il envoie le 1^{er} février 1827 à Carnacho, il fait un rapport dans lequel il

21 D'après le brouillon d'une lettre d'Ignacio Cubas, le *Museo Nacional* fut créé en 1825 avec les collections de l'Université et des dons privés ; mais, pour une raison inconnue, les antiquités qui se trouvaient au *Seminario de Minas* n'y ont pas été déposées à cette époque-là (AGN, *Historia*, vol. 116). Quelques pièces inventoriées lors de la *Real Expedición Anticuaria* qui arrivèrent plus tard du *Seminario de Minas* se trouvent aujourd'hui au *Museo Nacional de Antropología*, notamment un anneau de pierre de Tláhuac, *Distrito Federal* (inv. 10-46484), ainsi qu'un tambour anthropomorphe en bois de Tepoyango, Tlaxcala (inv. 10-81663) (Dupaix 1831 : 2^e expédition, fig. 23 et 121).

sait se montrer objectif, reconnaissant la bonne foi de l'acheteur :

« M. Latour ne fait aucun mystère autour de cet achat [...]. Il a acheté la collection à la fin de l'année 1824 du dessinateur ou peintre qui accompagna le Capitaine Dupaix lors de la mission qu'il effectua pour le gouvernement des vice-Rois avec des fonds royaux de l'époque, et bien qu'on n'ait pu me préciser son nom avec certitude [...] je crois qu'il s'appelle Cañedo ou Castañedo. Il a dit qu'il a fait cet achat tout à fait ouvertement en compétition avec des acheteurs anglais qui lui ont fait payer un prix fort dont il n'a pas donné le montant; qu'il a emporté sa collection emballée à Veracruz d'où elle a embarqué en février 1825 à bord du brigantin français *l'Éclair* à destination de Bordeaux sans rencontrer la moindre difficulté ou le moindre problème de la part des douanes de Mexico comme de Veracruz [...]. »

Et il ajoute :

« De tout cela il résulte que cet homme ne cache pas l'origine de cette opération, comme le prouve la description de la collection qu'il a fait publier dans la *Revue encyclopédique*, tome 3 de 1826, no 31, cahier 93 [...] où l'on peut lire notamment : « M. Dupaix étant mort peu après avoir rempli sa mission, et les événements politiques ayant rompu les liens qui attachent le Mexique à l'Espagne, le dessinateur crut pouvoir disposer du résultat des travaux auxquels il avait si puissamment concouru. » Ainsi, M. Latour a déclaré à la face du monde que « c'est le dessinateur de l'expédition qui s'est cru avoir le droit de vendre cette précieuse collection d'antiquités mexicaines de ce riche trésor... » (AHSRE 3-3-3888, 1827).

Ainsi ce document prouve que Latour Allard a acheté cette collection ouvertement. Le personnage trouble dans cette histoire est sans nul doute Castañeda²², mais nous manquons d'informations plus précises sur les circonstances qui lui ont permis d'entrer en possession de pièces et de documents de la *Real Expedición Anticuaria*. C'est sûrement cette vente qui a accéléré la promulgation d'une loi de protection du patrimoine au Mexique le 16 novembre 1827, interdisant l'exportation de tout objet archéologique.

Le 10 janvier 1827, Joel R. Poinsett (1779-1851), ministre plénipotentiaire des États-Unis à Mexico, écrit à Peter S. Duponceau (1760-1844), de l'*American Philosophical Society*, pour l'avertir que Latour Allard a emporté des copies des textes et des dessins de la *Real Expedición* pour les faire imprimer à Paris (Freeman 1962 : 532). Des rapports sur cette collection sont également publiés dans la *Revue encyclopédique* (Anonyme 1826) et dans le *Bulletin de la Société de géographie* (Latour Allard 1828; Warden 1829 : 45) dont Latour Allard est correspondant. Mais ces pièces, qui avaient été sélectionnées par Guillermo Dupaix comme reflet des civilisations de l'ancien Mexique, vont, en arrivant en Europe, perdre leur statut d'objets d'art pour devenir les témoins d'un niveau de développement de l'humanité. Le poids de l'opinion d'un Alexander von Humboldt (1769-1859) fera oublier l'ouverture d'esprit d'un capitaine de dragons... Humboldt écrit à Latour Allard le 28 juillet 1826, dans une lettre qui circulera abondamment dans les milieux érudits :

« Je ne puis vous remercier assez vivement, Monsieur, du plaisir que m'a causé la vue des objets que vous avez recueillis au Mexique et

22 Durant cette période la situation économique de Castañeda était assez précaire. Il avait de temps en temps des commandes du gouvernement mexicain. En 1824, il fut mandaté pour réaliser un jeu complet de dessins de la *Real Expedición Anticuaria* pour un don au roi d'Angleterre (AHSRE 5-16-8651, 1824); ce jeu fait aujourd'hui partie de la *Kislak Collection* de la *Library of Congress* à Washington.

qui répandent un nouveau jour sur une partie presque inconnue de l'Histoire du génie humain. C'est la collection la plus complète qu'on ait faite en ce genre et qui se lie à l'idée si heureusement conçue de suivre les progrès des arts chez des peuples à demi barbares [...]. Il serait digne de la magnificence d'un grand monarque de faire déposer les Dessins de M. Dupaix dont j'ai connu la scrupuleuse exactitude dans une grande Bibliothèque. La naïve simplicité de ces Dessins même atteste la véracité du témoignage [...].»

Humboldt ajoute en note: «Les Dessins de M. Dupaix dont il est fait mention dans cette lettre sont au nombre de cent vingt et font partie de la collection de M. Latour Allard.» (ANP O/3/1417; AHSRE 3-3-3888, 1826-1829; CMR s/n; Dupaix 1834; Anonyme 1826). Fort de cette lettre, Latour Allard écrit dès les 31 juillet 1826 à Louis Nicolas Philippe Auguste, comte de Forbin (1779-1841), directeur général des Musées royaux en France.

C'est finalement à un particulier que Latour Allard pourra vendre sa collection en 1830. Il s'agit d'un certain Melnotte, personnage dont on ne sait rien – pas même le prénom.

«Depuis seize ans déjà, je possède le cabinet d'antiquités mexicaines rassemblées par les ordres de feu S. M. le Roi d'Espagne Charles IV, ayant appartenu à Monsieur Latour Allard. Je ne l'ai fait voir à personne.» (*Ibid.*).

«C'est finalement en décembre 1849, après une relance de Melnotte le 31 octobre et sur proposition d'Adrien de Longpérier (1816-1882), conservateur de la sculpture et des antiques,

que le compte Alfred Émilien de Nieuwerkerke (1811-1892), directeur des musées nationaux, décide de l'acquisition pour la somme de six mille francs. Cent soixante-deux objets sont mentionnés dans l'arrêté, mais seulement cent cinquante-sept sont pris en charge et inventoriés par le Louvre. Il manque en fait dans le registre d'entrées du musée, par rapport au catalogue de la collection établi par Melnotte, qui comprend cent quatre-vingt objets, vingt-deux fragments d'obsidienne et de pierres tirées de Palenque et de Mitla.» (Guimarães 1996: 72-73). L'achat de l'ancienne collection «Dupaix / Castañeda / Latour Allard / Melnotte» enrichit les collections précolombiennes déjà présentes au Louvre. C'est semble-t-il grâce à cette acquisition que Longpérier peut, dès 1850, ouvrir un petit musée mexicain dans une aile du palais du Louvre, rebaptisé en 1851 «musée des antiquités américaines», où sont notamment exposées les meilleures pièces de la collection alors appelée «Latour Allard» (Anonyme 1852; Guimarães 1994 et 1996). Mais cet espace muséal américain, négligé malgré l'intérêt du public, doit fermer ses portes en 1870.

Ainsi, de la *Real Expedición Anticuaria* au Musée du quai Branly à Paris, les vicissitudes de l'histoire du Mexique ont permis qu'une collection inventoriée par un Luxembourgeois et rassemblée à la demande de la Couronne espagnole se retrouve aujourd'hui conservée en France²³.

23 On trouvera sur le site Internet du Musée du quai Branly à Paris les anciens inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (collection disséminée entre les numéros 20.001 et 20.652), du Musée de l'Homme (coll. 87.155) et du Musée du quai Branly (MBQ 71.1887.155).

Aujourd'hui 138 objets sont attribués à la collection Latour-Allard au Musée de l'Homme (et au Musée du quai Branly); il faut certainement rechercher le reste des pièces dans les objets arrivés au Louvre sans mention de donateur (collection 87.50), mais la confusion avec la collection Franck (87.159) pour certains objets rend la tâche quasi impossible (Guimarães 1996: 73).©

REMERCIEMENTS

Il nous est agréable de remercier les nombreuses personnes qui nous ont aidés et assistés dans nos recherches en particulier Messieurs André Bruns, conservateur au Musée de la Forteresse à Luxembourg-Kirchberg (L), Alex Carmes, spécialiste en uniforme militaire, sans oublier Valentin Wagner, conservateur en Chef des Archives diocésaines (L), ainsi que Thierry Scholtes, chef de service aux Archives de l'Etat à Saint-Hubert (B).

Ces investigations n'auraient pu aboutir sans l'amabilité des agents de certaines communes, en particulier Mesdames Christine Wirtgen et Myriam Gales de l'Administration communale de Frisange (L), ainsi que Madame Éliane Weimerskirch de l'Administration communale de Dalheim (L). Nous sommes redevables envers Messieurs Jean-Claude Muller et Prosper Kayser pour leurs conseils avisés en recherche généalogique.

Enfin, nous exprimons notre gratitude à nos collègues, Madame Émilie Guillaume, collaboratrice scientifique à l'Institut Archéologique du Luxembourg (Arlon, B), Messieurs Jean Krier, conservateur honoraire du service d'archéologie gallo-romaine du CNRA-MNHA (L), François Valotteau, archéologue auprès du service d'archéologie préhistorique du CNRA-MNHA (L), ainsi qu'à Luc Deitz, conservateur de la réserve précieuse à la Bibliothèque Nationale de Luxembourg.

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

ARCHIVES CONSERVÉES EN BELGIQUE

- AESTH: Archives de l'État à Saint-Hubert
MAA: Musée Archéologique d'Arlon

ARCHIVES CONSERVÉES AUX ÉTATS-UNIS

- CMR: Sir Thomas Phillipps Collection, Center for Maja Research, Barnardville South Carolina.
NL: Edward E. Ayer Collection, The Newberry Library, Chicago
UNCC: Harry L. Dalton Collection, J. Murrey Atkins Library, University of North Carolina at Charlotte.
UTBLAC: Nettie Lee Benson Latin American Collection, the University of Texas, Austin.

ARCHIVES CONSERVÉES EN FRANCE

- AMN: Archives centrales des Musées nationaux, Paris
ANP: Archives nationales, fonds de la maison du roi, Paris

ARCHIVES CONSERVÉES AU LUXEMBOURG

Registres des naissances, des décès, des mariages, et tables décennales, conservés dans les institutions suivantes:

- ACD: Administration communale de Dalheim
ACF: Administration communale de Frisange
ANL: Archives Nationales, Luxembourg
BNL: Bibliothèque Nationale du Luxembourg
CNRA: Centre National de Recherche Archéologique, Bertrange
MNHA: Musée National d'Histoire et d'Art, Luxembourg

ARCHIVES CONSERVÉES AU MEXIQUE

- AGN: Archivo General de la Nación, Mexico
AHMNA: Archivo Histórico del Museo Nacional de Antropología, Mexico.
AHSRE: Archivo Histórico « Genaro Estrada », Secretaría de Relaciones Exteriores, Mexico.

-
- AGLIO A., 1831. Specimens of Mexican sculpture in the possession of M. Latour Allard in Paris. In: Lord Kingsborough (éd.), *Antiquities of Mexico*, IV, Londres, James Moyes.
- AGN: Archivo General de la Nación, Mexico, vol. 116.
- ANONYME, 1826. Antiquités mexicaines de M. Latour-Allard, *Revue encyclopédique* 31, 848-851.
- ANONYME, 1852. Musée des Antiquités américaines, au Louvre. Premier articles, *Le Magasin pittoresque*, 20^e année, 195-199.
- BARADÈRE H., 1834. Antiquités mexicaines : relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenque. Paris, J. Didot l'aîné, 2 vol.
- BONNETTY A., (de) 1835. Descriptions des Antiquités mexicaines d'après la première expédition du Capitaine Dupaix. *Annales de Philosophie chrétienne*. Imprimerie De Warin-Thierrey et fils. Recueil périodique. Tome 11, 276-286.
- BOURGUIGNON M., 1967. Un Luxembourgeois américaniste. In: *Chronique. Bulletin de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, Arlon, 43 (1-2), p. 60.
- BULLOCK W., 1824. *Six Months Residence and Travels in Mexico*. Londres, J. Murray.
- DUPAIX G. et POLANCO J. A., 1794. Descripción de monumentos antiguos mexicanos. Manuscrit et illustrations.
- DUPAIX G., 1831. Viajes de Guillermo Dupaix sobre las antigüedades mejicanas. In: Lord Kingsborough (éd.), *Antiquities of Mexico*. Londres, James Moyes, vol. IV: non paginé, vol. V: 207-343.
- ESTRADA DE GERLERO E., 1994. La labor anticuaría novohispana en la época de Carlos IV: Guillermo Dupaix, precursor de la historia del arte prehispánico. In: Gonzalo Curiel, Renato González Mello et Juana Gutiérrez Haces (éd.), *XVII Coloquio Internacional de Historia del Arte. Arte, historia e identidad en América: visiones comparativas*. Mexico, UNAM, I, 191-205.
- FARCY C., 1834. Discours préliminaire. Historique des découvertes, et considérations sur leur importance. In: *Antiquités mexicaines. Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806, et 1807, pour la recherche des antiquités du pays*, abbé H. Baradère (éd.), 2 vol. Paris, J. Didot l'aîné.
- FAUVET-BERTHELOT M.-F., LÓPEZ LUJÁN L. et GUIMARÃES S., 2007. Six personnages en quête d'objets, *Histoire de la collection archéologique de la Real Expedición Anticuaria en Nouvelle-Espagne*, *Gradhiva*, 6, 104-126.
- FAUVET-BERTHELOT M.-F., LÓPEZ LUJÁN L. et GUIMARÃES S., 2012. The Real Expedición Anticuaria Collection, en *Fanning the Sacred Flame, Mesoamericans Studies in Honor of H. B. Nicholson*, Boulder, UPC, 461-485.
- FERRARIS J. J., 1777. Carte chorographique des Pays-Bas autrichiens. Réédition 2009, éditions Lanoo/Racine en collaboration avec la Bibliothèque royale. 275 planchettes. Atlas en 1 volume.

FRANCH J. A., 1969. Expediciones acerca de los antiguos monumentos de la Nueva España: 1805-1808, José Porrúa Turanzas, Madrid.

FREEMAN J. F., 1962. Manuscript Sources on Latin American Indians in the Library of the American Philosophical Society, Proceedings of the American Philosophical Society, 106 (6), 530-540.

FREIBERG E. B., 1980. Bayou St. John in Colonial Louisiana, 1699-1803, New Orleans, Harvey Press.

GOEDERT J., 1987. De la Société archéologique à la Section historique de l'Institut Grand-Ducal. Tendances, méthodes et résultats du travail historique de 1845 à 1985. Publications de la Section Historique de l'institut Grand-Ducal de Luxembourg. Volume 101, 196-210.

GÓMEZ RUIZ M. et ALONSO JUANOLA V., 1992. El ejército de los Borbones. III: Tropas de Ultramar, Servicio histórico militar Museo del ejército, 432 p.

GÓMEZ RUIZ M. et ALONSO JUANOLA V., 1997. El estado militar gráfico de 1791, Ministerio de Defensa, 98 p.

GUIMARÃES S., 1994. Les Anciennes Collections précolombiennes au Louvre : le musée des antiquités américaines de A. de Longpérier, Paris, École du Louvre.

GUIMARÃES S., 1996. Le Musée des Antiquités américaines du Louvre (1850-1887). Une vision du collectionnisme américain au XIX^e siècle, Paris, Institut d'ethnologie, microfiche 96 0564.

HAMY E.-T., 1890. Les Origines du musée d'Ethnographie, Histoire et documents, Paris, Ernest Leroux.

HAMY E.-T., 1897. Galerie américaine du musée d'Ethnographie du Trocadéro. Choix de pièces archéologiques et ethnographiques, 2 vol. Paris, Ernest Leroux.

KAYSER P., BICHER C., VANLOST P., 2014. Familienchronik der Einwohner der Gemeinde Dalheim. Eine Genealogische Hilfe aus 3 Jahrhunderten. Kayser et Vanlost (éd.). 480 p. (p. 79 et 216).

KAYSER P., VANLOST P., MOUSEL P. : (sous presse). Familienchronik der Gemeinde Frisingen. Kayser et Vanlost (éd.).

KINGSBOROUGH E. K., 1830-1848. Antiquities of Mexico, 9 vol. Londres, James Moyes.

KRIER J. 1998. Le doigt de Jupiter, Archéologia, 343: 11.

KRIER J., 2010. Le Vicus romain de Dalheim. Livret du MNHA, 45 p.

KRIER J., 2011. DEAE FORTUNAE OB SALUTEM IMPERI. Nouvelles inscriptions de Dalheim (Luxembourg) et la vie religieuse d'un vicus du nord-est de la Gaule à la veille de la tourmente du III^e siècle. Gallia. Tome 68 (2), 313-340.

-
- LATOUR ALLARD 1828. Extrait d'une lettre adressée à M. Warden par M. Latour-Allard, de la Nouvelle-Orléans, Paris, le 23 avril 1828, *Bulletin de la Société de géographie*, 9, 276-277.
- LATOUR ALLARD 1832. Nouveau canal dans la Louisiane. Extrait d'une lettre de M. Latour-Allard à M. Warden. Nouvelle-Orléans 23 mars 1832, *Bulletin de la Société de géographie*, 17, 304-305.
- LEDIEU DUPAIX A., 1892. Une mission archéologique espagnole. Le Capitaine Dupaix, Imprimerie Chaix, Paris.
- LÓPEZ LUJÁN L., 2011. El Capitán Guillermo Dupaix y su Álbum arqueológico de 1794, *Arqueología Mexicana*, 19 (109), 71-81.
- LÓPEZ LUJÁN L., 2012. The First Steps on a Long Journey: Archaeological Illustration in Eighteenth-Century New Spain. In: Pillsbury J. (éd.), *Past Presented. Archaeological Illustration and the Ancient Americas*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, 69-105.
- LÓPEZ LUJÁN L. et FAUVET-BERTHELOT M.-F., 2005. Aztèques. La collection de sculptures du Musée du quai Branly, Paris, Musée du quai Branly.
- LÓPEZ LUJÁN L. et PÉREZ S., 2013. Las « correrías particulares del capitán Guillermo Dupaix, *Arqueología Mexicana* », 21 (119), 78-89.
- METZLER J. et ZIMMER J., 1978. Beiträge zur Archäologie von Dalheim. *Hémecht*, 30 (3), 351-382.
- PALOP MARTINEZ J. et CERDÀ ESTEVE A., 1997. Nuevos documentos sobre las expediciones arqueológicas de Guillermo Dupaix por México. 1805-1808, *Revista Española de Antropología Americana*, 27, 129-152.
- REINACH S., 1897. Répertoire de la statuaire grecque et romaine, tome II, 2 volumes, p. 4 et p. 277.
- THILL G., 1970. Minerve en bronze à Dalheim. *Hémecht*, 22 (1), 95-96, 1 fig.
- THILL G., 1977. Avant-propos. Feuille 26 – Mondorf-les-Bains. Carte Archéologique du Grand-Duché de Luxembourg. Musée d'Histoire et d'Art. In: Folmer N., Metzler J., et Hess G., *Livret explicatif*, 3-5.
- U.S. SENATE, 1814. *Journal of the executive proceedings of the Senate of the United States of America*, vol. II, 496-502.
- VAN WERVEKE N., 1899. La collection Dupaix (antiquités de Dalheim). Suite de 49 notules extraites du quotidien « L'indépendance luxembourgeoise ». Archives « Fonds anciens luxembourgeois » de la BNL. Cote LA 29176. 25 p.
- WARDEN D. B., 1829. Rapport de la commission de la Société royale des Antiquaires de France, *Bulletin de la Société de géographie*, 12, 43-48.

Auteurs

BIVER Julien
46, rue François Boudart
B-6700 Arlon
julien.biver@gmail.com

BREITHOF Esther
University of Bristol
Department of Archaeology and Anthropology
43, Woodland Road
BS8 1UU
UK-Bristol
esther.breithoff@bristol.ac.uk

DÖVENER Franziska
Archéologue
Service d'Archéologie gallo-romaine
Centre National de Recherche Archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
franziska.dovener@cnra.etat.lu

FAUVET-BERTHELOT Marie-France
Maître de conférences honoraire
au Musée de l'Homme
50, rue du Ranelagh
F-75016 Paris
mffauvet@orange.fr

FRANÇOIS Loïc
17, am Flouer
L-6587 Steinheim
loic.f.ozz@gmail.com

HAUZEUR Anne
45, rue Juliette Wytsman
B-1050 Bruxelles
anne.hauzeur@paleotime.fr

KRIER Jean
Conservateur honoraire
Service d'archéologie gallo-romaine
Centre National de Recherche Archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
jean.krier@cnra.etat.lu

LE BRUN-RICALES Foni
Chargé de Direction
Centre National de Recherche Archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
foni.lebrun@cnra.etat.lu

LÓPEZ LUJÁN Leonardo
Directeur d'Etudes à l'INAH
Instituto Nacional de
Anthropología e de Historia
Museo del Templo Mayor
Guatemala, 60, centro
MX 06060 Mexico
nahui_mitl@yahoo.com

PAULKE Matthias
Chargé de Mission
Centre National de Recherche Archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
matthias.paulke@cnra.etat.lu

RICHARD Élodie
Directrice
Musée archéologique d'Arlon
Province de Luxembourg
13, rue des Martyrs
B-6700 Arlon
elodie.richard@province.luxembourg.be

TRAUTMANN Bernd
Universität Tübingen
Institut für Naturwissenschaftliche Archäologie
Rümelinstraße 23
D-72070 Tübingen
bernd.trautmann@uni-tuebingen.de

VALOTTEAU François
Archéologue
Service d'Archéologie préhistorique
Centre National de Recherche Archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
francois.valotteau@cnra.etat.lu

VON HESBERG Henner
Bolivarallee 9
D-14050 Berlin
henner.von.hesberg@icloud.com



A series of 20 thin horizontal lines, evenly spaced, providing a template for text entry. The lines are positioned below the thick black line and extend across the width of the page.

IMPRESSUM

ISBN : 978-2-87-985329-1
Luxembourg (2014)

© Centre national de recherche archéologique, Luxembourg 2014
241, rue de Luxembourg, L-8077 Bertrange

Secrétaire d'édition :
François Valotteau

Conception / Mise en page :
rose de claire, design.

Photo couverture :
Vue du tumulus romain du Bill avant restauration (Ben Muller)



CNRA

CNRA
Centre National de Recherche
Archéologique
241, rue de Luxembourg
L-8077 Bertrange
www.cnra.lu



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture